

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Lettre encyclique « Caritate Christi compulsi »  
Souvenirs...  
Versailles et Locarno  
La vie merveilleuse de Mary Baker-Eddy  
Après les élections françaises  
Le bonhomme Lenine  
Un écrivain politique  
Grandeur et infâmie de Tolstoï  
L'art au pays de Namur

S. S. PIE XI  
Charles BENOIST  
Comte Louis de LICHTERVELDE  
Stefan ZWEIG  
Fernand DESONAY  
C. MALAPARTE  
Jean VALSCHAERTS  
Jean MAXENCE  
Georges LEGRAND

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos du discours du général Weygand à l'Académie, Mgr J. Schyrgens.

# Lettre Encyclique “ Caritate Christi compulsi ”

## Sur la prière et la réparation à offrir au Sacré-Cœur dans les épreuves présentes du genre humain

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Salut et bénédiction apostolique.

La charité du Christ Nous poussait, le 2 octobre de l'année passée, à inviter, par l'Encyclique *Nova impendet*, tous les fils de l'Eglise catholique, tous les hommes de cœur à s'unir dans une sainte croisade d'amour et d'aide mutuelle pour alléger quelque peu les terribles conséquences de la crise économique, dans laquelle se débat le genre humain. Et c'est vraiment avec un accord et un élan admirables qu'ont répondu à Notre appel la générosité et l'activité de tous. Mais le mal est allé croissant, le nombre des chômeurs a augmenté dans presque tous les pays, et les partis, avides de bouleversement, en profitent pour leur propagande; aussi l'ordre public est-il toujours plus menacé, et les dangers du terrorisme et de l'anarchie pèsent-ils toujours plus graves sur la société. Dans un tel état de choses, la même charité du Christ Nous presse de Nous adresser de nouveau à vous, Vénérables Frères, à vos fidèles, au monde entier, pour exhorter tous les hommes à s'unir et à s'opposer de toutes leurs forces aux maux qui accablent toute l'humanité et à ceux encore pires qui la menacent (1).

I.

### LE TABLEAU DE LA CRISE ACTUELLE

Si nous remontons par la pensée la longue et douloureuse suite de maux qui, triste héritage du péché, ont marqué pour l'homme déchu les étapes du pèlerinage terrestre, difficilement, depuis le Déluge, rencontrons-nous une crise spirituelle et matérielle aussi profonde, aussi universelle que celle que nous traversons maintenant : les plus grands fléaux eux-mêmes, ceux dont les traces

ont restées indélébiles dans la vie et dans la mémoire des peuples, s'abattaient tantôt sur une nation, tantôt sur l'autre. Maintenant, au contraire, c'est l'humanité entière qui se trouve étreinte par la crise financière et économique et de façon si tenace que plus elle cherche à se dégager, plus ses liens semblent impossibles à rompre ; il n'y a pas de peuple, il n'y a pas d'Etat, de société ou de famille qui ne soit plus ou moins gravement accablé par les calamités ou ne sente le contre-coup de celles des autres.

Ceux-là mêmes, un tout petit nombre, qui semblent avoir entre leurs mains, avec les richesses les plus démesurées, les destinées du monde, ces quelques hommes eux-mêmes qui, par leurs spéculations, ont été et restent en grande partie la cause d'un tel mal, en sont bien souvent, eux aussi, les premières et scandaleuses victimes, entraînant avec eux dans l'abîme les fortunes d'une masse innombrable d'autres hommes; et ainsi se vérifie terriblement pour le monde entier ce que le Saint-Esprit avait déjà proclamé de chaque pécheur en particulier : « Ce qui sert à l'homme pour pécher, sert aussi à son châtement » (1).

### La cupidité racine de tous les maux

Déplorable condition de choses, Vénérables Frères, qui fait gémir Notre cœur de Père et Nous fait sentir toujours plus intimement le besoin d'exprimer selon la mesure de Notre petitesse les sublimes sentiments du Sacré-Cœur de Jésus : « J'ai pitié de cette foule » (2). Mais encore plus déplorable est la racine d'où naît cette lamentable condition de choses : car si ce que le Saint-Esprit affirme par la bouche de saint Paul est toujours vrai : « La racine de tous les maux est l'amour de l'argent » (3), combien plus cette parole s'applique-t-elle au cas présent ! N'est-ce pas, en effet, cette

(1) Sap. XI, 17.

(2) Marc. VIII, 2.

(3) I Tim. VI, 10.

(1) Nous reproduisons la traduction que publie la *Typographie vaticane*.

avidité des biens de cette vie que le poète païen appelait déjà dans sa juste indignation *auri sacra fames*; n'est-ce pas ce sordide égoïsme qui trop souvent préside aux relations individuelles et sociales; n'est-ce pas, en somme, la cupidité, quelle qu'en soit l'espèce et la forme, qui a entraîné le monde aux extrémités que tous nous voyons et déplorons? De la cupidité, en effet, naît la mutuelle défiance qui stérilise toutes les relations des hommes entre eux; de la cupidité, l'odieuse jalousie qui fait considérer comme un dommage pour soi tout avantage d'autrui; de la cupidité, le mesquin individualisme qui utilise et subordonne tout à son avantage propre, sans s'occuper des autres, bien plus, en foulant cruellement tous leurs droits. De là, ce désordre et ce déséquilibre injuste par lequel on voit les richesses des nations accumulées entre les mains de quelques individus qui règlent selon leur caprice le marché mondial, pour l'immense dommage des masses, comme nous l'avons exposé l'année dernière dans notre *Encyclique Quadragesimo anno*.

Que si ce même égoïsme, abusant du légitime amour de la patrie et poussant à l'exagération ce sentiment de juste nationalisme que l'ordre légitime de la charité chrétienne non seulement ne désapprouve pas, mais sanctifie et vivifie en le réglant, si cet égoïsme s'insinue dans les relations entre peuple et peuple, il n'y a plus d'excès qui ne semble justifié, et ce qui entre individus serait par tous estimé condamnable est dès lors considéré comme permis et digne de louange, du moment qu'on l'accomplit au nom de ce nationalisme exagéré.

A la place de la grande loi de l'amour et de la fraternité humaine, qui embrasse toutes les races et tous les peuples et les unit en une seule famille sous un seul Père qui est dans les cieux, c'est la haine qui s'insinue et pousse tout à la ruine. Dans la vie publique, on foule aux pieds les principes sacrés qui étaient la règle de toute vie en société, on en vient à saper les solides fondements du droit et de la fidélité sur lesquels devrait s'appuyer l'Etat, on voit contaminer et tarir les sources de ces vieilles traditions qui dans la foi en Dieu et la fidélité à sa loi voyaient les bases les plus sûres pour le vrai progrès des peuples.

### La guerre ouverte contre Dieu

Profitant d'un si grand malaise économique et d'un si grand désordre moral, les ennemis de tout ordre social, quel que soit leur nom : communistes ou autres — et cela est le mal le plus redoutable de notre temps — s'emploient avec audace à rompre tout frein, à briser tout lien imposé par une loi divine ou humaine, à engager, ouverte ou sournoise, la lutte la plus acharnée contre la religion, contre Dieu même, en exécutant ce programme diabolique : bannir du cœur de tous, même des enfants, toute idée et tout sentiment religieux, car ils savent fort bien qu'une fois enlevée du cœur des hommes la foi en Dieu, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront. Et ainsi, nous voyons aujourd'hui ce qui ne se vit jamais dans l'histoire : le drapeau de la guerre satanique contre Dieu et contre la religion effrontément déployé par la rage abominable des impies à travers tous les peuples et dans toutes les parties de l'univers.

Il n'a jamais manqué de méchants; il n'a même jamais manqué de négateurs de Dieu : mais ceux-ci étaient relativement peu nombreux, isolés, et constituant des exceptions; ils n'avaient pas l'audace ou ne croyaient pas opportun de révéler trop ouvertement leur mentalité impie, ainsi que semble vouloir insinuer lui-même l'auteur des Psaumes quand il s'écrie : « L'insensé dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu! » (1). L'impie, l'athée, individualité au milieu de la multitude, nie Dieu, son Créateur, mais dans le secret de son cœur.

Aujourd'hui, au contraire, l'athéisme a déjà pénétré dans de larges masses humaines : avec ses organisations, il s'insinue aussi dans les écoles populaires, se manifeste au théâtre, et utilise pour une plus large diffusion les inventions les plus récentes, films cinématographiques, phonographes, concerts et conférences radio-phoniques; il a ses librairies à lui; il imprime des opuscules dans toutes les langues, organise des cortèges publics, des expositions de documents et monuments de son impiété. Bien plus, il a constitué des partis politiques à lui, des formations économiques et militaires à lui.

(1) Ps. XIII, 1, et LII, 1.

### L'inférieure propagande de l'athéisme

Cet athéisme organisé et militant travaille inlassablement par l'organe de ses agitateurs, au moyen de conférences et d'images, avec tous les procédés de propagande occulte et ouverte dans toutes les classes, sur toutes les voies publiques; il donne à cette activité néfaste l'appui moral de ses propres universités et enlance les imprudents dans les liens puissants de ses fortes organisations. A voir tant d'activité mise au service d'une cause détestable, elle nous vient en réalité spontanément à l'esprit et aux lèvres la plainte attristée du Christ : « Les enfants de ce siècle sont plus habiles entre eux que les enfants de la lumière » (1).

De plus, les chefs de toute cette campagne d'athéisme, tirant parti de la crise économique actuelle, cherchent avec une dialectique infernale à faire croire aux masses que Dieu et la religion sont la cause de cette misère universelle. La croix sainte de Notre-Seigneur, symbole d'humilité et de pauvreté, se trouve associée aux symboles de l'impérialisme moderne, comme si la religion était alliée à ces forces ténébreuses qui produisent tant de maux parmi les hommes.

Ils essaient ainsi, et non sans succès, d'unir la lutte contre Dieu avec la lutte pour le pain quotidien, avec le désir de posséder en propre un coin de terre, d'avoir des salaires convenables, des habitations décentes, en somme une condition de vie digne de l'homme.

Pour comble de malice, les aspirations les plus légitimes et les plus nécessaires comme les instincts les plus brutaux, tout sert à leur programme antireligieux, comme si les lois éternelles promulguées par Dieu étaient en opposition avec le bien de l'humanité, et comme s'il n'en était pas, au contraire, le seul protecteur sûr; comme si les forces humaines, même avec les moyens de la technique moderne, étaient capables d'introduire contre la volonté du Dieu tout-puissant un ordre de choses nouveau et meilleur.

Hélas! tant de millions d'hommes, croyant lutter pour l'existence, s'attachent à de telles théories dans un renversement total de la vérité, et vocifèrent contre Dieu et la religion. Et ces assauts ne sont pas dirigés seulement contre la religion catholique, mais aussi contre quiconque reconnaît Dieu comme Créateur du ciel et de la terre et comme Maître absolu de toutes choses.

Quant aux Sociétés secrètes, toujours prêtes à soutenir les ennemis de Dieu et de l'Eglise, quels qu'ils soient, elles ne manquent pas de raviver toujours davantage cette haine insensée, qui ne peut donner ni la paix ni le bonheur, mais qui conduira certainement à la ruine.

Ainsi, cette nouvelle forme d'athéisme, tandis qu'elle déchaîne les plus violents instincts de l'homme, proclame avec une cynique impudence qu'il n'y aura ni paix ni bien-être sur terre tant que ne sera pas arraché jusqu'au dernier reste de religion, et supprimé son dernier fidèle. Comme s'ils croyaient pouvoir étouffer l'admirable concert dans lequel la créature chante la gloire du Créateur (2).

## II.

### LES REMÈDES : LA PRIÈRE

Motifs d'espérance :  
un souffle surnaturel nouveau, les promesses de Dieu,  
l'Action catholique

Nous savons parfaitement, Vénérables Frères, que tous ces efforts sont vains et qu'à l'heure fixée par lui « Dieu se lèvera et ses ennemis seront dissipés » (3); nous savons que les portes de l'enfer ne prévaudront pas (4); nous savons que notre divin Rédempteur, comme il l'a prédit lui-même, « frappera la terre de la verge de sa bouche et par le souffle de ses lèvres fera mourir le méchant » (5) et que surtout terrible sera pour ces malheureux l'heure où ils tomberont « dans les mains de Dieu vivant » (6).

Cette confiance inébranlable dans le triomphe final de Dieu

(1) Luc, XVI, 8.

(2) Ps. XVIII, 2.

(3) Ps. LXXVII, 2.

(4) Math. XVI, 18.

(5) Is. XI, 4.

(6) Hebr. X, 31.

et de l'Église se trouve, par l'infinie bonté de Notre-Seigneur, tous les jours raffermie en nous au consolant spectacle du généreux élan vers Dieu d'âmes innombrables dans toutes les parties du monde et toutes les classes de la société. C'est vraiment un souffle puissant du Saint-Esprit qui passe en ce moment sur la terre, attirant les âmes, de jeunes gens en particulier, vers le plus haut idéal chrétien, les élevant au-dessus de tout respect humain, les rendant prêts à tous les sacrifices, même les plus héroïques; c'est un souffle divin qui secoue toutes les âmes, fût-ce malgré elles, et fait éprouver une inquiétude intime, une vraie soif de Dieu, même à celles qui n'osent pas l'avouer.

Notre appel aux laïques à collaborer avec l'apostolat hiérarchique dans les rangs de l'Action catholique a été lui aussi docilement et généreusement écouté : dans les villes et dans les campagnes le nombre va sans cesse croissant de ceux qui s'emploient de toutes leurs forces à répandre les principes chrétiens et à les faire passer en pratique jusque dans la vie publique, s'appliquant eux aussi, à appuyer leurs paroles par les exemples d'une vie sans reproche.

Toutefois, devant une telle impiété, une telle ruine de toutes les traditions les plus saintes, une telle perte d'âmes immortelles, un tel mépris de la Majesté divine, Nous ne pouvons pas, Vénérables Frères, ne pas laisser s'épancher toute l'amère douleur que Nous en ressentons; Nous ne pouvons pas ne pas élever Notre voix et ne pas prendre, avec toute l'énergie de Notre cœur apostolique, la défense des droits de Dieu foulés aux pieds et des sentiments les plus sacrés du cœur humain, pour qui Dieu est un besoin absolu. D'autant plus que ces troupes pleines de l'esprit diabolique ne se contentent pas de vociférer, mais unissent toutes leurs forces pour réaliser au plus tôt leur néfaste entreprise. Malheur à l'humanité, si Dieu, outragé à ce point par ses créatures, laissait dans sa justice libre cours à cette inondation dévastatrice et s'en servait comme de verges pour le châtement du monde!

#### Le choix s'impose : pour Dieu ou contre Dieu

Il est donc nécessaire, Vénérables Frères, qu'inlassablement « nous élevions une muraille autour de la maison d'Israël » (1), unissant, nous aussi, toutes nos forces en un groupe compact, qui oppose un front unique et solide aux phalanges malfaisantes, ennemies de Dieu aussi bien que du genre humain. Dans cette lutte, en effet, il s'agit de la décision la plus importante qui puisse être demandée à la liberté humaine : pour Dieu ou contre Dieu, c'est là de nouveau le choix qui doit décider du sort de toute l'humanité : dans la politique, dans les questions économiques, dans la morale, dans la science, dans l'art, dans l'État, dans la société, dans la famille, en Orient et en Occident, partout ce problème se présente comme décisif, par les conséquences qui en dérivent. Au point que les représentants mêmes d'une conception entièrement matérialiste du monde voient sans cesse reparaître devant eux cette question de l'existence de Dieu qu'ils croyaient écartée pour toujours, et dont ils sont toujours obligés de reprendre la discussion.

Nous conjurons donc dans le Seigneur aussi bien les individus que les nations, de vouloir, en face de tels problèmes et dans un moment de luttes si acharnées et si vitales pour l'humanité, laisser de côté cet étroit individualisme, ce bas égoïsme qui aveugle les esprits les plus perspicaces et stérilise les initiatives les plus nobles, pour peu qu'elles sortent d'un cercle étroit de petits intérêts particuliers; qu'ils s'unissent tous, au prix même de lourds sacrifices, pour leur propre salut et pour celui de l'humanité entière.

Dans une telle union d'esprits et de forces, ceux-là, naturellement, doivent être les premiers qui se glorifient du nom de chrétiens, fidèles à la glorieuse tradition des temps apostoliques, quand « la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (2); mais que tous ceux qui admettent encore un Dieu et lui adressent leurs adorations apportent, eux aussi, leur concours sincère et cordial, afin d'éloigner de l'humanité le grand danger qui la menace tout entière. La croyance en Dieu est, en effet, sur la terre le fondement inébranlable de tout ordre social et toute autorité humaine; tous ceux donc qui ne veulent pas de l'anarchie et du

terrorisme doivent s'employer énergiquement à empêcher les ennemis de la religion d'atteindre leur but, si fortement et si ouvertement proclamée.

#### Les moyens humains

Nous savons, Vénérables Frères, que dans cette lutte pour la défense de la religion il faut avoir recours à tous les moyens humains légitimes qui sont en notre pouvoir. C'est pour cela que, suivant les traces lumineuses de Notre prédécesseur de sainte mémoire Léon XIII, Nous avons, dans Notre Encyclique *Quadragesimo anno*, revendiqué si énergiquement une plus juste répartition des biens de la terre, et marqué les moyens les plus efficaces pour faire retrouver santé et force au corps social si malade et rendre le repos et la paix à ses membres souffrants. L'irrésistible aspiration à trouver même sur la terre le bonheur convenable n'est-elle pas mise dans le cœur de l'homme par le Créateur de toutes choses, et le christianisme n'a-t-il pas toujours reconnu et favorisé tous les justes efforts de la vraie civilisation et du progrès bien compris pour le perfectionnement et le développement de l'humanité?

#### Ils ne suffisent pas

Mais, en face de cette haine satanique contre la religion, qui fait penser au « mystère d'iniquité » (1) dont parle saint Paul, les seuls moyens humains et les ressources de la prévoyance des hommes ne suffisent plus : Nous croirions, Vénérables Frères, manquer à Notre charge apostolique, si Nous ne rappelions pas à l'humanité ces merveilleux mystères de la lumière qui seuls recèlent en eux les forces nécessaires pour dominer le déchaînement des puissances des ténèbres.

Lorsque Notre-Seigneur, descendant des splendeurs du Thabor, guérit l'enfant tourmenté par le démon et que les disciples n'avaient pu guérir, à leur humble demande : « Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser? », il répondit par les mémorables paroles : « Ce genre de démon n'est chassé que par le jeûne et la prière » (2). Il nous semble, Vénérables Frères, que ces divines paroles s'appliquent exactement aux maux de notre temps, qui ne peuvent être conjurés que par la prière et la pénitence.

#### La prière est le grand remède

Nous souvenant donc de notre condition d'êtres essentiellement limités et absolument dépendants de l'Être suprême, recourons avant tout à la prière. Nous savons par la foi combien grande est la puissance de la prière humble, confiante, persévérante : à aucune autre œuvre de piété le Dieu Tout-Puissant n'a jamais attaché de promesses aussi amples, aussi universelles, aussi solennelles qu'à la prière. « Demandez, et l'on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe » (3). « En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera » (4).

Et quel objet plus digne de notre prière et convenant mieux à la personne adorable de Celui qui est l'unique « médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus fait homme » (5), que de l'implorer pour la conservation sur terre de la foi dans le seul Dieu vivant et vrai? Une telle prière porte déjà en elle-même une part de son exaucement, puisque là où prie un homme, là il s'unit à Dieu et pour ainsi dire maintient déjà vivante sur la terre l'idée de Dieu. L'homme qui prie, par l'humilité même de son attitude, professe devant le monde sa foi dans le Créateur et Seigneur de toutes choses; en outre, lorsqu'il le fait en commun avec autrui et non plus en particulier, par cela seul, il reconnaît que non seulement l'individu, mais aussi la société humaine ont au-dessus d'eux un Maître suprême et absolu.

(1) *II Thess.* II, 7.

(2) *Matth.* XVII, 18, 20.

(3) *Matth.* VII, 7-8.

(4) *Jean.* XVI, 23.

(5) *I Tim.* II, 5.

(1) *Ezech.* XIII, 5.

(2) *Act.* IV, 32.

Quel spectacle n'offre pas au ciel et à la terre l'Eglise en prière! Sans interruption, le jour entier et la nuit entière, se répète sur la terre la divine psalmodie des chants inspirés; il n'est pas d'heure du jour qui ne soit sanctifiée de sa liturgie spéciale; il n'est pas de période, brève ou courte, de la vie, qui n'ait une place dans l'action de grâces, dans la louange, dans les demandes, dans la réparation de cette prière commune du Corps mystique du Christ, qui est l'Eglise. Ainsi, la prière elle-même assure la présence de Dieu parmi les hommes, comme le promet le divin Rédempteur : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (1).

### La prière source de paix intérieure et extérieure

La prière, de plus, fera précisément disparaître la cause elle-même des difficultés actuelles, signalées plus haut par Nous. Nous voulons dire l'insatiable cupidité des biens terrestres. L'homme qui prie regarde en haut, vers les biens du ciel, qu'il mérite et désire; tout son être se plonge dans la contemplation de l'ordre admirable établi par Dieu, qui ne connaît pas la passion des vains succès ni les vaines luttes pour une vitesse toujours plus grande; et ainsi, comme spontanément, se rétablira cet équilibre entre le travail et le repos qui, au grand dommage de la vie physique économique et morale, manque totalement à la société d'aujourd'hui. Si ceux qui, par suite d'une excessive surproduction, ont été jetés dans le chômage et le dénuement, voulaient donner le temps convenable à la prière, travail et production rentreraient bien vite dans des limites convenables, et la lutte qui divise actuellement l'humanité en deux grandes armées de combattants pour la défense des intérêts passagers ferait place à la lutte noble et pacifique pour l'acquisition des biens célestes et éternels.

De la sorte s'ouvrirait aussi la voie vers la paix tant désirée, comme l'indique heureusement saint Paul, lorsqu'il unit précisément le précepte de la prière avec les saints desirs de la paix et du salut de tous les hommes : « Avant tout, j'exhorte donc à faire des prières, des supplications, des intercessions, des actions de grâces pour les âmes, pour les rois et pour ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous passions une vie paisible en toute tranquillité et honnêteté. Cela est bon et agréable aux yeux de Dieu, notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (2).

C'est pour tous les hommes qu'on doit implorer la paix, mais spécialement pour ceux qui, dans la société humaine, ont les graves responsabilités du gouvernement : comment pourraient-ils donner la paix à leurs peuples s'ils ne l'ont pas eux-mêmes? Et c'est précisément la prière, qui, suivant l'Apôtre, doit apporter le don de la paix : la prière, qui s'adresse au Père céleste qui est père de tous les hommes; la prière, qui est l'expression commune des sentiments de famille, de cette grande famille qui s'étend au delà des frontières de tous les pays et de tous les continents.

Des hommes qui, dans toute nation, prient le même Dieu pour la paix sur la terre ne peuvent pas être en même temps les agents de la discorde entre les peuples; des hommes qui se tournent dans la prière vers la divine Majesté ne peuvent pas fonder cet impérialisme nationaliste qui, de chaque peuple, fait son propre Dieu : des hommes qui jettent leur regard vers le « Dieu de paix et d'amour » (3), qui s'adressent à lui par l'intermédiaire du Christ qui est *Pax nostra* (4), ne s'accorderont pas de repos jusqu'à ce que, finalement, la paix, que le monde ne peut pas donner, descende de l'Auteur de tout bien sur les hommes « de bonne volonté » (5).

« La paix soit avec vous » (6) fut le salut pascal du Seigneur à ses apôtres et à ses premiers disciples; ce salut béni, de ces premiers temps jusqu'à nous, n'a jamais cessé dans la liturgie sacrée de l'Eglise, et aujourd'hui plus que jamais, c'est lui qui doit reconforter et soulager les cœurs humains ulcérés et opprimés.

(1) *Matth.* XVIII, 20.

(2) *I Tim.* II, 1-4.

(3) *II Cor.* XIII, 11.

(4) *Ephes.* II, 14.

(5) *Luc.* II, 14.

(6) *Joan.* XX, 19, 26.

### IL FAUT JOINDRE A LA PRIÈRE LA PÉNITENCE

Mais à la prière doit aussi se joindre la pénitence, l'esprit de pénitence et la pratique de la pénitence chrétienne. C'est là l'enseignement du divin Maître, dont la première prédication fut précisément la pénitence : « Jésus commença à prêcher, disant : Faites pénitence » (1). C'est aussi l'enseignement de toute la tradition chrétienne, de toute l'histoire de l'Eglise : dans les grandes calamités, dans les grandes épreuves de la chrétienté, lorsque le besoin du secours divin se faisait plus urgent, les fidèles, soit spontanément, soit plus souvent mus par l'exemple et les exhortations de leurs pasteurs, ont toujours pris en main l'une ou l'autre des deux plus puissantes armes spirituelles; la prière et la pénitence. Grâce à cet instinct religieux par lequel le peuple chrétien se laisse guider presque sans le savoir, lorsque les semeurs de zizanie ne viennent pas le dévoyer, et qui du reste n'est pas autre chose que ce « sens du Christ » (2) dont parle l'Apôtre, les fidèles ont toujours en pareil cas senti aussitôt le besoin de purifier leurs âmes du péché par la contrition du cœur et par le sacrement de la réconciliation, et d'apaiser aussi la divine justice par des œuvres extérieures de pénitence.

### Vertus méprisées qu'il faut remettre en honneur

Nous le savons assurément, et Nous le déplorons avec vous, Vénérables Frères, de nos jours l'idée et les mots mêmes d'expiation et de pénitence ont auprès de beaucoup d'âmes perdu en grande partie le pouvoir de susciter ces élans de cœur et ces héroïsmes de sacrifices qu'ils savaient inspirer en d'autres temps, quand ils se présenteraient aux yeux des hommes de foi marqués d'un caractère divin par les exemples du Christ et de ses saints : il ne manque pas d'hommes qui voudraient qu'on laissât de côté les mortifications comme choses d'un autre âge; sans même parler de l'homme moderne qui, au nom de l'autonomie de la volonté, méprise orgueilleusement la pénitence comme un acte servile. Il est, en effet, bien naturel que plus s'affaiblit la foi en Dieu, plus devienne confuse et finisse par disparaître l'idée d'une faute originelle et d'une révolte primitive de l'homme contre Dieu, et que par suite plus encore se perde la pensée d'une nécessité de la pénitence et de l'expiation.

Mais Nous, Vénérables Frères, Nous devons en vertu de Notre charge pastorale maintenir bien haut ces mots et idées et les conserver dans leur vraie signification, dans leur authentique noblesse, et plus encore procurer leur application pratique à la vie chrétienne.

La défense même de Dieu et de la religion pour laquelle Nous combattons Nous en fait un devoir : la pénitence, en effet, est par sa nature même une reconnaissance et une restitution de l'ordre moral dans le monde, de cet ordre moral qui se fonde sur la loi éternelle, c'est-à-dire sur le Dieu vivant. Qui satisfait à Dieu pour le péché reconnaît par là-même la sainteté des principes suprêmes de la morale, leur force propre d'obligation, la nécessité d'une sanction contre leur violation.

C'est assurément une des erreurs les plus dangereuses de notre temps que d'avoir prétendu séparer la morale de la religion, enlevant ainsi toute base solide à n'importe quelle législation. Cette erreur d'ordre intellectuel pouvait peut-être passer inaperçue et sembler moins dangereuse tant qu'elle n'était le fait que d'un petit nombre, et que la foi en Dieu était encore un patrimoine commun de l'humanité et restait tacitement supposée même de ceux qui n'en faisaient plus une profession explicite.

Mais aujourd'hui, quand l'athéisme se répand dans les masses populaires, les terribles conséquences de cette erreur deviennent chaque jour plus tangibles et se montrent partout. A la place des lois morales qui disparaissent avec la perte de la foi en Dieu, c'est le règne de la force brutale, foulant aux pieds tous les droits. Les antiques vertus de fidélité et d'honnêteté dans la conduite personnelle et dans les relations avec autrui, si louées même par les rhéteurs et poètes païens, font place aujourd'hui à des spéculations sans retenue et sans conscience, aussi bien dans les affaires

(1) *Matth.* IV, 17.

(2) *I Cor.* II, 18.

propres de chacun que dans celles des autres. Et de fait, comment peut tenir un contrat quelconque, et quelle valeur peut avoir un traité, là où manque toute garantie de conscience? Et comment peut-on parler de garantie de conscience là où a disparu toute foi en Dieu, toute crainte de Dieu? Enlevée cette base, toute loi morale s'écroule avec elle, et il n'y a plus aucun remède qui puisse empêcher de se produire, peu à peu, mais inévitablement, la ruine des peuples, des familles, de l'Etat, de la civilisation même.

#### La pénitence arme salutaire...

La pénitence est donc comme une arme de salut mise entre les mains des vaillants soldats du Christ, décidés à combattre pour la défense et le rétablissement de l'ordre moral dans l'univers. C'est une arme qui atteint la racine même de tous les maux, c'est-à-dire la concupiscence des biens matériels et des plaisirs désordonnés de la vie. Par des sacrifices volontaires, par des renoncements pratiques, même douloureux, par les diverses œuvres de pénitence, le chrétien vraiment généreux subjugué les viles passions qui tendent à l'entraîner à la violation de l'ordre moral. Mais si le zèle pour la loi divine et la charité fraternelle sont en lui aussi grands qu'ils doivent l'être, alors non seulement il s'applique à l'exercice de la pénitence pour son propre compte et pour ses péchés personnels, mais il prend encore sur lui d'expier les péchés d'autrui, à l'exemple des saints, qui souvent se sont faits victimes héroïques de réparation pour les péchés de générations entières; mieux, à l'exemple du divin Rédempteur, devenu volontairement l'Agneau de Dieu « qui porte les péchés du monde » (1).

#### ... et mystère de paix

Mais ne se cache-t-il pas aussi, Vénérables Frères, dans cet esprit de pénitence, un suave mystère de paix? « Il n'y a pas de paix pour les impies » (2), dit le Saint-Esprit, parce qu'ils vivent dans une lutte et une opposition incessantes contre l'ordre voulu par la nature et par son Créateur. C'est seulement le jour où cet ordre sera rétabli, où tous les peuples, spontanément et fidèlement le reconnaîtront et l'observeront, où les conditions de la vie à l'intérieur des peuples et les relations extérieures entre nations seront fondées sur cette base, c'est alors seulement que sera possible sur la terre une paix vraiment stable.

Au contraire, à créer cette atmosphère de paix durable, ne suffisent ni les traités de paix, ni les conventions les plus solennelles, ni les réunions et les conférences internationales, ni les efforts, même les plus nobles et les plus sincères, des hommes d'Etat, si d'abord on ne reconnaît pas les droits sacrés de la loi naturelle et divine. Aucun de ceux qui dirigent la vie économique des peuples, aucun talent d'organisation ne pourra jamais dénouer pacifiquement les difficultés sociales, si d'abord, sur le terrain économique lui-même ne triomphe la loi morale appuyée sur Dieu et sur la conscience. Là est la valeur fondamentale, source de toutes les valeurs dans la vie aussi bien économique que politique des nations; c'est la « monnaie » la plus sûre; si on la conserve bien solide, toutes les autres seront stables, étant garanties par l'autorité la plus forte, par la loi de Dieu immuable et éternelle.

Mais pour les individus aussi la pénitence est fondement et source de paix véritable: elle les détache des biens terrestres et caducs, elle les élève jusqu'aux biens éternels, elle leur donne, au milieu même des privations et des adversités, une paix que le monde, avec toutes ses richesses et tous ses plaisirs, est incapable de donner. Un des chants les plus sereinement joyeux qui aient jamais été entendus dans cette vallée de larmes n'est-il pas le célèbre *Cantique du Soleil* de saint François? Or, celui qui le composa, qui l'écrivit, qui le chanta, fut un des plus austères parmi les disciples du Christ, le Pauvre d'Assise, qui ne possédait absolument rien sur la terre et portait sur son corps épuisé les stigmates douloureux de son Maître crucifié.

Esprit de prière donc et esprit de pénitence, ce sont là les deux esprits puissants que Dieu nous envoie en ces jours pour ramener à lui l'humanité égarée qui erre çà et là sans conducteur; ce sont

là les deux esprits qui doivent faire disparaître et guérir la première et principale cause de toute révolte et de toute révolution, la révolte de l'homme contre Dieu. Mais ce sont les peuples eux-mêmes qui sont appelés à faire leur choix définitif: ou il se livreront à ces bons et bienfaisants esprits, et ils se tourneront, humbles et repentants vers leur Maître et leur Père miséricordieux, ou ils s'abandonneront eux-mêmes, et le peu de bonheur qui reste encore sur la terre, à la merci de l'ennemi de Dieu, à l'esprit de vengeance et de ruine spirituelle.

Il ne nous reste donc autre chose à faire que d'inviter ce pauvre monde qui a répandu tant de sang, qui a ouvert tant de tombes, qui a détruit tant de biens, qui a privé de pain et de travail tant d'hommes, il ne nous reste, disons-Nous, qu'à lui adresser les tendres paroles de la sainte liturgie: « Reviens au Seigneur ton Dieu! »

#### IV.

### RÉPARATION ET PRIÈRE EN L'OCTAVE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Et quelle occasion plus opportune pourrions-Nous vous indiquer Vénérables Frères, pour une telle union de prières et de réparation que la fête prochaine du Sacré-Cœur de Jésus? L'esprit propre de cette solennité, comme Nous l'avons amplement montré il y a quatre ans dans Notre Encyclique *Miserentissimus*, est précisément un esprit d'amour réparateur, et c'est pourquoi Nous avons voulu qu'en un tel jour chaque année, à perpétuité, l'on fit, dans toutes les églises de la terre, acte public d'amende honorable pour tant d'offenses qui blessent ce Cœur divin.

Que cette année, la fête du Sacré-Cœur soit donc pour toute l'Eglise un jour de sainte émulation dans la réparation et la prière! Que les fidèles accourent nombreux à la sainte Table, qu'ils accourent au pied des autels pour adorer le Sauveur du monde sous les voiles du Saint Sacrement, que vous, Vénérables Frères, veillerez à faire exposer solennellement en ce jour dans toutes les églises; qu'ils répandent dans ce Cœur miséricordieux, qui a connu toutes les peines du cœur humain, l'abondance de leurs douleurs, la fermeté de leur foi, la confiance de leur espérance, l'ardeur de leur espérance, l'ardeur de leur charité! Qu'ils le prient, en recourant à la puissante intercession de Marie, médiatrice de toutes les grâces, pour eux et pour leurs familles, pour leur patrie, pour l'Eglise; qu'ils le prient pour le Vicaire du Christ et pour les autres pasteurs qui partagent avec lui le poids redoutable du gouvernement des âmes; qu'ils le prient pour leurs frères dans la foi, pour leurs frères qui sont encore dans l'erreur, pour les incrédules, pour les infidèles, pour les ennemis mêmes de Dieu et de l'Eglise, afin qu'ils se convertissent.

Et que cet esprit de prière et de réparation persévère aussi intense, aussi vivant et actif chez tous les fidèles pendant toute l'octave par laquelle Nous avons voulu accroître la solennité de cette fête; que pendant cette octave, de la manière que chacun de vous, Vénérables Frères, croira opportune, suivant les circonstances locales, de prescrire ou de conseiller, l'on fasse des prières publiques et autres exercices de piété aux intentions brièvement indiquées plus haut, « afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce pour être secourus en temps opportun » (1).

Que cette octave soit vraiment pour tout le peuple chrétien une octave de réparation et de sainte tristesse; que ce soient des jours de mortification et de prière!

Que les fidèles s'abstiennent au moins des spectacles, des divertissements même licites; quant aux personnes plus aisées, qu'en esprit d'austérité chrétienne elles fassent quelque réduction volontaire sur leur train de vie, même déjà modeste, et donnent de préférence aux pauvres le produit d'un tel retranchement, car l'aumône, elle aussi est un excellent moyen de satisfaire à la divine Justice et d'attirer la divine Miséricorde.

Que les pauvres, et tous ceux qui, en ce moment, sont durement éprouvés par la pénurie du travail et le manque de pain, offrent avec un égal esprit de pénitence, avec une plus grande résignation, les privations que leur imposent la difficulté des temps et la condition sociale que la divine Providence leur a assignée dans ses dispositions mystérieuses, mais, cependant, toujours inspirées

(1) Joan, I, 29.

(2) Is. XLIII, 22.

(1) Hebr. IV, 16.

par l'amour; qu'ils acceptent de la main de Dieu, d'un cœur humble et confiant, les effets de la pauvreté, rendus plus durs par la gêne dans laquelle se débat actuellement l'humanité; que, par une générosité plus grande encore, ils s'élèvent jusqu'à la divine sublimité de la Croix du Christ, se rappelant que, si le travail est une des valeurs les plus grandes de cette vie, c'est, cependant, l'amour d'un Dieu souffrant qui a sauvé le monde; qu'ils se consolent dans la certitude que leurs sacrifices et leurs peines chrétiennement supportées contribueront efficacement à hâter l'heure de la miséricorde et de la paix.

Le divin Cœur de Jésus ne pourra pas ne pas exaucer les prières et les sacrifices de son Eglise, et il dira enfin à son Epouse bien-aimée qui gémit à ses pieds sous le poids de tant de peines et de tant de maux : « Ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu le désires. » (1).

Remplis de cette confiance que vient encore augmenter le souvenir de la croix, signe sacré et précieux instrument de notre Rédemption, et dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse invention, à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à votre peuple, à tout l'univers catholique, Nous accordons de toute l'affection de Notre cœur paternel la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, le 3 mai de l'an 1932, onzième de Notre Pontificat.

Pfê XI, Pape.

## Souvenirs...

### Deux congrès internationaux

Les socialistes démocrates à Bruxelles. — Les meneurs du jeu : les Allemands, Bebel, Liebknecht, Singer, Anseele, Volders, Vandervelde. — La traductrice, M<sup>me</sup> Avelyn-Marx. — Les catholiques sociaux à Liège. — L'excuse de Kaspar Decurtins. — En bataille contre M. Woeste et les conservateurs. — Les saintes colères du R. P. de Pascal. — Les Pères Forbes et Caudron, S. J. — Le Dr. Schapman. — Un dîner chez l'évêque, Mgr Doutreloux. — Le marquis de La Tour du Pin et la « Noblesse du Pape ». — Le méme et lord Ashburnham. — Mots célèbres de La Tour du Pin. — Le catholicisme social à Paris. — La jeune école. — Les déjeuners du faubourg Saint-Honoré. — « La Catholique Apostolique ».

Vers le même temps (2) (je n'ai eu ni la curiosité ni le moyen de rétablir exactement les dates, qui importent peu) se tinrent en Belgique deux Congrès internationaux, l'un à Bruxelles, celui des socialistes démocrates ou, tout court, des socialistes, l'autre à Liège, celui des catholiques sociaux, dont quelques-uns auraient mérité d'être appelés des théocrates socialistes. C'est à Bruxelles que je me trouvais pour la première fois en présence des meneurs de la Sozial-Demokratie allemande, qui étaient dès lors, et beaucoup plus que leurs successeurs ne semblent l'être aujourd'hui, les meneurs du jeu socialiste universel. On pourrait dire du « marxisme » qu'il a changé de patrie, s'il connaissait les patries, et s'il avait jamais eu une patrie : il est devenu moscovite et léniniste. Lors de mon séjour prolongé à Berlin, je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer ses chefs. A Bruxelles, la trinité fameuse apparut au grand complet : Bebel, Liebknecht et Singer.

Auguste Bebel, petit homme au teint bruni et à la courte barbe grise, aux gestes abondants et expressifs, possédait évidemment un don d'autorité très remarquable. Son éloquence, ou, si ce n'était proprement de l'éloquence, sa manière de parler, elliptique, hachée, nerveuse, avait une efficacité singulière. Le prestige qui entourait sa personne, par le souvenir des services rendus à la cause, préparait d'ailleurs les voies à cette action. Auprès de Bebel, Wilhelm Liebknecht faisait figure d'une sorte de patriarche. Sa barbe, à lui, n'était pas courte : elle était longue et large, comme si elle eût commencé de pousser en 1848. Mais 1848 ne s'étalait pas seulement ainsi sur sa poitrine; il emplissait

manifestement sa pensée et coulait dans son langage. C'était l'idéaliste de la bande, l'air d'un vieux régent de collège, échappé des bancs de l'Université pour voyager au pays d'Utopie. Du troisième, de Singer, placé, comme je l'étais, au bas de l'estrade, je ne voyais guère que les pieds, deux pieds énormes, qui arrivaient au bord de la tribune longtemps avant le reste de son corps. Puis, en me soulevant sur ma chaise, je finissais par découvrir son visage, encadré, à la prussienne, de gros favoris coupés à l'alignement des lèvres et rattachés entre eux par une épaisse moustache : type roi Guillaume I<sup>er</sup> ou tsar Alexandre II. Il sortait de ce buisson une voix grasse et traînante qui proférait doucement, en jargon berlinois, des choses effrayantes pour l'égoïsme des classes privilégiées et la cupidité bourgeoise. On s'en étonnait un peu plus, mais on en tremblait un peu moins, quand on apprenait que Singer, notable commerçant, propriétaire d'un grand magasin de confections, et, au demeurant, bon israélite, était constamment en difficultés avec ses ouvrières, auxquelles il marchandait leurs maigres salaires, et qu'il prétendait faire travailler au-dessous du tarif,

Le Congrès étant international, on y employait, naturellement, plusieurs des principales langues de la création. A cette tour de Babel, il fallait donc un traducteur, qui était une traductrice. Et laquelle! Une des filles de Karl Marx, qui se prénommaient, je crois, Eléonore, et, du nom de son mari joint au sien, se nommait M<sup>me</sup> Avelyn-Marx (je ne suis pas très sûr de l'orthographe du mot Avelyn). Il était là aussi, le mari, mais dans le fond de la scène, effacé, modeste comme il convient au chevalier servant d'une divinité, bien britannique, en costume à la fois négligé et soigné, rasé de près, col mou, cravate flottante, rappelant assez un pasteur de village ammonier d'un cercle sportif ou quelque second rôle d'un théâtre de province. Dès qu'un orateur avait prononcé sa dernière phrase, elle s'élançait, elle bondissait, elle, la déesse, précédée de l'illustration paternelle, rouge de la richesse de son sang autant que de l'émotion et de la contention d'esprit, et elle ouvrait une bouche immense... J'évoquais alors le soir où, rentrant de la chasse et passant devant une carrière, il sortit tout à coup de l'ombre un oiseau couleur de poussière. Je tirai, il tomba, je me baissai pour le ramasser. La bête n'était que blessée. Quand je la pris, elle fit un suprême effort, dans lequel son bec se fendit pour ainsi dire jusqu'au ventre et sa poitrine s'enfla en une espèce de sac hantant qui donnait l'étrange impression de montrer tout l'intérieur. Mais ni le plumage ni le ramage, que je n'entendis pas, de l'engoulevant ne prêtent à une comparaison galante, et, sans insister, il vaut mieux reconnaître que, dans la circonstance, l'interprète, selon ses moyens physiques, s'acquitta fort intelligemment et fort heureusement de sa fonction.

Au second plan, le socialisme belge était représenté surtout par quatre de ses coryphées, Anseele, Volders, Vandervelde et Bertrand. Trois d'entre eux étaient des ouvriers ou des employés, plus ou moins sortis des rangs du « peuple ». Le quatrième, Emile Vandervelde, était un fils de bourgeois et même d'assez « grand bourgeois ». La fidélité qu'il n'a cessé de montrer aux opinions de sa jeunesse ne permet pas de dire que, pour lui, le socialisme ait été simplement, comme pour certains autres, le plus court chemin de la révolution au pouvoir, ni par conséquent qu'il ait fait, en s'y dévouant, figure de vulgaire politicien, mais le fait est que ce raccourci l'y a conduit plus vite probablement qu'il n'y serait arrivé en restant dans son milieu et dans sa classe. Lui aussi, il a été, à sa façon, et en sens contraire, de ceux que Jaurès a nommés un jour, par une trouvaille heureuse, des « navigateurs de haute mer ». Mais, en quittant le ministère après avoir vu, comme Ulysse, bien des hommes et bien des villes, sans tant de péripéties et avec beaucoup moins d'avversités à vaincre, il est retourné à son Ithaque dont il a continué à vouloir qu'une Salente fût la capitale. Plus âgé que ses camarades, le Flamand Anseele, tête à lunettes, mine chafouine, tournure de vieux comptable, ayant derrière lui le succès de sa création, le *Vooruit*, la fameuse coopérative de Gand, était l'administrateur, le régisseur, le gérant, l'empirique organisateur du parti où il incarnait au naturel la conception matérialiste de l'histoire. Volders, bon gros garçon au visage enluminé, cheveux et moustache d'un blond roussâtre, cou puissant et rouge étranglé dans le col rabattu de sa chemise, qui paraissait débordant de santé et qui devait pourtant mourir jeune, était visiblement l'enfant chéri des faubourgs bruxellois. Autre bon gros garçon, mais moins blond, moins expansif, moins « en dehors », Louis Bertrand s'effaçait, ou du moins ne s'exhibait pas, se confina modestement dans la vie aux travaux ennuyeux

(1) Matth. XV, 28.

(2) 1890?

et faciles, et à cette œuvre de choix donnait tout son amour. Mis plus tard en lumière, et c'était justice, il a été porté à l'avant, il ne s'y est point poussé. Bel et rare exemple, même ici, car ne nous y méprenons pas : dans la Cité socialiste comme dans la plus capitaliste des sociétés, on veut monter et l'on se pousse.

Le parti socialiste français avait délégué quelques-uns de ses membres, que j'ai mieux connus depuis lors : parmi eux, Gustave Rouanet et Arthur Groussier. En ce temps-là, non seulement chez ses amis, mais encore chez les catholiques sociaux, Rouanet passait pour un penseur : Henri Lorin me l'avait recommandé comme tel. A la vérité, il avait orné son esprit d'une érudition singulière et singulièrement acquise. Au cours d'un service militaire de longue durée accompli en Algérie dans des conditions que j'aurais jugé indiscret d'approfondir, le hasard avait placé à sa portée une collection complète de la *Revue des Deux Mondes*; il se vantait de l'avoir lue tout entière, et d'y avoir puisé une foule de renseignements sur toutes choses. Pour qu'on ne pût pas lui reprocher d'être l'homme d'un seul livre, il y avait ajouté, dans la suite, des idées, prises ailleurs, et qui, à mon goût, étaient loin de valoir ses connaissances. Ces idées, il les défendait d'une voix à la fois gutturale et nasale, que les mauvais plaisants compareraient au cri du canard, riche de sonorités inattendues et timbrée d'un accent invraisemblable. Député de Montmartre, il était beau de l'entendre dire : « Nous autres, *Parisieigns* ! » Mais, toute sa vie, que le suffrage universel l'ait caressé ou trahi, il a eu le culte de la lecture et fréquenté assidûment, dévotement les bibliothèques. On l'y voyait chaque jour plongé dans des travaux qu'il disait historiques et que je ne sache pas qui aient jamais abouti à rien. En dernier lieu, il s'occupait de Robespierre. Je l'ai parfois soupçonné de recueillir des matériaux pour l'*Histoire socialiste de la Révolution* qu'avait entreprise et que menait tambour battant, volume sur volume, l'unique objet de son admiration, Jean Jaurès.

L'excellent Groussier partagea une ou deux fois nos repas dans une brasserie derrière le théâtre de la Monnaie, non loin des Galeries Saint-Hubert. Il était déjà, ainsi que les caricaturistes se sont plu à le représenter, sans malice, en quelque sorte vêtu de sa barbe, une barbe confortable et magnifique, très prématurément blanche au bas d'un visage très jeune, et qui lui faisait, soyeuse et jamais souillée, de temps en temps repassée et lissée d'un coup de main, tantôt une serviette et tantôt un plastron de chemise. Ancien élève d'une Ecole d'arts et métiers, « *Gad'z'arts* » extrêmement sérieux et laborieux, il était d'une droiture, d'une sincérité, d'une loyauté parfaite qui le dressait d'instinct contre les « arrivistes », les quels ne manquent dans aucun parti, pas même dans le sien. Tel prétendu socialiste intransigeant, qui fit depuis une brillante et fructueuse carrière, ne l'a jamais trompé et ne put jamais forcer son estime. Pour moi, j'appréciais pleinement ses qualités d'esprit et plus encore de caractère, lorsqu'il fut à mes côtés, en intime et quotidienne collaboration avec moi, rapporteur des propositions de loi tendant à instituer la représentation proportionnelle. Elevé à l'une des vice-présidences de la Chambre, il fut le modèle des « techniciens » du fauteuil, avant qu'on se fût avisé de l'existence de cet art et qu'on eût inventé le mot. Doué d'une énergie peu commune servie par un organe formidable, il n'était pas de tumulte qu'il ne réussît à dominer, et presque pas de débat qu'il ne sût ou arrêter ou abrèger, distribuant impartialement à droite et à gauche les avertissements, au besoin les rappels à l'ordre. Foncièrement indépendant, il avait osé ou il allait oser, avec son collègue Dejeante, braver la tyrannie des comités et secouer leur joug, en s'y cassant momentanément les reins, ce qui était méritoire, mais téméraire. Cette haute probité politique, pratiquée constamment, faisait néanmoins sa force. La seule faiblesse de ce demi-prolétaire était bourgeoise : il avait foi dans la franc-maçonnerie. Quand nous nous rencontrâmes à Bruxelles, il en était encore à ses débuts.

En débrouillant les griffonnages jetés au crayon sur mon carnet, je relève, en outre, les noms de deux « militants », réellement militants ceux-là, que je retrouvai députés : Allemane et Chauvière, l'un patron imprimeur, l'autre correcteur d'imprimerie : Jean Allemane, noir et sec, profil en lame de couteau, type de Gascon, un Chicot ; Chauvière, court, trapu, tassé, mal embouché, brutal, jadis compromis dans l'affaire des pompiers de La Villette. L'Autriche avait envoyé le docteur Adler, Victor Adler, le père ; l'Allemagne, pour escorter son triumvirat, un Auer ; les Etats-Unis d'Amérique, des Samal et des Cahen : dans ce Congrès socialiste et international, les Juifs ne pouvaient pas manquer, et si tous

les délégués ne l'étaient pas, il n'était pas de délégation qui n'en eût. Israël chez les nations et entre les nations.

\* \* \*

Ces vieilles notes, en leur décaou, m'amuse aujourd'hui que le temps a fait son œuvre et accompli les destinées. Sur Vandervelde (je transcris) : « Petit jeune homme à lorgnon, vise à l'orateur, voix très chaude. Parle net, dit bien ce qu'il veut dire. » Mais ce qu'il dit ne convient qu'imparfaitement à l'assemblée. Il lui propose trois choses : « Au point de vue scientifique, des investigations sur les conditions du travail ; au point de vue moral, l'agitation ; au point de vue politique, le refus des suffrages à tous ceux qui ne s'engagent pas à soutenir les revendications ouvrières. » Cela voudrait être catégorique et décisif, mais c'est frais, et cela sent l'Université toute proche. Bebel lui-même répond : il discute les moyens préconisés par Vandervelde qui, dit-il, « ne lui semblent pas bien pratiques ». Des statistiques, parbleu ! Mais après ? C'est la suite, c'est la conclusion à tirer qui importe. Or, la Sozial-Demokratie allemande est obligée d'être prudente. En apparence, donc, les Allemands se séparent du reste du Socialisme, mais en apparence seulement. Ils marchent à la conquête de l'Etat, unis à la petite bourgeoisie, sous la condition toutefois que celle-ci accepte le programme du radicalisme intégral. A cette confession, Bebel ajoute un conseil. « Ne vous faites pas illusion, camarades. Le vote d'une formule n'est rien. Il faut la faire passer dans la réalité, et il n'en est qu'un moyen : s'organiser internationalement. »

La discussion continue et se prolonge là-dessus. Le discours de Bebel avait fait, par comparaison, événement dans le Congrès déjà agité par deux incidents : la déclaration d'un socialiste français, l'ouvrier porcelainier ou céramiste qui fut député du Cher, Baudin, l'arrestation de l'anarchiste Merlino. Deux représentants des Etats-Unis interviennent. Tandis que le citoyen Samal se plaint à l'aprem de l'injuste répartition des richesses en Amérique : « Soixante-dix milliards de dollars, neuf millions de dollars par jour, arrachés à tous ceux qui les ont produits », le citoyen Cahen s'écrie : « Il ne s'agit pas de supplier, mais d'exiger. » Il veut bien approuver en général les thèses présentées au Congrès, mais il croit que les résolutions sont trop vagues. Chaque ouvrier doit non seulement s'inscrire dans une organisation syndicale, mais adhérer formellement au parti. Le docteur Adler, au nom de la section autrichienne, renchérit, distingue et précise : « La bourgeoisie a falsifié les lois du travail et la notion de la liberté, comme elle falsifie les denrées alimentaires ». Il exprime le vœu que « le mouvement international ne fasse pas oublier ce qu'il y a à faire au point de vue national ». Le leader socialiste viennois tient à répéter, après Bebel (pour ce dernier, on a vu avec quelle précaution), qu'en Autriche comme en Allemagne, « on est des révolutionnaires ». Il suggère l'idée d'utiliser à la révolution la législation elle-même, de profiter des lois pour procurer une meilleure éducation, c'est-à-dire pour « opérer dans l'esprit du peuple une révolution préalable ».

Le citoyen Franckel a une singulière conception de la société, coupée comme au couteau : le capital d'un côté, le travail de l'autre ; mais plus que tout il redoute le catholicisme social ou socialisme catholique, symbolisé à ses yeux par le prince Aloys de Liechtenstein. N'est-ce pas ce qu'il nomme « la première Internationale » ? En tout et partout il redoute et combat, même amie, même complaisante, même complice, « la classe dominante, dirigeante, possédante ». Au sein de cette Assemblée internationale, les tempéraments nationaux persistent, percent et s'accusent assez nettement. Ainsi, à la clameur guerrière poussée par Franckel, le citoyen Holmes (Grande-Bretagne) oppose aussitôt que l'adoption de propositions où il serait question de « la lutte des classes » aura pour effet certain d'écartier les *Trade-Unions*. Est-ce cet Holmes ou quelque autre qui forma le projet original d'aller manifester, en faveur de la fraternité ouvrière, sur le champ de bataille de Waterloo ?

Fidèles, eux aussi, malgré eux, au génie de la race, les Français se révélèrent, de tous, les plus idéalistes. Le citoyen Groussier rabroua vertement ces coreligionnaires d'un zèle attiédi. « Nous ne sommes pas ici, proclama-t-il, uniquement pour faire des choses pratiques. Nous devons affirmer les principes, et d'ailleurs est-ce qu'on ne peut pas compter sur notre dévouement ? » Il fallait que la position de la Sozial-Demokratie fût à ce moment bien difficile et que la vie lui fût faite très dure dans l'Empire : le citoyen Roch

prit la parole et de nouveau, après son chef de file Auguste Bebel, déclara : « Les Allemands ne veulent pas des moyens proposés, à cause de la rigueur des lois allemandes. Ce n'est pas manque de bonne volonté, mais vraiment ces lois sont sévères. Dans les pays où la législation est relativement libérale, on ne s'en doute pas. Mieux vaut s'en tenir à des contacts professionnels. Chaque corps de métier entretiendrait des rapports suivis, au dehors, avec la profession correspondante. Et, de grâce, qu'on ne parle point de grève générale! On nous mettrait dans le pire embarras ».

Sur un autre point capital, le socialisme français se montra, je n'ose dire plus patriote, mais plus politique qu'il ne le fait à présent. Une offensive avait été prononcée contre le militarisme, qui allait jusqu'à vouloir désorganiser la défense nationale, par l'un de ces trois moyens violents : 1<sup>o</sup> le refus du service militaire; 2<sup>o</sup> l'insurrection (procédé du doux pasteur hollandais Domela Nieuwenhuis); 3<sup>o</sup> des grèves formidables, au moment de la mobilisation. Le citoyen Delcluze fit connaître qu'il avait reçu le mandat formel de réserver la question. Reprise sous une forme détournée : consacrer la manifestation du 1<sup>er</sup> mai à la paix universelle, la proposition fut encore érudite; les Français réussirent à l'empêcher de venir à l'ordre du jour.

En somme, le Congrès de Bruxelles fit long feu. L'Internationale faillit s'y fractionner, et ne dévoila guère que des hésitations et des faiblesses. C'eût été l'heure de jouer hardiment contre elle. Avant que l'assemblée se dispersât, je fus, bien qu'hétérodoxe et hostile, courtoisement invité à un grand dîner que donna M<sup>me</sup> César de Paepe, la veuve du socialiste belge, un des ancêtres du parti. Je m'assis à table, entre M<sup>me</sup> Liebknecht et un docteur en médecine français, qui rédigeait je ne sais quelle chronique dans la *Revue socialiste* et dont je regrette d'avoir oublié le nom, tant sa conversation m'intéressa. A ces agapes, la chère fut soignée et fine. Dans les séances des jours précédents, on avait mangé du bourgeois; en cette soirée d'adieu, on mangea plutôt en bourgeois. J'en gardai un souvenir parfaitement agréable.

\* \* \*

Le Congrès de Liège, international comme celui de Bruxelles, fut seulement social, et non socialiste, mais catholique d'abord, son internationalisme n'étant qu'une application de son catholicisme. Le croira-t-on? Des deux, c'est le catholique social ou les controverses furent les plus ardentes et les passions s'élevèrent à une température qui provoqua des orages. L'ouverture en fut égayée par un télégramme d'excuses du député suisse, membre du Conseil national pour le canton des Grisons, Kaspar Decurtins, l'une des lumières de l'école. Cette dépêche était en effet rédigée dans le dialecte étrange, mêlé d'apports de trois ou quatre langues, qu'il s'était composé à son usage. J'en ai retenu ceci : « Rhin débrodé. Femme périclité. Impossible partir. — Signé : Kaspar. » On rit beaucoup. Mais j'en ris beaucoup moins, lorsque je me le rappelai sur les lieux mêmes. La maison de Decurtins était située dans une partie basse et comme dans un repli du Vorderrhein, du Rhin antérieur, qui passait au bout de son jardin, et qui n'est à cet endroit qu'un torrent souvent à sec, avec des crues et des fureurs subites. Nous nous y sommes, lui et moi, en temps ordinaire, promenés à pied, comme si c'eût été le Manzanarès. Mais s'il prenait fantaisie au fleuve inconstant de remplir son lit et d'en sortir, il couvrirait tout. Alors, sans hyperbole, la modeste demeure et tout ce qui était dedans, et tout ce qui était cher à son maître, sa femme et sa fille étaient en danger : on comprend qu'il ne voulût pas les quitter. Cette figure originale manqua donc au rendez-vous de Liège, mais nous eûmes des dédommagements.

Une sainte colère, qui n'était, je le pense bien, qu'un bouillonnement de charité effervescente, grondait dans plusieurs de ces âmes dévotes. Elle se concentrait sur les têtes du vénérable M. Woeste, pris symboliquement comme la statue du conservatisme encroûté, et des RR. PP. Forbes et Caudron, de la Société de Jésus, inculpés de résistance, de froideur ou de timidité. Le P. de Pascal, redressant sa haute taille, bombant le torse, les mains passées dans sa ceinture trop serrée qui faisait saillir le ventre, son teint jaunâtre empourpré autant qu'il était possible, les globes blancs des yeux exorbités plus encore qu'à l'ordinaire, répétait à tout venant : « Je te vais leur en flan'quer »! *Flan'quer*, en détachant l'*n*, ce qui rendait la menace terrible. *Leur, Eux*, c'étaient les deux malheureux jésuites, dont il m'apparut peu à peu que le crime était de n'être pas d'accord avec les catholiques sociaux sur l'interprétation de quelque texte

de saint Thomas, et peut-être, au fond, d'être suspects de « libéralisme ». Disons tout de suite que le P. Forbes et le P. Caudron soutinrent l'assaut avec assez de calme. Il n'en fut pas de même de M. Woeste, qui, pour le repousser, fit appel à tout l'arsenal de la rhétorique la plus passée de mode : successivement nous vîmes, ou nous entendîmes, défiler les clichés les plus éculés du pathos clérical-parlementaire : « la faux de la mort » et « les herbes séchées » elles-mêmes ne nous furent point épargnées. Mais le vieux sanglier ne se laissa pas mordre sans en découdre.

La compagnie était nombreuse et belle. Il y avait là, du côté français, l'état-major presque au complet du catholicisme social, groupé autour de son chef incontesté, le marquis de La Tour du Pin, dont le brillant second, qui eût été le maître-orateur du Congrès le comte Albert de Mun, n'avait pu venir. Cependant l'école assistait en masse le docteur et l'appuyait de la plupart de ses fortes têtes. Outre le P. de Pascal, elle avait envoyé à Liège l'avocat Delalande, bon juriste, l'ex-lieutenant de vaisseau Albert Nogues, bon dialecticien, qui devait, quelques années après, se réfugier, loin des tempêtes du monde, sous la bure franciscaine, dans un couvent de Bayonne, et, nonagénaire, devenu simplement Frère Albert, n'en sortant que pour voir ses petits-enfants, y savourer la paix d'une pieuse et méditative retraite. Un sténographe de la Chambre des Députés, qui s'appelait Depoin, et dont le nom était comme on eût dit jadis, « analogue » à la personne, nez pointu, voix pointue, visage marqué de points de petite vérole, amusa la table de ses historiettes. L'infatigable Henri Lorin, toujours aux aguets et aux écoutes, toujours vibrant et trépidant, courait de l'un à l'autre, et par vocation, par besoin, par une sorte de nécessité physique, faisait entre tous l'officier de liaison. — Il y avait là, du côté autrichien, des figures considérables dans la fraction aristocratique du socialisme chrétien, le comte Kuefstein, déjà cité par ailleurs, le comte Blome, ancien ministre. Il y avait là un noble Anglais, lord Ashburnham, riche collectionneur, propriétaire d'une bibliothèque fameuse. Et il y avait, dominant de sa largeur ces silhouettes délicates, la charpente mal équilibrée, à la hollandaise, du docteur Schaezman. Prêtre catholique, professeur au séminaire de Rijsenburg, à Zeit-Driebergen, membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, orateur et poète, grand orateur, poète, paraît-il, un peu moins grand, mais réputé, le docteur jouait dans la politique de son pays un rôle de tout premier plan. Sans jamais avoir été ministre, il était plus que ministre, car non seulement il défaisait, mais ce qui est beaucoup plus rare et plus fort, il faisait les ministères. Il avait du côté catholique, comme son rival et ami, le docteur Kuyper, du côté protestant, puissamment contribué à la constitution du cabinet Mackay, mixte de catholiques romains et de calvinistes « anti-révolutionnaires », lequel, depuis cette expérience réussie, fut suivi de plusieurs autres, et dont la formule, aussi bien que la tradition toujours vivante, est maintenant encore en honneur et en pratique aux Pays-Bas. Je ne fis à Liège que l'entrevoir, mais d'autres occasions, à La Haye ou à Utrecht, en 1894, en 1898, et à Paris dans l'intervalle, créèrent entre nous des relations qui allèrent sans cesse en se resserrant, jusqu'à sa mort survenue inopinément à Rome, en 1903. Grand orateur, je l'ai dit et je puis l'assurer, bien que mon peu de connaissance de la langue ne me permit pas d'apprécier la valeur « littéraire » de ses discours; mais si l'une des qualités essentielles et principales de l'éloquence est l'action, le docteur Schaezman était éloquent au plus haut point, par la prise qu'il exerçait sur l'auditoire, en particulier sur un auditoire populaire, en général sur une assemblée, prise dont je pus mesurer la vigueur même dans ce Congrès international devant qui il parlait en français. Je le salue ici au passage : mais il mérite mieux qu'une mention rapide en passant, et il a tenu une trop large place dans mes affections pour n'en avoir pas une plus large dans ces *Souvenirs*.

Schaezman avait le verbe franc et rude, non sans une sorte de verdeur et de crudité, parfois de brutalité qui ne s'embarrassait ni de ménagements ni de circonlocutions; et il arriva que nous l'entendîmes, au moins dans les couloirs de ce petit Parlement international, exprimer sur le compte des Belges des sentiments aussi peu empreints de fraternité catholique ou simplement de charité chrétienne que l'étaient ceux exprimés par des Belges sur le compte des Hollandais.

\* \* \*

Le marquis de La Tour du Pin ne prit pas, autant qu'il me revienne, une part très active aux débats publics du Congrès.

Néanmoins, tout ce Congrès s'inspira de ses idées et fut animé de son esprit. Son influence portait loin. Sa pensée profonde et originale, nourrie d'observation et de méditation solitaire, n'était en certains cas, que médiocrement servie par un style qui lui demeurait inégal, mais l'obscurité ou l'incertitude n'était que dans la forme, et, quand on avait brisé l'enveloppe, on saisissait la vérité éclairée comme du dedans, comme d'une lumière intérieure. Dans la conversation où se continuait avec une liberté familière son enseignement, l'esprit de La Tour du Pin n'était pas seulement intelligence, science ou raison, il était proprement, et à la française, *esprit*. Esprit célèbre d'une race de choix, qui lui formait un apnage, comme celui des Mortemart, esprit d'une personnalité éminente dans la race elle-même. C'est un plaisir d'en recueillir quelques traits. Le Congrès catholique de Liège, ainsi que son voisin socialiste de Bruxelles, se termina par un dîner, plus officiel, puisqu'il fut offert par l'Evêque, sous le patronage de qui s'était tenue la réunion. Au moment de se rendre du salon dans la salle à manger, La Tour du Pin se rencontra, près de la porte, avec un riche industriel, récemment honoré d'un titre pontifical. Echange de politesses : « Après vous. — Je vous en prie. — Je n'en ferai rien. Après vous. » — « Voyons, Messieurs, intervint, conciliant, l'homme de Dieu, Mgr Doutreloux. Voyons! vous êtes de même rang! — Je vous demande pardon, Monseigneur, répartit le marquis avec son sourire le plus aimable. Noblesse du Pape! » Et il s'effaça, pour laisser passer l'autre, d'aussi haut que Louis XIV, à Versailles, « donnant la main » à un prince étranger.

Lord Ashburnham promenait dans le Congrès un front soucieux. Timide et courtois comme l'est un Anglais de la bonne société qui se met à l'être, il était les trois quarts du temps visiblement absent. On racontait que le doute qui le tourmentait était de la même nature que celui dont était obsédé Panurge, et qu'il avait le même objet, s'il n'avait pas le même motif, et s'il tenait moins à la crainte des accidents du mariage qu'à un scrupule moral, au combat d'un cœur épris et d'une pudeur alarmée. Innocemment, avec une gentille candeur, sans jamais se lasser et sans être jamais satisfait, il posait la grande question : « Epouserai-je? — Et il donnait les raisons *pour*. — Epousez donc. — Voire, mais... si j'épouse... — Et il donnait les raisons *contre*. — N'épousez donc pas. — Voire, mais si je n'épouse pas... » Je n'assistais pas à l'entretien, mais on me dit que La Tour du Pin avait trouvé à l'énigme une solution galante : « Mylord, aurait-il répondu, en ce cas, il ne reste plus qu'à suivre l'ancienne coutume de certain ordre de chevalerie, qui interdisait l'œuvre de chair en mariage seulement. »

Cette histoire en réveilla et en amena dix autres plus ou moins authentiques, mais toutes dans le droit fil d'un caractère. En voici encore deux ou trois. Le lieutenant-colonel René de La Tour du Pin-Chambly, marquis de La Charce, avait été, après la guerre de 1870, attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne. Un soir, dans une réception à la Cour, l'Empereur tenait cercle, et parmi ceux qui s'effrayaient autour de lui se distinguait le chancelier comte Andrassy, le père, dont la carrière avait commencé par l'insurrection et avait failli, dès le départ, s'achever par le gibet. Son heureuse étoile avait fait qu'il avait d'abord obtenu sa grâce, puis qu'il était rentré en grâce, ensuite que la grâce s'était épanouie en une particulière faveur. François-Joseph, d'humeur à rire ce jour-là, et à faire rire, ambition dangereuse pour un souverain, se mit à taquiner La Tour du Pin, lui demandant avec une insistance un peu pesante comment il pouvait se faire que lui, porteur d'un si vieux et d'un si beau nom, consentît à servir un gouvernement dont le chef réel, Gambetta, était le fils d'un petit épicier. A la fin, le colonel, agacé plus encore de l'air amusé des auditeurs que de la plaisanterie impériale : « Sire, dit-il, en se redressant sur ses ergots, il est vrai : c'est assez étrange. Mais il y a quelque chose qui l'est davantage. C'est de le servir auprès d'une Monarchie où le pendu de la veille est le Chancelier du lendemain! » Subitement, la mauvaise gaieté s'éteignit, et la stupefaction décomposa plus d'un visage.

La réplique ne suffit point à guérir l'Empereur de cette manie désagréable, très répandue dans ce qu'on appelle « les hautes sphères » et qui consiste à vouloir briller aux dépens d'un interlocuteur. Une autre fois, dans les mêmes circonstances, François-Joseph entreprit, devant le colonel de La Tour du Pin, un panégyrique excessif, intentionnellement outré, du vieil empereur allemand Guillaume I<sup>er</sup>. Il avait toutes les vertus, tous les talents, toutes les grandeurs, familiales, princières, militaires et civiles. Ses exploits lui assuraient, sous l'immortel laurier, une place

d'honneur au Panthéon des fondateurs d'Empire. Et, durant sa longue énumération, François-Joseph ne détachait pas le regard du visage de La Tour du Pin, muet et en apparence impassible. Se sentant appuyé par l'approbation béate des courtisans, et désireux de pousser à bout son succès, il fit plus, il passa à l'attaque directe, il interrogea, s'acharnant à faire sortir le colonel du silence : « Qu'en pensez-vous? Ne trouvez-vous pas? N'est-ce pas une race remarquable que les Hohenzollern? — Sans doute, Sire, répliqua froidement le marquis. C'est dommage seulement qu'ils soient de si petite noblesse! »

Un dernier mot. La Tour du Pin avait constaté que l'ambassadrice d'Angleterre marquait à son égard plus que de la froideur, presque de l'éloignement. Il avait pourtant été invité à un dîner diplomatique donné par elle aux collègues de son mari et au personnel composant leurs missions. Après l'avoir saluée, il profita de ce qu'ils étaient seuls un instant pour demander en quoi il avait pu avoir le malheur de lui déplaire. — Oh! vous, répondit-elle, vous êtes ici parce que vous êtes l'attaché militaire de France. — Eh bien! Madame, répliqua le convive indésiré, je m'en vais, parce que je suis le marquis de La Tour du Pin. »

L'autorité, bien plus, la domination, qui émanait de lui était incroyable. Revenu en France et passé au cadre de réserve, il avait été pourvu d'une lettre de commandement lui confiant éventuellement la défense de la place de La Fère. Sans illusion sur l'efficacité finale de la résistance aux masses qui l'envelopperaient, il annonçait à ses amis la résolution de la faire sauter plutôt que de la rendre. Il l'aurait fait sans sourciller. Beaucoup trop âgé en 1914 pour reprendre du service, il ne consentit pas du moins à quitter son domaine d'Arrancy, en territoire envahi. Par la fermeté et la dignité de son attitude, il imposa aux Allemands un respect quasi superstitieux, qui protégea de bien des exactions les habitants de son village. Par lui, il y eut, au XX<sup>e</sup> siècle, un coin du sol républicain où la féodalité retrouva son utilité historique. On a des lettres de la *Kommandantur* parlant avec ménagements « des sujets de Monsieur le Marquis ».

René de La Tour du Pin eut à Paris un pied-à-terre au rez-de-chaussée de la maison d'Henri Lorin, 186, faubourg Saint-Honoré. C'était une curieuse demeure, ancienne campagne, transformée sans grands changements en résidence citadine. Un vaste jardin, encadré entre deux immeubles à cinq ou six étages qui écrasaient le petit hôtel, s'étendait par derrière jusqu'au boulevard Haussmann, sur lequel il avait une sortie. En cet endroit s'élevait à présent l'énorme bâtiment de la Société Thomson-Houston. Avec sa double issue, le lieu était propice à la conspiration. Mais on y disserta, discuta, disputa, bavarda beaucoup, on n'y conspira point. On y eut toujours quelque aboutissement, — Philippe Crozier et d'autres, — auprès des pouvoirs constitués. De jeunes réputations s'y firent, et même de jeunes renommées, prémices de solides fortunes politiques, scientifiques ou littéraires. Aucun de ceux qui sont sortis de là n'est resté tout à fait arrêté en chemin. Georges Goyau, Jean Brunhes, René Pinon, Henri Moysset, une bonne part de toute une génération, en sont venus. De bien plus nombreux encore y passèrent, puis disparurent, car le maître de céans était aussi changeant en fait de disciples qu'en fait de *Monsignori*. Polytechnicien, évadé très tôt des mines ou des ponts, il portait en lui on ne sait quelle lointaine ressemblance avec ceux des saint-simoniens qui avaient été ses « archi-cubes », un Michel Chevalier, un Père Enfantin. La loi de sa nature était une espèce d'ardeur généreuse qui tournait facilement en agitation. Il ne pouvait voir un coche dans une montée sans voler au secours de l'attelage. Esprit aussi absolu que le cœur était chaud, despotique et compatissant à la fois, il s'était mué en théoricien qui ne transigeait sur la doctrine que par la charité, et complétait saint Thomas d'Aquin par saint Vincent de Paul. Des néophytes qu'il avait rassemblés, allant à eux le premier, lorsque spontanément ils n'allaient pas à lui, il était le frère aîné, le grand ami, d'une sollicitude exigeante, d'une obligeance omniprésente et omniforme, le Mentor, le Mécène, et volontiers l'Amphitryon. Longtemps avant d'avoir fondé les « Semaines sociales catholiques », destinées à lui survivre, il en avait fondé une intime, à son foyer et à sa table. Un vendredi, vers deux heures, ayant une communication urgente à lui faire, je sonnai à la porte de son appartement. Henri Lorin avait un de ces domestiques comme il ne s'en fait plus, comme il ne s'en faisait alors déjà plus, un paysan qu'il avait ramené d'un village inabordable dans une province reculée et qui avait encore des anneaux aux oreilles. Un Caleb dévoué, madré et ironique, à qui rien n'échappait, qui découvrait tout, l'œil fermé et, la bouche

close, disait tout. Quand il m'eut ouvert : « Benjamin, demandai-je (il se nommait Benjamin!) M. Henri est-il ici? — Eh! oui, qu'il y est. Mais il faudra que Monsieur attende dix minutes. On n'a pas fini de manger. — Il y a donc grand déjeuner? En ce cas, je ne veux pas être importun, je me retire. — Que non! C'est comme toutes les semaines. Monsieur n'a pas fait attention quel jour nous sommes aujourd'hui? — C'est vendredi, je crois. — Tout juste : Monsieur ne sait pas, il ne s'est pas rappelé? C'est aujourd'hui « la catholique apostolique! » J'eus de la peine à garder mon sérieux. Je le retins tant que je pus, des deux lèvres et à deux mains : « Oh! Benjamin, qu'est-ce que cela? — Cela, c'est un tas de gens qui viennent faire maigre chez nous, le vendredi! » Mais j'ai trop approché, quant à moi, et trop suivi dans ses œuvres « la catholique apostolique » pour avoir jamais cru que ce n'était que cela (1).

CHARLES BENOIST,  
Membre de l'Institut.

### CHRONIQUE POLITIQUE

## Versailles et Locarno

Qui a pu croire un seul instant que les traités de 1919 auraient meilleure fortune que les traités de 1815 et que les vaincus ne chercheraient pas à les détruire? Cette fois la victoire ayant changé de camp, les rôles d'il y a cent ans sont renversés. C'est à Paris que l'on proclame maintenant le caractère sacré, définitif, intangible, des engagements souscrits et ce fut là le thème principal de l'éloquence dominicale de M. Poincaré. A Berlin, au contraire, les traités qui ont consacré la défaite de l'Empire apparaissent comme un monument d'iniquité. Tout l'effort de la diplomatie du Reich tend à en ébranler les fondements, à les grignoter, à les tourner. A Rome même on ne craint pas de les battre en brèche ouvertement, à Londres on ne les défend que faiblement. Quel est donc l'avenir réservé à l'œuvre de Versailles?

L'Histoire nous donne là-dessus des indications significatives. Les traités qui terminent une guerre de coalition n'ont pas une durée beaucoup plus longue que cette coalition elle-même. De 1815 à 1866, la France, sous quatre régimes successifs a donné à sa diplomatie l'objectif bien arrêté de modifier en sa faveur l'équilibre imposé après sa défaite et elle y est parvenue. Ce fut même là le principal atout des partis de gauche et un des motifs de l'étourdissant succès de Napoléon III. L'esprit public, chez nos voisins, monta à un tel diapason que la destruction des « odieux traités de 1815 », comme on les appelait, devint au dire d'Albert Sorel une question de simple patriotisme. Ayons donc le courage d'envisager les réalités en face et de chercher des lumières ailleurs que chez Pertinax ou chez M. René Pinon. Sorel qui connaissait bien l'Europe écrivait, avant la guerre dans l'*Histoire de France* de Lavisse, ces lignes qui résument la leçon de l'expérience :

« Les traités sont l'expression des rapports qui existent au moment où ils sont conclus entre les forces matérielles et les forces morales des États qui les concluent. Suivant que ces forces sont mesurées avec plus ou moins de justesse et d'étendue d'esprit, que les hommes qui les mesurent remontent plus haut dans les causes, voient plus loin dans les conséquences, tiennent moins compte des faits accidentels et plus de compte des conditions permanentes de la politique des États et des nations, les traités sont plus ou moins durables. Les droits qu'ils stipulent ne sur-

(1) Les pages sont extraites d'un volume de *Souvenirs* qui paraîtra chez Plon le mois prochain.

vivent jamais aux conditions dans lesquelles ces droits ont été établis. »

Quel pronostic ferait-on sur la durée du traité de Versailles s'il fallait en déterminer la mesure selon la « justesse et l'étendue d'esprit » du Président Wilson, de Lloyd George et de Clémenceau? La triste fin du grand américain suggère à elle seule une réponse singulièrement pertinente. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille tout de suite réunir un Congrès et remettre sur le métier tous les problèmes à la fois au risque d'augmenter partout le désordre et la confusion.

\* \* \*

Les traités de 1815, « les odieux traités de 1815 », ont subi en 1831, une première atteinte par la création du royaume de Belgique qui installait sur la frontière Nord de la France, encore toute vibrante de la grande humiliation de Waterloo, une puissance neutre, amie de tout le monde. Louis-Philippe à qui les partis avancés reprochaient sa modération fit sonner bien haut le succès que sa diplomatie avait remporté à la Conférence de Londres. La France, pendant une génération encore, lorgna vers la Belgique avec regret, mais comme le constate M. Benda, dans sa récente *Esquisse d'une Histoire des Français*, elle finit par comprendre l'avantage immense qu'elle aurait à limiter définitivement son ambition. Le respect de la neutralité belge, modalité nouvelle et acceptable des fameux traités contre lesquels elle avait tant lutté, devint un axiome de sa politique. Elle comprit pleinement en 1914, toute l'étendue de ce dernier bienfait de la monarchie. Pourtant, Talleyrand qui avait négocié ce profitable arrangement avait toujours espéré en son for intérieur que la Belgique indépendante ne tiendrait pas. Jusqu'au mariage de Léopold I<sup>er</sup> avec la fille de son roi, il « finassa », le cher homme, comme un simple Sresemann et ses lettres à M<sup>me</sup> Adélaïde contiennent des aveux dignes de ceux que l'on retrouve sous la plume de l'ami républicain du Kronprinz. Mais cela n'empêche pas qu'à Londres le vieux diplomate ait fait de la bonne besogne.

Nous connaissons maintenant les arrière-pensées des négociateurs allemands de Locarno; nous avons l'avantage de ne rien ignorer du jeu de la partie adverse. Malgré ce que nous avons appris, nous persistons à croire que les accords de 1925 sont susceptibles de donner d'heureux fruits et d'apporter aux traités de 1919 les premiers correctifs indispensables. On voudrait nous amener, nous autres Belges, à perdre toute confiance dans le pacte volontairement négocié et signé qui garantit la paix de l'Occident, parce que Stresemann a crument expliqué les avantages recherchés par l'Allemagne ainsi que les lacunes des engagements souscrits. C'est aller trop vite en besogne. A nos yeux, les traités de Locarno, si imparfaits qu'ils puissent être, sont tout de même un instrument dont une volonté tenace et avertie peut à Bruxelles tirer un utile parti. Ne brisons pas à la légère les faibles armes qui restent à notre diplomatie!

Il y a dans les traités de Locarno plus que le germe d'une solution de la question d'Occident : l'établissement d'une zone démilitarisée, l'engagement solidaire de ne point rompre par la force le statu quo territorial, la garantie réciproque de toutes les puissances intéressées, voilà des points acquis qui correspondent essentiellement aux exigences de la sécurité française, au besoin d'équilibre de la politique anglaise et aux intérêts profonds du peuple allemand. Ah! certes, tout cela n'est pas parfait. On pourrait préciser les modalités de l'intervention de la S. D. N. en cas de violation du Pacte Rhénan, on pourrait imaginer un contrôle international de la région démilitarisée, on pourrait accentuer, en outre, le caractère européen des servitudes consenties. Mais tels qu'ils sont, les traités de Locarno ont l'avantage d'offrir une

base sérieuse à tout effort de construction pacifique. Il s'agit de les défendre contre l'usure du temps, de les rendre bien vivants, de les dégager surtout de ce Locarnisme nuageux dans lequel M. Briand avait fini par les laisser tomber. Ne serait-ce point là une tâche à laquelle la Belgique, la Hollande et la Suisse pourraient utilement s'attacher pour le plus grand bien de tous?

Les insuffisances des traités de Locarno ne sont pas une raison pour jeter le manche après la cognée. N'oublions pas le parti que la Belgique à su tirer après 1831 de l'idée de neutralité. Dans les traités de Locarno, il y a aussi une conception nouvelle qui n'a pas encore été exploitée à fond et qui mériterait, comme la première de faire l'objet d'une activité diplomatique prolongée. Avec Léopold I<sup>er</sup>, avec Lebeau, Nothomb, Devaux, de Theux, la neutralité a servi à dégager la Belgique de l'emprise trop forte de ses protecteurs; elle leur a permis de paralyser l'effet de la dangereuse Convention des Fortresses, elle leur a servi à revendiquer tour à tour contre la Prusse et contre la France le principe du libre choix de nos moyens de défense. Ce stade est dépassé mais les garanties que nous tenons actuellement de Locarno, si médiocres qu'elles puissent paraître, pourraient gagner en force et en prestige si leur concordance avec les intérêts supérieurs de la Paix générale était sans cesse mise en lumière. Ne nous laissons point gagner par un demi-sommeil analogue à celui qui a vicié, dans la direction de notre politique étrangère avant la guerre, la conception primitive, ardente et vigoureuse, de la neutralité. A Lausanne où s'opérera fatalement une première révision de plusieurs dispositions importantes des traités de 1919, la Belgique se montrerait fidèle à sa mission historique en s'efforçant de remplacer les dispositions périmées de la paix financière par une judicieuse extension des principes arrêtés à Locarno pour rétablir l'ordre dans notre coin dangereusement troublé. L'opinion publique doit être plus que jamais attentive à ne pas déforer en ce moment les initiatives que pourrait prendre à cet égard le gouvernement.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

## La vie merveilleuse de Mary Baker-Eddy<sup>(1)</sup>

Quand l'esprit humain s'écarte du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par admettre... La vie ahurissante de Mary Baker-Eddy, fondatrice de la *Christians Science*, est une illustration nouvelle de cette vérité.

L'attrait de cette âme compliquée — écrit Stéfán Zweig — réside précisément et exclusivement dans l'assemblage de dispositions contraires, dans un inimitable mélange de naïveté et de cupidité, dans un accouplement étrange de calcul et d'hystérie. De même que le charbon et le sapêtre, éléments hétérogènes, mélangés dans des proportions exactes, produisent la poudre et dégagent une énergie explosive énorme, de même cette fusion unique de mysticisme et d'esprit commercial, de psychologie et d'hystérie donne naissance à une volonté latente formidable. Malgré Ford et Lincoln, malgré Washington et Edison, l'Amérique n'a peut-être pas engendré de type qui incarne avec autant d'évidence, l'idéalisme et le sens pratique américains. Certes, un type caricaturé et rappelant Don Quichotte. Mais, de même que Don Quichotte avec sa candeur bouffonne et ses rêves extravagants a malgré tout donné au monde une image plus plastique de l'idéalisme des hidalgos que n'importe quel roman de chevalerie de son époque prétendant au sérieux, de même cette femme héroïquement stupide qui, elle aussi, combat pour l'absurde, nous fait bien mieux comprendre le romantisme américain que l'idéalisme officiel et classique d'un William James. Tout Don Quichotte de l'absolu, nous le savons depuis longtemps, a un grain de folie, mais toujours trotte derrière lui, sur son brave bourricot, l'éternel Sancho Pança, le banal bon sens. Comme le chevalier de la Mancha découvre dans le pays enseveli de Castille l'armée de Mambrin et l'île Barataria,

(1) Pages inédites d'un volume qui paraîtra le mois prochain chez Stock, à Paris.

cette femme du Massachusetts, au crâne dur, au cerveau obtus, découvre une nouvelle fois le royaume d'utopie entre les gratte-ciels et les fabriques, au milieu du monde brutal des chiffres, de la bourse, des banques, des trusts et des spéculations.

### La doctrine de Mary Baker-Eddy

Qu'est-ce au fond, que cette idée nouvelle, inouïe, que cette science « divine », que Mary Baker, la première, « a rendue accessible à notre pauvre raison humaine? Qu'est-ce, en somme, que cette découverte qui bouleverse le monde et que la « biographie rose » place sans hésiter au même niveau que les thèses d'Archimède et de Newton? Une seule pensée, mais oui, une seule, se résumant le mieux par la formule « Unity of God and unreality of evil ». La *Christian Science* déclare qu'il n'y a que Dieu, et puisque Dieu est le bien, il ne peut y avoir de mal. Par conséquent, toute douleur et toute maladie sont absolument impossibles et leur existence apparente n'est qu'un mensonge des sens, une « error » de l'humanité. « God is the only life and this life is truth and love and that divine truth casts out supposed errors and heals the sick » (Dieu est la seule vie, et cette vie est amour et vérité, et cette vérité divine écarte toute erreur et guérit les malades). Maladies, vieillesse, infirmités, ne peuvent affliger l'homme qu'autant qu'il accorde aveuglément crédit à la stupide illusion de la maladie et de la vieillesse, autant qu'il se fait une représentation mentale de ces maux. Mais en réalité (la voilà, la grande révélation de la Science!) Dieu n'a jamais rendu un homme malade : « God never made a man sick ». La maladie n'est donc qu'une chimère dangereuse et contagieuse et non la maladie, chose impossible, que veut combattre la nouvelle et la vraie science médicale.

Par cette négation ahurissante, Mary Baker s'est détachée d'un seul coup de tous ses prédécesseurs, tant dans la philosophie que dans la médecine, voire dans la théologie (car Dieu lui-même, dans la Bible, ne frappe-t-il pas Job de la peste et de la lèpre?) Ses devanciers immédiats, Mesmer et Quimby, ceux qui lui frayèrent la voie — et qui proclamèrent si hardiment les possibilités de guérison par la suggestion — reconnaissaient quand même normalement la maladie comme un fait, comme une chose indéniable. Pour eux, la maladie existait, elle était là, et leur tâche consistait à l'écarter, à vaincre la douleur et parfois le mal lui-même. Fût-ce par l'hypnotisme magnétique, fût-ce par la suggestion mentale, ils s'efforçaient honnêtement d'aider le malade à traverser la crise en exerçant leur influence psychique, ils avaient toujours conscience qu'ils se trouvaient en face d'une douleur réelle, d'un corps humainement souffrant. Mary Baker, elle, enjambe ce point de vue d'un pas de géant pour entrer dans l'absurde; elle abandonne complètement le terrain et le domaine de la raison et bouscule énergiquement la manière de voir de ses prédécesseurs en présentant tout simplement les choses sans dessus dessous. « Il est impossible, dit-elle, que l'esprit agisse sur le corps » (« matter cannot reply to spirit »), car — culbute de la logique! — il n'y a pas de corps. Nous n'appartenons pas à la matière, mais nous sommes une substance divine (« man is not matter, he is the composed idea of God »). Nous n'avons pas de corps, nous croyons seulement en avoir un, et notre existence terrestre n'est rien qu'un rêve, un « dream of life in matter ». On ne peut donc pas guérir médicalement les maladies puisqu'elles n'existent pas! C'est pourquoi, selon l'Évangile de Mary Baker, toute science terrestre tout *Knowledge*, médecine, physique, pharmacologie, n'est qu'erreur et absurdité inutile. Nous pouvons tranquillement dynamiter nos hôpitaux et universités tout à fait superflus : à quoi bon faire tant de dépenses coûteuses pour combattre une illusion, une autosuggestion! Seule la *Christian Science* peut aider l'homme en lui expliquant son « error », en lui prouvant que la maladie, la vieillesse et la mort n'existent pas. Dès que le malade a compris ce « truth », cette vérité nouvelle dès qu'il en est pénétré, la douleur, l'abcès, l'inflammation, l'infirmité ont déjà disparu d'eux-mêmes (« When the sick are made to realise the lie of personal sense, the body is healed »).

Notre pauvre raison terrestre, malheureusement trop scientifiquement éduquée, reste d'abord un peu déconcertée, non sans raison, d'ailleurs, devant cette « holy discovery », cette sainte découverte incommensurablement profonde de Mary Baker-Eddy. Car n'avons-nous pas vu depuis trois mille ans tous les sages, tous les philosophes d'Orient et d'Occident, tous les théologiens

de toutes les religions, passionnément et infatigablement occupés à réfléchir sur ce problème des problèmes : le rapport entre l'âme et le corps? N'avons-nous pas vu les plus grands esprits fournir un incalculable effort d'énergie spirituelle pour n'éclaircir que faiblement, avec des variations infinies, ce mystère originel? Et voici qu'en 1875, cette philosophe expéditive, faisant un saut périlleux par-dessus la raison, résout la question du lien psychologique, en établissant péremptoirement : « Soul is not in the body », l'âme n'a aucun rapport avec le corps. L'œuf de Colomb est trouvé, le problème originel et final de toute philosophie résolu — jubilemus! — et cela, d'une façon extraordinairement simple : par la suppression de la réalité. Une cure mentale radicale est accomplie; elle écarte toutes les souffrances du corps en déclarant carrément que celui-ci n'existe pas — système aussi excellent et infaillible que si, pour se débarrasser du mal de dents, on coupait la tête au malade.

« Il n'y a pas de maladie. » Proclamer une affirmation aussi follement audacieuse n'est point difficile. Mais comment prouver pareille absurdité? Très simplement, dit Mary Baker-Eddy, écoutez avec un peu de confiance et vous verrez que c'est extrêmement simple « Dieu a créé l'homme à son image, et Dieu, vous le savez, est le principe du bien. Par conséquent, l'homme ne peut être que divin, et puisque tout ce qui est divin est bien, comment la maladie, les infirmités, la vieillesse et la mort pourraient-elles trouver un refuge dans cette image de Dieu? L'homme peut tout au plus s'imaginer, se représenter au moyen de ses sens trompeurs que son corps est malade, que son organisme faiblit et vieillit mais comme il ne peut le faire que par l'intermédiaire de ses sens, qui ne perçoivent pas directement le divin, son opinion n'est qu'une erreur, et seule cette fausse croyance cause ses douleurs (« suffering is self imposed a belief and not truth »). Dieu lui-même n'est jamais malade, comment son image, miroir vivant de la bonté divine, pourrait-elle l'être? Oui, les hommes se ravissent eux-mêmes leur santé parce qu'ils ne croient pas à leur essence divine. Etre malade n'est donc pas simplement une « error », une fausse pensée, c'est même, au fond, un « crime », une sorte de blasphème, car on doute ainsi de Dieu, on attribue à Celui qui est toute bonté la possibilité d'être méchant, alors que Dieu ne peut jamais faire le mal. (« God cannot be the father of error. ») Et la roue folle de sa logique continue à rouler et bondir : l'âme est *mind*, et le *mind* est *God*, et *God* est *spirit* et *spirit* est encore vérité, et la vérité est de nouveau *God*, et *God* est encore le bien, et puisqu'il n'y a que le bien, le mal n'existe pas, ni le péché ni la mort. On le voit, la technique démonstrative de Mary Baker ne repose que sur la rotation; elle place toujours une notion abstraite à côté d'une autre et fait tourner en rond les mots et leur sens avec une rapidité et une insistance de fakir. Elle fait pivoter ce qui proquo à travers les cinq cents pages de « Science and Health » avec tant de virovoltes et de répétitions, d'une façon si vertigineuse, qu'à la fin la tête vous tourne et qu'étourdi vous renoncez à toute résistance.

On pourrait peut-être croire que j'exagère, que par malveillance j'attribue à son système un illogisme que l'on ne trouve pas du tout dans sa structure intérieure. Comme preuve de ce que j'avance, je citerai donc textuellement la phrase la plus célèbre dite « la thèse immortelle » de Mary Baker-Eddy, pour le « détournement » de laquelle elle a un jour publiquement porté plainte au tribunal contre un élève. Cette phrase « immortelle » dit : « Il n'y a pas de vie, pas de vérité, pas d'intelligence et pas de substance dans la matière. Tout est esprit (mind) infini, et sa révélation infinie, car Dieu est tout en tout. L'esprit est la vérité immortelle, la matière est une erreur mortelle. L'esprit est le vrai et l'éternel, la matière est l'irréel et le temporel. L'esprit est Dieu, et l'homme est son image et son symbole, par conséquent l'homme n'est pas matériel, il est spirituel. » Comprend-on cela? Non? Tant mieux. Car c'est précisément ce « credo quia absurdum » que Mary Baker exige de nous, de l'humanité. Elle veut justement que nous laissons de côté notre maudite et orgueilleuse raison terrestre. Tout notre « knowledge » insolent et stupide, toute notre fameuse science, a-t-elle fait avancer le monde d'un seul pas? Non, toute la science médicale depuis Asclépiade, Hippocrate et Galien n'a rien donné. « Physiology has not improved mankind », au diable la diagnose et la thérapeutique dont le secours équivaut à zéro! « Physiology has never explained soul and better does not to explain body ». La science médicale ne peut pas expliquer les phénomènes psychiques, ni même les phénomènes physiques. C'est pourquoi, selon l'avis de Mary Baker, les médecins, ces « ma-

facturers of disease », ces fabricants de maladies, comme elle les appelle avec dédain, sont non seulement des gens inutiles, sans valeur, mais encore des malfaiteurs de l'humanité. Car (explication très compliquée) en prétendant traiter des maladies là où, en vérité, « in truth », il n'y en a pas, ces êtres malfaisants éternisent l'« error » contagieuse, l'illusion pernicieuse qu'il existe quelque chose comme la maladie. Et — nouvelle « explication »! — l'existence professionnelle de ces « traiteurs » de maladie rappelant continuellement l'image de la maladie aux hommes, ces derniers croient pouvoir tomber malades, et cette croyance erronée les rend réellement malades. Donc (une fois de plus admirons cette élocubration hardie!) les médecins, par le fait d'exister, engendrent la maladie au lieu de la guérir : « Doctors fasten disease ». Dans la phase primitive de la *Christian Science*, la plus personnelle, Mary Baker-Eddy récuse tous les médecins, même les chirurgiens, comme des individus nuisibles à l'humanité et leur déclare résolument la guerre; plus tard seulement, rendue plus sage par certains échecs et procès pénibles, elle a atténué sa sévérité et toléré la présence occasionnelle de ces propagateurs de maladies dans des cas chirurgicaux tels qu'extraction de dents, jambes cassées, accouchements difficiles. Mais au début elle ne reconnaît qu'un seul médecin dont elle approuve la méthode : le Christ, « the most scientific man of whom we have any record », lui, le premier Healer qui a guéri la lèpre et l'hémorragie sans drogues, sans médicaments, sans pincettes ni interventions chirurgicales, lui « qui n'a jamais décrit les maladies et qui s'est contenté de les guérir », lui qui a arraché le paralytique à son lit de souffrance par les seuls mots : « Lève-toi et marche! » Sa méthode était de guérir sans diagnostic ni thérapeutique, uniquement par la foi. Depuis, dix-huit siècles ont méconnu et méprisé cette doctrine, la plus simple et la plus élémentaire de toutes, jusqu'à ce qu'elle, Mary Baker, l'ait ramenée à la compréhension et à la vénération de l'humanité. Si elle donne à sa Science ce grand nom de *Christian Science*, c'est qu'elle ne reconnaît comme maître et ancêtre que le Christ, comme unique remède que Dieu. Plus ses disciples, ses « healers », réaliseront en eux cette méthode du Christ, moins ils se soucieront de la science terrestre, plus se manifesteront leur puissance de guérisseur. « To be Christ-like is to triumph over sickness and death. » Il suffit que le guérisseur fasse entrer dans l'âme du malade le principe de la *Christian Science*, qu'il le convainque que non seulement sa maladie personnelle n'existe pas, mais qu'il n'y a pas de maladie sur notre planète, du fait de la divinité de l'homme : toute son activité commence et finit là. S'il réussit vraiment à lui insuffler cette croyance, elle agira comme un anesthésique et rendra immédiatement son corps insensible aux maux et douleurs; la suggestion fait disparaître à la fois l'image de la maladie et ses symptômes : « Not to admit disease, is to conquer it ». (« Nier la maladie est la vaincre. ») Le guérisseur n'a donc en aucun cas à examiner les symptômes comme le médecin, ni à s'en occuper; au contraire, son unique tâche est de ne pas les voir, de ne pas les prendre au sérieux, de les considérer comme des chimères et d'amener le patient à ne plus les admettre et à ne plus y croire, lui non plus. Alors, aussitôt, sans diagnostic, sans intervention médicale ni traitement, tuberculose ou syphilis, cancer ou fracture, scrofule ou urémie, tous ces phénomènes trompeurs de l'imagination seront écartés, vaincus uniquement par le narcotique spirituel de la *Christian Science*, cette panacée infaillible de l'humanité, ce « great curative principale ».

Revenant à soi après le terrible coup de masse qu'a été pour elle la « révélation » de l'inexistence de notre corps et du mensonge de nos sens, de l'« error » de la maladie, de la vieillesse et de la mort, la raison pétéinée se relève peu à peu timidement et commence à se frotter les yeux encore tout éblouis. Comment, se demande-t-on, il n'y a donc pas de maladie? Tout cela n'est qu'« error » et « bad habit »? Cependant des millions d'hommes, secoués par la fièvre, dévorés par le pus, convulsés de douleur, sourds, aveugles, en proie aux pires tortures, condamnés à la paralysie, traînés sans discontinuer dans les hôpitaux et les cliniques! Et depuis mille ans une science naïve, avec un zèle stupide, s'efforce, au moyen du microscope, de l'analyse chimique, en recourant aux opérations les plus hardies, de découvrir et de soulager ces souffrances alors que la simple foi en leur illusion suffit pour en venir à bout. On berne donc inutilement des millions d'individus avec ces opérations, ces cures et ces médicaments, alors que le nouveau « principe » peut éliminer en se jouant toutes les maladies, qu'il s'agisse du charbon ou de calculs biliaires, d'ataxie ou d'hémorragie? Cette douleur gigantesque, cette montagne de

souffrances de millions d'individus ne serait-ce vraiment qu'illusion et chimère? A cela, la réponse de Mary Baker est fort simple : « Certainement », dit-elle, « et s'il y a encore une foule énorme de soi-disant malades, c'est uniquement parce que l'humanité ne s'est pas pénétrée jusqu'ici de la vérité de la science chrétienne, et parce que la maladie la plus dangereuse, la croyance en la maladie sévit comme une épidémie permanente et fait souffrir et mourir les individus. » Aucune épidémie n'est aussi funeste à l'humanité que cette « error » de la maladie et de la mort, car tout homme qui se croit malade et se plaint de son mal contamine les autres avec son illusion néfaste, et c'est ainsi que le fléau se perpétue de génération en génération. « Mais (je cite textuellement), de même qu'on a peu à peu limité les ravages de la variole par l'inoculation d'un sérum, de même on peut immédiatement faire échec à ce « désordre », à cette « mauvaise habitude » de la prétendue maladie et de la soi-disant mort. » Dès qu'on aura inoculé à toute l'humanité la foi de la *Christian Science*, le temps de la maladie sera fini, car moins il y aura de fous qui croient à leurs maux, moins ces maux se répandront sur terre. Mais aussi longtemps que cette illusion pernicieuse subsistera chez la majorité, l'humanité restera courbée sous le fouet de la maladie et de la mort.

De nouveau l'on s'étonne. Comment, il n'y a donc pas de mort? « Non, répond fermement Mary Baker-Eddy, nous n'en avons aucune preuve. » Quand on reçoit une dépêche annonçant la mort d'un ami, dit-elle, on croit qu'il est vraiment mort, et pourtant cette dépêche peut n'être qu'une erreur, cette nouvelle peut être fautive. Puisque nos sens ne transmettent que l'erreur, notre opinion personnelle sur le trépas du corps ne représente en aucune façon une preuve valable. En effet, même aujourd'hui, l'Eglise de la *Christian Science* ne parle jamais de morts, mais seulement de « soi-disant morts » (« so called dead »); un décédé, selon cette conception, n'est pas mort, il s'est simplement dérobé à nos « opinions and recognitions », à nos facultés de perception. Nous n'avons pas non plus la preuve, continue Mary Bakker avec une conséquence implacable et malgré le sourire charitable des physiologistes, que le boire et le manger soient vraiment nécessaires à l'homme pour vivre. Quand on l'amène devant un cadavre pour la convaincre que le corps est périssable, elle affirme ne voir que le « going out of belief », pour elle cet individu n'a pas cru assez fortement à l'impossibilité de la mort. La foi en notre puissance spirituelle est malheureusement encore trop faible, de nos jours, pour déraciner dans l'humanité tout entière cette « épidémie » de la soi-disant maladie et de la soi-disant mort. Mais au cours des siècles, par une application toujours plus ardente de la *Christian Science*, d'où découlera un vaste accroissement de sa faculté de croire, l'esprit humain acquerra un pouvoir sur notre corps dont on ne peut se faire aujourd'hui une idée : « When immortality is better understood, there will follow an exercise of capacity unknown to mortals. » Alors seulement disparaîtra cette illusion funeste de la maladie et de la mort, et la divinité sera restaurée sur terre.

Le « miracle » le plus extraordinaire de la *Christian Science* reste, au demeurant, son expansion étonnamment rapide, son avalanche de succès positivement inconcevable à la froide raison. Comment est-il possible, se demande-t-on, qu'une doctrine de guérison aussi peu logique, aussi confuse, soit devenue au cours d'une décennie le credo de centaines de milliers de gens? Quelles conditions ont permis à cette théorie, parmi tant d'autres essais d'interprétation du monde qui, d'ordinaire, passent comme des bulles de savons, de former autour d'elle une communauté de millions d'humains? Comment un livre aussi embrouillé, aussi ténébreux, a-t-il pu devenir en si peu de temps l'Evangile d'un nombre incalculable d'individus alors que la plupart des mouvements spirituels les plus puissants commencent à languir au bout de dix ans? Devant ce phénomène de suggestion prodigieux, la raison surprise se demande encore : quel élément particulier cette femme a-t-elle introduit dans son œuvre, consciemment ou inconsciemment, pour agir pareillement sur le monde? Pourquoi cette secte seule, parmi des milliers d'autres de même nature, s'est-elle développée aussi victorieusement, avec une telle force d'irrésistibilité que l'histoire spirituelle du siècle dernier n'en connaît point de semblable?

J'essaie de répondre : le facteur technique décisif d'expansion de la *Christian Science* est sa commodité. On sait par expérience que la première condition pour qu'une idée porte vite et loin

est d'être exprimée simplement et à la portée des simples. Dans une ancienne légende biblique un incroyant exige d'un prophète, pour se convertir, qu'il lui explique le sens de la religion durant le temps qu'on peut se tenir debout sur une jambe. La doctrine de Mary Baker-Eddy, satisfait admirablement ces exigences impatientes de transmission simple et rapide. La *Christian Science*, elle aussi, peut être expliquée durant le temps qu'on peut se tenir sur une jambe : « L'homme est divin, Dieu est le bien, par conséquent le mal ne peut pas réellement exister, et tout le mal, maladie, vieillesse et mort, n'est pas réalité, mais apparence trompeuse, et celui qui a reconnu cela ne peut plus être atteint d'aucune maladie ni être tourmenté par aucune souffrance ». Tout est contenu dans cet extrait, et une formule fondamentale aussi universellement compréhensible n'a pas de prétentions intellectuelles. C'est ce qui, dès le commencement, a permis à la *Christian Science* de devenir un article de série; commode comme un kodak ou un stylo, elle représente un produit de l'esprit absolument démocratique. Et comme on le sait, d'innombrables cordonniers, représentants en lainages et commis-voyageurs ont irrémédiablement appris la « science médicale chrétienne » au cours des dix leçons prescrites, donc en moins de temps qu'il n'en faut pour devenir un pédicure, un vannier ou un coiffeur passable. La *Christian Science*, intellectuellement, est immédiatement accessible à tous, elle n'exige ni culture ni intelligence, elle ne demande pas davantage que l'on ait acquis une certaine personnalité : grâce à cette simplicité elle est tout de suite à la portée des masses, c'est une « everymann-philosophy ».

A cela s'ajoute un deuxième facteur psychologique important : la doctrine de Mary Baker-Eddy ne réclame pas de ses adeptes qu'ils sacrifient la moindre parcelle de leur commodité personnelle. Et à tout moment nous voyons se confirmer cette vérité : moins une religion, une croyance, un parti exige moralement ou matériellement de l'individu, mieux il est accueilli, plus s'étend son influence. Devenir un *Christian Scientist* ne demande aucun sacrifice sous aucun rapport, c'est une décision qui n'engage à rien, qui ne pèse en rien. Il n'y a pas un mot, pas une ligne dans ce dogme qui veuille que le nouveau disciple modifie sa vie extérieure : un *Christian Scientist* n'a pas besoin de jeûner, prier, se restreindre, on n'exige même pas de lui la charité. Dans cette religion américaine il est permis de devenir riche, de gagner de l'argent sans mesure; la *Christian Science* laisse tranquillement à César ce qui est à César et au Dollar ce qui est au Dollar; au contraire, parmi les mérites dont elle se vante il s'en trouve un bien singulier : grâce à cette « Holy Science » le bilan de beaucoup d'entreprises commerciales s'est accru! « Men of business have said, this science was of great advantage from a secular point of view. » Cette secte religieuse coulante permet même à ses prêtres et ses guérisseurs de remplir leur poche : ainsi le penchant matériel le plus puissant de l'homme, l'amour de l'argent, est habilement associé à ses inclinations métaphysiques. On ne sait vraiment pas comment il faudrait faire pour devenir un martyr de la *Christian Science*, la plus large, la plus tolérante de toutes les sectes.

Troisièmement, enfin — last not least — si la *Christian Science*, d'une part, par son adroite neutralité, écarte tout conflit avec l'Etat et la société, elle tire d'autre part, le plus grand appoint des sources vivantes du christianisme. En faisant reposer sa méthode spirituelle sur le roc de l'Eglise officiellement reconnue, et en liant généralement sa « Science » au mot « Christian », de tout temps magique en Amérique, Mary Baker pare, pour ainsi dire, aux attaques. Car personne n'osera qualifier à la légère de farce ou de fumisterie une méthode qui a pour modèle le Christ et qui invoque la résurrection de Lazare comme témoignage. Récuser sceptiquement une aussi pieuse ascendance, ne serait-ce point douter en même temps des guérisons de la Bible et des miracles du Sauveur. Déjà par cet accouplement génial de sa croyance à l'élément religieux le plus puissant de l'humanité, le christianisme, cette voyante de l'effet pratique prouve sa supériorité, plus tard si victorieuse, sur tous ses prédécesseurs, sur Mesmer et Quimby qui, dans leur honnêteté, avaient négligé de présenter leurs méthodes comme inspirées de Dieu, alors que Mary Baker, rien que par la dénomination donnée à la sienne, a réussi à recueillir dans sa secte toutes les forces torrentielles latentes du christianisme américain.

Ainsi, l'idée de Mary Baker, surgie de l'asphalte, non seulement s'adapte au besoin d'indépendance morale et matérielle de l'Américain, mais encore s'appuie sur sa piété entièrement limitée aux formules officielles de l'Eglise chrétienne. Outre cela, d'un coup

qui va droit au but, la *Christian Science* atteint la couche la plus profonde et la plus importante de l'âme américaine, son optimisme fidèle, naïf, admirablement facile à enflammer. A cette nation qui ne s'est découverte elle-même qu'il y a cent ans, qui, d'un seul coup et d'un seul élan, a techniquement dépassé le monde entier, qui, avec une joie gamine, saine et vraie, s'émerveille sans cesse de son développement inattendu, à cette race si victorieusement réaliste, aucune entreprise ne peut sembler trop hardie, aucune foi en l'avenir trop abstruse. Si en deux siècles, grâce à la volonté, on était allé si merveilleusement loin, pourquoi ne pourrait-on pas vaincre la maladie par la volonté? Pourquoi ne viendrait-on pas aussi à bout de la mort? L'excentricité de cet effort demandé à la volonté répondait admirablement à l'instinct américain, que n'avaient pas émoussé, comme l'instinct européen, le doute et le scepticisme engendré par deux mille ans d'histoire; cette doctrine qui ne troublait en rien la vie privée, le business, la piété officielle du démocrate yankee et qui cependant prêtait à son âme les ailes d'un espoir sublime, défiait plus passionnément que jamais son énergie, son désir effréné de lutter pour rendre vrai l'in vraisemblable en ce monde. Si cette hypothèse, la plus hardie des temps modernes, a trouvé un si bon accueil dans le Nouveau-Monde, c'est grâce à son audace. Et c'est ainsi que des églises de pierre et de marbre sont sorties du sol américain pour élever cette religion jusqu'au ciel. Car la passion favorite de l'esprit humain est toujours de croire à la possibilité de l'impossible. Et celui qui sait animer cette passion, la plus sacrée de toutes, triomphe lui-même dans la partie qu'il a engagée.

#### Le Christ et le dollar

Lorsqu'elle revient de la tombe de son troisième époux, Mary Baker compte soixante et un ans, l'âge d'une aïeule; époque de la vie où d'autres femmes mettent une coiffe noire et se tiennent comme des ombres, dans un coin; âge où la première indifférence, la première lassitude envahit l'homme, car combien de temps encore pourra-t-on agir, et pour qui? Mais pour cette femme étonnante l'heure mondiale résonne d'une façon différente. Plus hardie, plus intelligente, plus clairvoyante et plus passionnée que jamais, Mary Baker commence son œuvre véritable à soixante et un ans.

On peut se rendre compte de la poussée irrésistible de la *Christian Science* d'après les chiffres suivants : en 1883 quatorze healers font de la réclame dans le *Christian Science Journal*, en 1886, ils sont cent onze, en 1890 deux cent cinquante. La même année, on voit surgir trente-trois sous-universités de la *Christian Science* au Colorado, au Kansas, au Kentucky, dans tous les Etats d'Amérique. Les éditions de la « Bible » augmentent dans les mêmes proportions : en 1882 paraît le troisième mille de *Science and Health*, en 1886, le seizième mille; au tournant du siècle, le trois centième mille est dépassé. Et de ces nombreux débouchés soudain ouverts, de la vente des livres, du journal, des insertions, des universités et de leurs cours, commencent à couler des fleuves d'or s'élargissant toujours et aboutissant tous au livre de caisse de « Mother Mary ». Les chiffres grossissent formidablement de décade en décade. Elle encaisse des milliers et des centaines de milliers de dollars d'honoraires pour ses cours, autant pour son livre, des centaines de milliers de dollars sous forme de cadeaux et des millions comme libéralités pour la construction d'églises.

Mary Baker-Eddy n'a jamais tenté de détourner d'elle cet afflux d'or inattendu; au contraire, du jour où cette vieille femme a tenu entre ses doigts durs et osseux la poignée de l'appareil à pressurer les fidèles, elle ne l'a plus lâchée. Parmi les nombreux dons qui ont sommeillé, invisibles, en Mary Baker, pendant un demi-siècle, il y avait aussi un sens des affaires vraiment génial, un amour effréné de l'argent que les premiers gains ont réveillés. Avec cet acharnement tenace dont elle use pour soumettre à son âme assoiffée d'autorité toutes les puissances de la terre, elle attire maintenant à elle l'argent, la forme de puissance matérielle la plus manifeste de notre monde. Plus la *Christian Science* se montre lucrative, plus elle est organisée commercialement par sa directrice

chez qui s'est révélé un sens pratique surprenant. Comme dans toute maison de commerce bien dirigée, elle branche sans cesse sur son entreprise, d'après le système des trusts, des départements nouveaux. Dès que le débit de *Science and Health* prend de grandes proportions, Mary Baker-Eddy augmente le prix de vente de cinquante cents et s'assure un beau dollar de droits d'auteur par exemplaire. En outre, elle fait des corrections à chaque nouveau tirage, pour ainsi dire, car les adeptes fidèles, acheteurs des précédentes éditions, se procurent toujours la « définitive »; ainsi, l'on évite tout ralentissement dans la vente. Derrière la cause religieuse apparaît de plus en plus visiblement l'organisation financière; toute une industrie se monte d'articles de la *Christian Science* : livres, brochures, insignes de l'association, « photographies authentiques » de Mary Baker, à cinq dollars pièce, « *Christian Science spoons*, cuillers d'un affreux mauvais goût, avec son portrait sur émail. Aux gains réalisés sur ces objets viennent s'ajouter les dons des fidèles à leur directrice, soigneusement publiés dans le journal de Noël et au Nouvel An pour stimuler les moins zélés à apporter aussi leur obole : *Mother Mary* doit à cette douce pression sa grande croix de diamants, son manteau d'hermine, ses dentelles et ses bijoux. De mémoire d'homme, jamais une foi religieuse n'a été aussi rapidement et efficacement transformée en une « affaire » que la *Christian Science* par le génie financier de sa fondatrice : dix ans de Boston font de la doctrine métaphysique de l'immatérialité du monde une des entreprises matérielles les plus lucratives d'Amérique. Et Mary Baker-Eddy, mendiant encore peu d'années avant, peut fièrement, à la fin du siècle, se dire millionnaire.

Mais, chose inévitable, plus sont vastes les masses dans lesquelles s'introduit une pensée, plus s'éparpille et volatilise la substance radioactive qui s'en dégage : toute religion qui sert l'argent ou le pouvoir nuit à son âme. Une idée, une croyance perdent leur influence morale chaque fois que la question profite entre en jeu; il en est de même ici. Par l'intervention de la publicité et de la propagande, par la commercialisation de la *Christian Science* qui s'ensuit, Mary Baker-Eddy a tendu le petit doigt au diable : bientôt il la tient tout entière. Cet accouplement singulier d'une méthode prétendue chrétienne avec la finance provoque un déchetement dans l'attitude jusqu'ici fanatiquement droite de Mary Baker-Eddy, et il devient de plus en plus difficile de croire à sa foi depuis qu'elle en fait une si bonne affaire. Car, pour tout esprit honnête, la piété reste inséparable du don de soi, du renoncement aux biens terrestres : Bouddha qui abandonne son palais royal et va mendiant de par le monde pour enseigner la vérité, saint François qui déchire son vêtement et le donne aux pauvres, le petit commentateur juif de la Bible qui méprise l'argent et le profite et médite sur les livres sacrés avec, pour nourriture, une croûte de pain, tous ceux-là gagnent les gens à eux par le sacrifice et non par la parole. Jusqu'ici, la voie de toutes les religions conduisant au divin a passé par la pauvreté et les privations. Mais dans cette nouvelle religion américaine, dans le dogme de Mary Baker-Eddy, un compte en banque portant intérêt n'apparaît pas du tout à la prophétesse comme une gêne : se réclamer du Christ ne l'empêche pas de rafler les dollars d'une main énergique. A cet endroit, il y a une fissure dans la conception théologique de la *Christian Science* et c'est là que Mark Twain, le grand satirique américain, a frappé hardiment pour renverser l'édifice de Mary Baker-Eddy. Dans sa polémique brillante, il pose une série de questions épineuses à la prophétesse qui, avec son mépris de la matière, empoche plus d'un million par an en dollars très « matériels ». Puisque son livre « *Science and Health* », selon ses propres dires, n'est pas écrit par elle, mais lui a été dicté par le ciel, pourquoi, demande-t-il, place-t-elle la propriété intellectuelle d'autrui sous la protection légale du copyright? Pourquoi encaisse-t-elle des tantièmes qui, au fond, appartiennent à Dieu? Et puisqu'elle se réclame dans sa méthode des guérisons du Christ, qu'elle nous montre donc dans les Ecritures où Jésus a exigé, comme elle et ses healers, de l'argent pour ses guérisons par l'esprit. Il nous fait toucher du doigt, sous une forme amusante, le conflit entre la théorie et la pratique, en dépeignant un brave healer qui enseigne avec emphase à ses patients que tout est irréel : l'ulcère qui ronge sa jambe est irréel, la douleur que cause cet ulcère est réelle, la jambe est réelle, le corps même dont elle dépend est irréel, l'homme dans ce corps est irréel et le monde entier est irréel ; — mais si le malade ne paie pas tout de suite le traitement en dollars réels, sonnants et trébuchants, le healer court sans hésiter se plaindre au tribunal voisin, bien réel. Mark Twain dissèque

impitoyablement le double amour bien singulier de Mary Baker-Eddy, celui de l'auréole et celui de l'argent; il finit par traiter d'hypocrisie une religion qui ne fait toujours qu'empocher de l'argent, sans jamais enseigner ni exercer le commandement de la charité. Même cet Américain-né, cet Américain cent pour cent, ce fils d'un pays où le sens des affaires n'empêche pas les citoyens d'être en même temps bons chrétiens, est dégoûté par ce commerce religieux; ce lien trop étroit entre le Christ et le dollar lui répugne, et il emploie contre la prophétesse tout l'art de son ironie, il utilise opportunément le meilleur de son esprit satirique pour saper la puissance de cette femme.

Mais est-il quelqu'un ou quelque chose qui puisse troubler une Mary Baker-Eddy? Ce qu'elle dit est toujours vrai, ce qu'elle fait toujours bien. Jamais cette femme superbement despotique n'admettra de qui que ce soit sur terre d'objection à sa façon de penser et d'agir. De même que ses mains ont la dureté qu'il faut pour retenir les rênes de l'autorité et pour rafler l'argent, de même elle a une dureté d'oreille à laquelle se bute toute contradiction: de très bonne foi, elle n'entend pas ce qu'elle ne veut pas entendre. Il est deux choses, en particulier, auxquelles sa volonté inébranlable ne permettra jamais que l'on touche: son argent et sa foi. Jamais elle n'abandonnera un iota de sa conviction, un cent de ses millions de dollars. Quant au reproche de cupidité qu'on lui lance, elle l'écarte négligemment du bout des doigts. Oui, répond-elle, il est vrai que les scientistes gagnent maintenant beaucoup d'argent, mais c'est justement ce qui prouve la valeur de la *Christian Science*. C'est au fait que ses propagateurs et ses annonceurs ne doivent plus, comme jadis, souffrir de privations, que l'on s'aperçoit le mieux de la nécessité et du triomphe de cette Science. « Now Christian Scientists are not indigent, and their comfortable fortunes are acquired by healing mankind morally, physically and spiritually », dit Mary Baker-Eddy. Et si Dieu lui a commandé jadis d'exiger qu'on la paie pour son enseignement et son traitement, elle a compris après coup le sens de cet ordre divin: en faisant un sacrifice matériel, le patient augmente, ainsi que l'a démontré l'expérience, sa propre volonté de croire. Plus le sacrifice est lourd, plus il active intérieurement sa guérison. En vérité, pour Mary Baker-Eddy, l'argent c'est la puissance, et jamais elle n'en laissera échapper volontairement de ses mains la moindre parcelle. Sans se soucier des oppositions, elle branche sur le moteur de la *Christian Science* le courant électrique de la « publicity » dont le dynamisme inépuisable alimente tous les mouvements et toutes les entreprises modernes. Et un succès sans exemple en Amérique donne raison à sa chasse aux âmes. Maintenant que les rotatives répandent ses paroles écrites à des centaines de milliers d'exemplaires: maintenant qu'une agence a développé son influence, qui n'était jadis que personnelle, jusqu'à la rendre anonyme; maintenant qu'une organisation méthodique a relié tout le réseau nerveux du pays, la doctrine se répand avec une rapidité extraordinaire et dépasse les espoirs les plus audacieux. Son rayonnement s'étend de jour en jour; depuis longtemps la puissance spirituelle de Mary Baker-Eddy embrasse non seulement Boston et Massachussets, mais encore toute la région immense de l'Atlantique au Pacifique.

Lorsque, en 1888, cinq ans après l'inauguration de l'« Université », Mary Baker-Eddy se décide enfin à organiser à Chicago un Congrès public de ses fidèles, elle connaît la griserie mystique de l'enthousiasme des masses, elle jouit de sa première victoire complète et indiscutable. On attendait huit cents délégués de la *Christian Science*, mais quatre mille personnes accourent pour voir la « Prophétesse de Boston » (c'est ainsi qu'on l'appelle déjà) en chair et en os. Quand elle entre dans la salle du Congrès, tous les assistants se lèvent, électrisés, et lui font une ovation interminable. A une tempête d'enthousiasme aussi fougueux, elle ne peut répondre par un silence hautain. Bien que ce ne soit pas son intention, l'attente respectueuse de ces quatre mille hommes aux nerfs tendus l'oblige à faire un exposé du sens de sa doctrine. Elle monte, hésitante, à la tribune, regarde méditativement la foule de ses yeux gris, puis commence à parler sans préparation, lentement d'abord; mais bientôt elle est emportée par l'exaltation de cette heure triomphale et ses paroles jaillissent si passionnées, si enflammées et si enflammantes, que les journalistes, comme au fameux discours de Lincoln à Bloomington, s'arrêtent de sténographier. Jamais, ses fidèles l'affirment unanimement, Mary Baker-Eddy n'a parlé plus magnifiquement en public que le jour où elle a senti pour la première fois monter à ses lèvres le souffle vivant de la foule; jamais elle n'a été plus ardente et plus superbe qu'à ce

congrès. Les quatre mille assistants écoutent, haletants, son discours qui monte sans cesse, toujours plus aillé et plus vibrant. A peine a-t-elle terminé que se produit un tumulte dithyrambique; les auditeurs se précipitent sans retenue sur la tribune, des femmes tendent leurs bras gouteux et crient: « Secourez-moi », des hommes baissent ses mains, ses vêtements, ses souliers et il faut déployer une énergie extrême contre cet assaut d'enthousiasme enragé pour que Mary Baker-Eddy ne soit pas renversée et piétinée. Cette exaltation excessive menace de tourner au tragique: au milieu de l'allégresse, on entend des cris perçants de douleur, des dentelles et des robes de soie sont déchirées, des bijoux perdus; des fidèles grisés se battent pour toucher ses mains ou seulement un pli ou l'ourlet de sa jupe en croyant trouver la guérison dans ce seul contact. D'après le rapport officiel du *Christian Science Journal*, onze malades furent complètement guéris ce jour-là rien que par la présence de la prophétesse!

Cette « fête de l'esprit » en juin 1888 apporte à Mary Baker-Eddy la victoire définitive. Elle a conquis l'Amérique. Mais à présent ses fidèles veulent un souvenir de ce triomphe. Ils veulent que l'Eglise invisible qui s'est si magnifiquement affirmée dans les âmes, s'élève extérieurement, aussi imposante, en pierres de taille. L'idée de cette métamorphose d'une théorie spirituelle en un temple terrestre place la *Christian Science*, une fois de plus, devant un tournant nouveau et dangereux. Et Mary Baker-Eddy, avec son instinct infailible, hésite quelque temps. Dans la première édition de *Science and Health* parue à l'époque la plus décisive de sa vie, elle s'était encore nettement et expressément prononcée contre les temples visibles; elle avait même traité d'erreurs les cérémonies et les rites mystiques introduits par les disciples du Christ. « Churches rites and ceremonies draw us to material things. » Les rites religieux nous attirent vers les choses terrestres, et l'adoration dans un temple n'est pas l'adoration véritable, écrivait-elle alors, en 1875. Mais lorsque, maintenant, en 1888, on lui propose de construire une église à elle, un sanctuaire à elle, « Mother Mary » ne peut résister à la tentation de se laisser diviner. Après quelque hésitation, elle accepte. Ses apôtres recueillent en hâte l'argent nécessaire, et pour la première fois depuis les derniers empereurs romains on voit se lever un sanctuaire érigé pour un vivant. Pour la première fois, sur le fronton d'une église chrétienne, où l'on grave d'ordinaire des dédicaces à Dieu ou à un saint, on peut lire le nom d'un particulier: « A testimonial to Our Beloved Teacher, the Rev. Mary Baker-Eddy, Discoverer and Founder of Christian Science ». L'intérieur est tapissé de sentences prises dans deux livres sacrés, la Bible et les Évangiles déjà canonisés de Mary Baker-Eddy. La partie la plus extraordinaire de la sainte maison est « The mother's room », une chapelle garnie de précieuses boiseries et ornée de marbre et d'onix qui lui sert d'habitation quand elle visite cette église et que personne, à part elle, n'a le droit d'utiliser. Une flamme éternelle, symbole de l'éternelle durée de la *Christian Science*, brûle dans cette demeure. Et le vitrail — qui dans d'autres cathédrales représente des scènes de la vie des saints — montre Mary Baker-Eddy assise dans son étroite mansarde, illuminée par l'étoile de Bethléem. La divinisation dangereuse a commencé. Pour la première fois dans les temps modernes, des fidèles ont élevé un sanctuaire à une vivante; rien d'étonnant si bientôt on lui donne le nom de sainte.

### Retraite dans les nues

Petit à petit, au cours des dernières années, Mary Baker-Eddy s'est trouvée prise dans un des conflits les plus singuliers qu'on puisse imaginer. Elle est parvenue au sommet du succès entre soixante-dix et quatre-vingts ans, l'âge inévitable de la vieillesse. Bien que la fraîcheur d'esprit et la volonté de la guérisseuse soient restées étonnantes, son corps est obligé peu à peu de se soumettre à la loi commune. Ses jambes commencent à faiblir, ses dents tombent, elle n'entend plus que difficilement, ses nerfs, parfois, cèdent à des fatigues soudaines — phénomènes naturels que toute autre octogénaire peut franchement avouer. Mais, fatalité de la doctrine proclamée trop haut, il est une femme sur terre, une seule à laquelle il n'est pas permis, il est à jamais interdit d'être malade et de vieillir. Et cette femme, c'est Mary Baker-Eddy, la fondatrice

de la *Christian Science*. N'a-t-elle pas enseigné que vieillir et mourir c'est ne plus avoir confiance en Dieu? Quand on a annoncé au monde pendant trente ans et claironné aux oreilles de millions d'individus qu'il est facile de triompher de toutes les maladies « by mind », d'échapper victorieusement à « l'erreur » de la vieillesse, au « mensonge de la mort » grâce à la *Christian Science*, on ne peut pas se laisser surprendre en train de vieillir. Déjà, dans les dernières années, quelques indiscrets parmi ses auditeurs, la voyant paraître en chaire avec des lunettes, ont osé lui demander — question épineuse — pour quelle raison, après avoir découvert le traitement mental, elle employait des moyens terrestres pour corriger sa presbytie au lieu de guérir « by mind »? Ce serait bien plus grave encore si on lui demandait à présent pourquoi elle se sert d'une canne pour marcher, pourquoi elle, l'ennemie jurée des médecins, confie ses dents à un dentiste au lieu de recourir au « mind », pourquoi elle calme ses douleurs et ses crises avec de la morphine? Dans l'intérêt de la foi en sa foi, il ne faut pas que la grande inventrice de la médecine infailible puisse s'entendre répéter l'antique maxime : « Medica, cura te ipsum », guérisseuse, guéris toi toi-même! Aussi Mary Baker, comme toujours, agit-elle avec la plus grande sagesse en cachant désormais sa caducité derrière la légende d'un pieux abandon du monde. A *Pleasant View*, les volets baissés et la grille du jardin soigneusement fermée ne laissent pénétrer dans sa vie privée aucun regard étranger et profane!

Mais derrière les volets protecteurs, derrière la grille verrouillée la pelouse admirablement tondue, la luxueuse véranda à colonnes, derrière « ces lieux charmants et solitaires » se cache en réalité un foyer de passion. Car même au sommet du triomphe cet esprit inlassablement tendu ne trouve point de paix. La manie de la persécution, ce vieux revenant se glisse encore mystérieusement à travers les portes et les murs. Celle qui dans sa vie a guéri des milliers d'individus n'est toujours pas complètement guérie de ses frayeurs du « malicious animal magnetism ». A de longues époques de calme succèdent encore des crises de nerfs d'une violence particulière. Alors, au milieu de la nuit, la sonnette carillonne dans la maison alarmée, tout le monde se précipite pour apaiser les convulsions ou chasser les hallucinations de Mary Baker par des piqûres ou de consolantes paroles. Et ce n'est point tout : cette femme souffre en son âme de sa solitude totale et tragique plus encore que de ses crises d'hystérie. Toute une vie, sa nature égoïste et dure a eu la nostalgie d'un homme sur qui elle eût pu s'appuyer, se reposer, ou du moins de quelques êtres intellectuellement supérieurs et de commerce agréable. Malheureusement, c'est le triste destin des natures despotiques de toujours désirer s'entourer de gens qu'elles pourraient apprécier, alors qu'elles ne peuvent supporter que des esclaves, qui disent docilement oui à tout et qu'elles méprisent. Il en est ainsi pour Mary Baker-Eddy. A *Pleasant View* — comme ailleurs — elle se sent étrangère à tous ses satellites et familiers : « I and my folk here are distinct, I never take them into counsel. » Valets obéissants, ils s'inclinent devant ses ordres brusques et capricieux sans jamais la contredire. Aussi en secret la vieille luttueuse désire rencontrer quelqu'un qui lui résiste : ces natures subalternes lui répugnent. Attristée, elle écrit à une amie qu'elle donnerait une fortune pour pouvoir réunir autour d'elle quelques compagnons intelligents et réellement capables d'initiative. Mais celui qui répand le froid ne peut s'attendre qu'au froid, et la vieille femme reste irrémédiablement, irrévocablement seule avec elle-même.

### Crucifixion

A quatre-vingt-cinq ans, Mary Baker-Eddy se trouve au pincelle de sa puissance. Elle a un temple géant à New-York, une douzaine d'églises et d'universités aux Etats-Unis, un temple en Europe, au cœur de Londres, et, de plus, à présent, cette basilique de deux millions de dollars, à Boston. Quelle femme sur terre, de nos jours, peut être comparée à la fondatrice de la *Christian Science*, qui, de ses mains décharnées, s'est emparée d'un pouvoir aussi napoléonien? La construction de ce nouveau Saint-Pierre dans la capitale du Massachusetts est un succès sans pareil — peut-être même trop grand, trop provocant. Car elle attire subitement

l'attention sur Mary Baker-Eddy et surtout la méfiance de tout le pays.

Le jour de l'inauguration de la basilique de Boston, des centaines de reporters, le stylo en main, sont prêts à décrire son apparition, deux douzaines de photographes à prendre sa photo. Mais, déception, le jour de son triomphe suprême, Mary Baker ne se montre pas! D'abord on s'étonne, puis commencent les conversations et les murmures soupçonneux : cette Mary Baker-Eddy, au nom de laquelle ont été construites tant d'églises, serait morte depuis longtemps et un groupement anonyme exploiterait à son profit la firme de la *Christian Science*. L'invisibilité obstinée de Mary Baker-Eddy renforce ce soupçon, car tous ceux qui viennent maintenant à *Pleasant View* pour la voir sont renvoyés sous les prétextes les plus divers ; personne ne pénètre dans son sanctuaire. Tantôt son personnel affirme que la maîtresse est « too busy », trop prise par son travail pour recevoir ; tantôt qu'elle a déjà des visites ; tantôt encore on déclare que la doctoresse est plongée dans une méditation religieuse et ne peut être dérangée. Mais comme les curieux affluent de plus en plus, le « *Christian Science Journal* » demande instamment aux disciples de Mary-Baker-Eddy, au nom de leur maîtresse, de ne point s'occuper de sa personne, « to lock away from personality and fix their eyes on truth ». Tragique destinée : pendant soixante-dix ans cette femme a toujours désiré que le monde s'occupât d'elle ; maintenant qu'elle en a quatre-vingt-cinq, qu'elle est fatiguée, malade, usée, que pour la première fois elle veut vivre cachée, justement à présent le monde veut la voir.

Depuis que la basilique de la *Christian Science* se dresse fièrement au-dessus de Boston, l'Amérique veut savoir qui est Mary Baker-Eddy. Comme tous les sens de l'homme, la curiosité, elle aussi, a son organe : le journal. Un *daily paper* comme le « *World* » ne peut supporter qu'un seul individu en Amérique lui dise « non » et se refuse à recevoir ses reporters, alors que les cinq cent mille lecteurs du journal veulent enfin savoir si cette femme vit, si elle est saine d'esprit ou irresponsable. Pour la rédaction d'un quotidien de cette importance, le mot « impossible » n'existe pas. Deux de ses reporters les plus audacieux et les plus débrouillards sont donc chargés de forcer les portes du sanctuaire coûte que coûte et de fournir un rapport exact sur *Pleasant View* et Mary Baker-Eddy. Les deux limiers s'en vont, décidés à tout. Ils s'adressent d'abord au personnage le plus important de la maison, l'administrateur des finances. Celui-ci, épouvanté, les éconduit, mais ils insistent et menacent tant et si bien qu'il leur permet tout de même, finalement, de jeter un rapide coup d'œil dans la maison. De plus, ils arrivent à établir, le premier jour, un fait piquant : la femme voilée aux cheveux blancs qui se promène tous les après-midi autour de Concord dans la voiture de Mary Baker-Eddy n'est pas du tout Mrs. Eddy, mais une femme de chambre chargée de la remplacer. Matière à reportage magnifique ! En gens qui connaissent leur métier, ils enlèvent ces quelques détails sans importance et font un grand article dans lequel ils racontent que Mary Baker-Eddy, l'inventrice de la méthode de guérison infailible, la femme qui a vaincu toutes les maladies, est une ruine tant physique que morale, un instrument sans volonté dans les mains de son entourage.

L'article éclate comme une bombe. Les membres du *Christian Science Committee* se réunissent, effarés, pour tenir conseil. Ils se rendent immédiatement compte que ce serait un coup terrible pour la *Christian Science* si les journaux se mettaient à répandre dans tout le pays la nouvelle que Mary Baker-Eddy, celle qui nia la maladie et la vieillesse, est malade et faible d'esprit. Ils supplient donc la directrice de sauver la foi et la communauté religieuse, de recevoir ne fût-ce qu'une fois les reporters des grands journaux et de donner ainsi un démenti formel à la légende de sa ruine physique et de sa faiblesse mentale.

Nous sommes toujours en 1906, et Mary Baker-Eddy, nous l'avons vu, est une vieillarde de quatre-vingt-cinq ans. Elle a payé à l'âge l'inévitable tribut ; elle voit mal, elle entend mal, elle n'a plus de dents, ses jambes ne lui obéissent plus ; il n'est pas une pensée qui pourrait plus effrayer cet être orgueilleux et fier que celle de dévoiler cette décrépitude devant des étrangers hostiles. Mais en cette ruine vit encore, toute-puissante et indestructible, l'énergie de jadis, la volonté démoniaque de s'affirmer. Puisqu'il s'agit de la chose suprême, de la foi en sa foi, elle se déclare prête à marcher héroïquement au supplice et accepte le martyre d'une interview.

Cette heure poignante se déroule le 30 octobre 1906 : les journalistes ont convenu avec le « board of directors » de ne poser à Mary Baker-Eddy que quatre questions :

1. Jouissez-vous d'une bonne santé?
2. Avez-vous un autre médecin que Dieu?
3. Sortez-vous tous les jours en voiture?
4. Gérez-vous votre fortune vous-même, ou quelqu'un d'autre s'occupe-t-il de vos affaires?

Neuf reporters sont introduits dans le salon. Ils attendent, émus. Soudain on tire un rideau qui sépare le salon de la pièce voisine (on ne voulait point leur donner le spectacle de sa démarche pénible) et devant eux, immobile, s'accrochant à la portière de velours, se tient Mrs. Eddy. Ses joues creuses sont fardées, une épaisse couche de poudre recouvre sa peau parcheminée, un manteau d'hermine couvre sa nuque blême, un collier de diamants cliquette légèrement sur son cou ridé. Tous frémissent devant ce spectre harnaché, ce Cid mort dans l'équipement d'un vivant, cette momie parée et maquillée. Un silence oppressant, compatissant presque, règne un instant dans la pièce. Puis un des reporters, une femme — on a choisi par ménagement Sibyl Wilbur, celle qui plus tard composera la biographie rose — s'avance, et la torture commence par cette question :

« Jouissez-vous d'une bonne santé, Mistress Eddy? »

Le visage de l'octogénaire se tend. Elle n'a pas compris.

« What... what? » demande-t-elle.

Sibyl Wilbur, d'une voix plus haute, en criant presque, répète la question. Cette fois Mrs. Eddy a entendu et répond :

« Oui, oui, je me porte bien. »

A la deuxième question : « N'avez-vous pas d'autre médecin que Dieu? » l'oreille est de nouveau dure. Il faut encore répéter la demande en élevant la voix. Mary Baker, qui est pourtant soignée par un dentiste, balbutie avec un geste de défense énergique :

« Non, non. Ses bras tout-puissants me protègent. »

Quand on veut savoir si elle sort tous les jours en voiture, elle répond affirmativement avec la dernière énergie, bien que ce soit également faux. Mais à la quatrième question, lorsqu'on lui demande si quelqu'un administre ses biens, elle n'a plus la force de répondre. Elle est prise d'un tremblement nerveux, son chapeau et la grande plume qui le surmonte basculent sur sa tête, tout son corps chancelle — encore un instant, et elle s'écroulera. Ses amis se précipitent vers elle et l'emmènent. Un des tortionnaires profite de cette seconde pour s'approcher de la malheureuse et regarder de près son visage délabré, poudré et fardé, aux yeux éteints. On le repousse vivement. L'interview est terminée, Mary Baker-Eddy a subi le premier degré de la torture.

Mais on ne lui épargne pas le second. L'interview a « porté ». Maintenant que le monde sait que Mary Baker-Eddy existe, la curiosité se fait de plus en plus vive. Les journaux veulent immédiatement qu'on leur serve de nouvelles tranches de ce ragoûtant reportage sur elle et la *Christian Science* pour alimenter leurs colonnes insatiables; ils veulent des faits, encore des faits, des détails passionnants, excitants, des anecdotes saisissantes sur cette femme qui ne veut plus que la paix et l'oubli. On détache dans le pays une douzaine de reporters armés de carnets de chèques qui recherchent partout les traces anciennes de Mary Baker-Eddy. Ses logis d'autrefois sont fouillés, ses ex-élèves de Lynn photographiés, interviewés et traînés devant le notaire pour y faire enregistrer leurs dépositions; on copie des dossiers poussiéreux, on questionne ses amis et ses ennemis, on réimprime triomphalement ses articles de journal du temps de Quimby. Au cours de ces recherches minutieuses un des envoyés découvre soudain un fait sensationnel : la sainte a un fils, Georges Glover, qu'elle a abandonné tout jeune et qui mène quelque part dans l'Ouest une existence misérable, pendant que sa mère encaisse rien que pour ses écrits quatre cent mille dollars par an. Quelle découverte pour le journal! A présent il va falloir que Mary Baker-Eddy, cette mère peu maternelle, paie sa dette avec intérêts composés envers son fils dont des étrangers ont dû se charger et duquel elle ne s'est pas souciée durant des dizaines d'années. Maintenant, la mère oublieuse

a tout lieu de se repentir d'avoir repoussé ses modestes demandes d'argent. Car un avocat malin, le sénateur Chandler, saute vite dans un rapide pour se rendre auprès de ce fils et lui monter la tête, en lui expliquant que sa mère, qui possède des millions, est faible d'esprit et se trouve entre les mains d'un clan. Lui seul a droit à son argent, qu'il porte plainte, cela ne lui coûtera rien, il n'a qu'à le laisser faire. Le pauvre Glover, qui ne s'est jamais représenté exactement l'importance de la richesse de sa mère, jubile en apprenant cette fameuse nouvelle. Bien entendu, il chassera ces bandits qui l'empêchent d'approcher sa mère. L'an dernier, quand il lui a demandé cinq cents dollars pour sa femme malade, un de ces coquins a sûrement intercepté sa lettre. Aussitôt il écrit à sa chère mère, sous la dictée de l'avocat, une lettre posée et polie, lui annonçant sa visite.

A *Pleasant View*, cette lettre fait l'effet d'un tremblement de terre. Immédiatement, les leaders du *Christian Science Committee* se rendent compte du danger formidable que court le trust religieux si jamais on rend publique la dureté de cœur de *Mother Mary*, si l'on donne lecture au tribunal de ses lettres grossières et géantes à son fils. Une mère qui ne se soucie pas pendant des dizaines d'années de son propre fils légitime, voilà qui ferait vaciller son aurole! Pas de procès surtout! Plutôt composer, plutôt payer. On envoie immédiatement chez George Glover un messenger qui doit lui reprendre ces lettres compromettantes. Mais l'avocat rusé les a prudemment déposées dans un coffre-fort et est décidé à démasquer le clan de *Pleasant View*. Le thermomètre des chiffres indique alors les soubresauts de la fièvre qui secoue les milieux dirigeants de la *Christian Science*. L'administrateur Frye, le même qui, il y a un an, refusait à George Glover la pauvre somme de cinq cents dollars, lui en offre maintenant tout à coup cent vingt-cinq mille s'il retire sa plainte!

Mais il est déjà trop tard, les journalistes et l'avocat ne veulent pas laisser échapper le procès. Nouveau retour tragique des choses : pendant trente ans, Mary Baker-Eddy, avec son fol orgueil et sa manie de toujours vouloir avoir raison, a intenté procès sur procès : à Lynn et à Amesbury, des montages de dossiers témoignent de son esprit batailleur et intraitable. Mais maintenant que, malade et fatiguée à mourir, elle veut à tout prix éviter un conflit public, on le lui impose, et cette *private cause* prend de telles proportions qu'elle devient même le procès de la *Christian Science*.

Jusqu'à sa quatre-vingt-neuvième année, la lutte a sans cesse renouvelé les forces de cette femme indomptable. Maintenant elle n'a plus à combattre personne. Enfin l'âge, nié en vain, triomphe, enfin la loi indestructible de la réalité prend le dessus. Le corps usé s'écroule, elle s'éteint, ou, pour parler comme elle, « le rêve mortel de la vie, de substance et d'âme s'affaiblit dans la matière ». Le 4 décembre 1908 repose, inerte, sur le lit de Mary-Baker-Eddy, « une guenille que la foi a abandonnée ». Seule la mort a vaincu ce cœur d'airain.

Cependant, pour ses fidèles, la mort n'a jamais été synonyme de fin, mais seulement « état d'invisibilité ». Dans les églises de la *Christian Science*, les « readers » annoncent sans pathétique et sans émotion apparente, comme un fait d'importance secondaire, que Mary Baker-Eddy, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, « a quitté notre champ de vision ». Il n'est pas question d'obsèques publiques ni de cérémonies pompheuses. Seuls quelques rares élus prennent part à l'enterrement tout à fait simple, qui veut passer inaperçu, anonyme en quelque sorte. La « so called dead », la soi-disant morte, est mise dans un cercueil d'acier, le cercueil dans la fosse, et la fosse est remblayée avec du ciment armé. Pendant deux jours, jusqu'à ce que le ciment ait durci, des gardiens veillent sur la tombe : les leaders de l'église les ont placés là pour pouvoir répondre aux quelques fanatiques qui croient que Mary Baker-Eddy, comme le Christ, brisera la dalle de son tombeau et ressuscitera le troisième jour. Mais aucun fait surnaturel ne se produit. Il n'était plus besoin de miracle. Car le succès de sa vie et de sa doctrine, qui dépasse la raison, appartient aux plus grands prodiges...

STEFAN ZWEIG.

(Traduit de l'allemand  
par Alzir Hella et Juliette Pary.)

## Après les élections françaises

Ainsi donc la France a voté gauche. Est-ce là de bonne ou de mauvaise politique? Nous n'allons pas nous attarder à dire nos préférences. La politique est sur le plan du réel. Le fait sur lequel il convient d'insister, c'est qu'en optant pour Herriot et le radicalisme, la fille de la Révolution rentre dans la tradition, dans la ligne. La France est à gauche. Centre-gauche : l'expression a fait fortune. Elle signifie simplement que l'axe d'une assemblée normale passe aussi loin de l'U. R. D. que du socialisme bolchevisant.

\* \* \*

C'est aujourd'hui le triomphe, qu'on s'en indigné ou qu'on s'en réjouisse, de ce Français né peuple, ou mieux né cul terreux, qui brûla les châteaux et mange du curé. Parce que le curé est reçu au château.

La démocratie bourgeoise et paysanne, elle est de France ou elle n'est pas. Chez nous, le démocrate est plus souvent un prolétaire, ou un riche apeuré qui a trahi les siens. La France a d'autres traditions. La bourgeoisie naît plus tôt qu'ailleurs dans ce pays de grands feudataires où le roi, pour garder son trône, dut s'entourer de conseillers choisis : notaires de chancellerie, clercs de finance, procureurs. Ces cadres de l'administration centrale, où se recrutent-ils? Pas chez les nobles à quartiers. Louis XI est un grand monarque parce qu'il sut mater les barons. Louis XIV en est un autre : mais Colbert est fils d'un drapier. On ne dresse pas impunément contre les « aristocrates » l'élite de l'intelligence et du travail organisé. Les charretées de la Terreur en sauront quelque chose. Certes, l'armorial français est encore plein de beaux noms, sonores et un peu vains. Il faut bien remplir la page 2 du *Figaro*, héritier du défunt *Gaulois*. La noblesse est chétive. Les conservateurs, à chaque scrutin, lâchent pied. Les fleurs de lis ne refleussent guère. Même la persécution n'a pas réussi à tonifier un sang pauvre. On met Maurras en dictionnaire. Voter à droite équivaudrait, pour le Français moyen, à déchirer sa charte. C'est pourquoi, comme l'a finement noté Jacques Bainville, l'orléaniste se dit républicain de gauche. La France veut bien des marquis, des duchesses : mais au Concours hippique ou sur l'escalier de la Madeleine, pour un grand mariage avec la bénédiction du Saint-Père.

\* \* \*

Et la France est anticléricale. Par tempérament. Rien d'étroite-ment sectaire, sauf chez quelques-uns. Il y a François-Albert, Cudenet, Bayet, éteigneurs d'étoiles. Mais *the man in the street* est le plus religieux des hommes. Se faire enterrer sans passer par l'église : quelle incorrection! Un geste de fripouille. On a béni Loucheur, Briand, Doumer. Cela fait partie aussi de la tradition. Comme le dit un très vieux fabliau, comme l'a repris La Fontaine, comme le répétait un mécréant à un curé de ses amis : « Il faut bien que le curé vive. »

D'ailleurs, l'anticléricalisme suppose un fonds de religiosité. Ou bien c'est pédantesque, grotesque, sans accent. On parle souvent des francs-maçons. Mais le vigneron qui vote rouge, comme est rouge sa troygne et rouge le bon vin, se soucie bien plus du phylloxéra que du Grand-Orient.

\* \* \*

La France est pacifique. Nous n'avons pas dit pacifiste. C'est la grande leçon des élections de mai.

La France est pacifique, puisqu'elle est satisfaite. Elle est satisfaite depuis que la victoire, pour laquelle — on l'oublie trop — elle a saigné par toutes ses veines le sang de tous ses meilleurs fils, lui a rendu son bien. Terrien et procédurier (Clémenceau et Poincaré), le « poilu » s'est battu pour des mirabelliers et une mitoyenneté : l'Alsace et La Lorraine. Le traité de Versailles, il y croit fermement : c'est, noir sur blanc, du papier timbré, du papier par devant notaire. Pour le reste...

Aussi longtemps d'ailleurs que le territoire fut amputé, le Français moyen fut chauvin. Que chantait-il avant la guerre, le Français moyen? *En revenant d'la r'vue* ou *Le Rêve passe*. Que lisait dans sa loge le concierge — ou dans l'escalier? *Le feuilleton patriotard*. Detaille était à la mode, et le capitaine Driant. La victoire a changé tout cela. Si vous tenez à vous faire « crocheter », poussez au dessert la *Madelon*. Le défilé des troupes, dans les *Croix de bois*, est salué d'une bordée de sifflets. Et les quotidiens sacrifient au roman d'aventures. Or, s'il se passe en Allemagne, le Pierre Benoit est sympathique à l'ennemi d'hier.

Oui, le Français de 1932 veut la paix. A-t-il raison de la vouloir ainsi? C'est une autre affaire. Briand reste, à nos yeux, l'homme néfaste. D'avoir flatté les goûts de la foule, laissé descendre au fil de l'eau le « chien crevé ». Un Mangin, un Maginot : voilà des conducteurs, et non des suiveurs bénévoles. Mais ils sont morts. La mort choisit très bien. Le Français veut tellement la paix qu'il retourne l'adage antique : pour éviter la guerre, il briserait son glaive. A cet égard, Tardieu, jouteur trop intelligent, n'a pas tenu compte, dans ses calculs, d'une donnée de psychologie pauvre (mais la masse raisonna-t-elle jamais?). Il a cru, et les plus malins avec lui, que l'avance hitlérienne provoquerait en France une réaction à droite. Ce fut l'inverse qui se produisit. Des élections d'avril eussent été moins dommageables à la majorité aujourd'hui disloquée. Comme on voulait la paix à tout prix, on a voté pour les prometteurs de bons jours.

L'Europe comprendra-t-elle? Rien n'est plus douteux. La voix du peuple n'a guère d'écho. S'il est vrai que l'intellectuel français est aujourd'hui, résolument, nationaliste. L'Institut, l'Université (en partie), la littérature (pour les trois quarts). Briand ne savait pas la géographie; et M. André Tardieu, fort en thème, trustait les prix au concours général. Etre pour Briand, — j'en demande pardon à la comtesse de Noailles, — c'est s'inscrire au parti des imbéciles. La lettre de Stresemann au Kronprinz ne ralliera personne au dupé sonore de Locarno.

Chose étrange : avant 1914, quand le peuple réclamait, au café-concert, ses provinces perdues, les hautes sphères baignaient dans les nuées de l'Internationale. L'Affaire avait sonné le ralliement des intelligences autour de M. Bergeret. Barrès est une exception.

\* \* \*

Démocratique, anticléricale et pacifique, la troisième République justifie-t-elle les inquiétudes que conçoivent à son endroit ses meilleurs amis, dont nous sommes? Nous ne le pensons pas. Dans un article qui nous valut quelques sarcasmes, nous avions écrit, entre les deux tours de scrutin, que le radicalisme est conservateur. Nous n'en démordrions point. L'élection presque unanime de M. Albert Lebrun est un bien joli témoignage de tête froide chez cette Assemblée nationale qui porte allègrement les péchés de toute une législature. Démocrate, le Français continuera d'opposer aux partisans de la révolution sociale l'argument du bas de laine, de la rente 3 % et du jardin de banlieue dont rêve en son cœur citadin tout boutiquier sur le retour. Anticlérical, il n'oubliera pas de se faire inhumer en terre sainte. Pacifique, il saura trouver,

si quelqu'un menace ses droits, dans le sentiment même de ces droits imprescriptibles et de leurs justes limites, les ressources toujours vivaces de la Merne et de Verdun.

Nous écrivons ceci le 11 mai. M. Herriot n'a pas encore dit l'oracle. De quoi demain sera-t-il fait? Cartel rouge ou concentration? Mais quelles que soient les réactions de la Banque devant le gouvernement qui sera photographié sur le perron de l'Élysée, les Français ne reviendront à droite que du jour où une crise (1919-1928) les jettera en état de transe. Un gouvernement socialiste à Londres, — on a répété si souvent ce mot, qui est, je crois, de Thiers, — c'est l'Europe ébranlée. Un gouvernement radical à Paris, c'est, en France, un indice de stabilité. N'en déplaise à M. de Kérillis, qui s'est bravement battu, mais qui s'est trompé plus lourdement que tous les autres quand il a prédit le déclin des partis de milieu.

*In medio virtus.* Ne serait-ce point la force d'un pays de très long passé, le conseil aussi d'un paysage heureux, sans nulle âpreté, sans surprises, que ce triomphe de la mesure? Voilà pourquoi, qu'on le désire ou non, le vrai visage de la France républicaine, c'est la concentration autour d'un homme du centre-gauche, qu'il s'appelle Poincaré ou Doumergue ou Tardieu.

... Car nous reverrons sans doute le fume-cigarette d'André Tardieu, le radical qui faillit mal tourner.

Liège, le 11 mai 1922.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Le bonhomme Lenine<sup>(1)</sup>

### Jacob au pied de l'échelle

Lenine, vers la fin de 1910, dans sa quarante et unième année, est insouciant et joyeux comme il ne l'a jamais été, ses yeux brillent sa voix rauque a des éclats de joie, sa figure, semée de taches de rousseur, prend parfois une expression de moquerie juvénile qui enchante ses auditeurs. Il aime bavarder, son melon sur la nuque sa tête inclinée sur l'épaule, ses courtes mains appuyées sur la table dans un geste qui a, tout à la fois, quelque chose de gauche et de familier. Gorki l'appelle à Capri, où il a fondé une école communiste dans le genre du Cercle de culture prolétarienne que Lounatcharsky avait ouvert à Paris au numéro 11 de la rue Rolly, juste un étage au-dessus du petit logement de Kamenew. Lenine aussi, en 1909, avait organisé à la rédaction du *Prolétaire* une école communiste, qu'il devait transférer plus tard à Longjumeau. Ces écoles n'étaient qu'autant de parlottes, où l'on buvait du thé, on fumait des centaines de cigarettes, on discutait tous à la fois. En attendant le moment favorable à la reprise de la lutte révolutionnaire, il fallait bien faire quelque chose.

Dans l'île de Capri, au milieu du golfe de Naples, Wladimir Ilitch et Gorki se promènent le long de la route d'Anacapri, ou dans les étroits sentiers surplombant la mer du côté des Faraglioni ou des ruines du palais de Tibère. Lenine regarde les pêcheurs démembrer patiemment leurs filets embrouillés et déchirés par un requin. « On travaille plus vite chez nous », dit-il. Et comme Gorki exprime quelque doute à ce sujet, il lui répond non sans dépit : « Hum! Hum! est-ce que vous n'oublieriez pas la Russie, à force de vivre en Italie? » Il reste de longues heures assis sur un rocher, le regard perdu au loin, vers le Vésuve couronné, vers le golfe, de fumée ou de Salerne et les côtes de Calabre. « Il ne parlait pas italien, raconte Gorki, mais les pêcheurs de Capri, qui avaient vu Chaliapine et pas mal d'autres Russes remarquables, mirent immédiatement Lenine, par un flair miraculeux, à une place par-

ticière. Il avait un rire charmeur et franc. Le vieux pêcheur Giavanni Spadaro disait de lui : — Il n'y a qu'un honnête homme pour rire comme ça. — En se laissant balancer par la barque sur l'eau transparente et bleue comme le ciel, Lenine apprenait à pêcher à la main, sans canne à pêche. Les pêcheurs lui expliquaient qu'il fallait ferrer dès que le doigt sentait trembler la ligne : — *Così : drin, drin! capisce?* — Il ferra tout de suite un poisson, l'amena et s'écria avec l'enthousiasme d'un enfant et l'ardeur d'un joueur : — *Ah! ah! drin! drin!* — Les pêcheurs éclatèrent de rire, bruyants et joyeux comme des enfants, eux aussi, et le surnommèrent *Signor Drin Drin.* »

Le soir, les émigrés russes de Capri se réunissent autour de Lenine et de Gorki à la Pension Weber, à la Piccola Marina, ou bien sur la terrasse d'une modeste villa à côté, aux murs blanchis à la chaux. Des fenêtres de la Pension Weber, on voit, cinquante mètres plus bas, le récit des Sirènes. C'est là, à la *Trattoria delle Sirene*, que Kamenew et Lounatcharsky oublient leurs querelles. Bien qu'à Paris ils habitent la même maison, ils ne se rencontrent et ne se disent bonjour qu'à Capri. « On sait de source sûre, dit Gorki à Lenine, que même les matelots d'Ulysse aimaient le vin de Capri. C'est dans cette Trattoria qu'ils racontaient leurs aventures en buvant ce bon vin blanc en compagnie des Sirènes, ces femmes de pêcheurs de l'île, à la voix dangereuse ». Wladimir Ilitch, qui ne boit jamais, s'amuse à goûter ce vin doré, au parfum violent. « Heureusement, dit-il, que les marins d'Ulysse ne connaissaient pas Karl Marx : quelle curieuse *Odyssée* eût été le récit de leurs discussions! » Lenine aime beaucoup Gorki : il a autant d'admiration pour son talent d'écrivain que de mépris pour son dilettantisme politique. « Ah! ces artistes! s'écrie-t-il parfois; des gens qui s'emballent! Il est difficile de s'entendre avec eux ». Un témoin nous apprend un trait caractéristique de leurs rapports personnels. Une fois, à Paris, quand Gorki participa au concert organisé par Vera Figner au profit des exilés, le groupe bolchévique, qui organisait aussi un concert, décida de s'adresser à Gorki pour lui demander son concours et de se servir, à cet effet, de l'entremise de Lenine. Mais quand il fut mis au courant de ce projet, Lenine réfléchit quelques instants et refusa d'aller parler à Gorki : — Non, non, je n'irai pas. Si je le rencontre, nous nous disputerons certainement et je ne veux pas me disputer avec lui. Je ne lui écrirai pas non plus. Il vaut mieux que quelqu'un aille le trouver de ma part. — Je fus désigné. Après trois jours de recherches inutiles, je trouvai Gorki le soir même du concert, dans les couloirs de la salle Wagram. Il tressaillit dès qu'il entendit le nom de Lenine. — Il est là? demanda-t-il. Non Wladimir Ilitch n'était pas venu au concert. Gorki comprit sans doute la *diplomatie* de Lenine et dit d'un air triste : — Il complique lui-même les choses et puis, il se fâche. Il est incorrigible. — Gorki n'accéda pas à notre demande, en motivant son refus par son prochain départ. »

Mais le charme de Capri est tel que le *Signor Drin Drin* et Gorki en oublient de se quereller. « Hum, hum » toussotte Wladimir Ilitch chaque fois que l'écrivain s'égare jusqu'à lui parler politique. Tous les jours, à la fin de l'après-midi, ils vont s'asseoir à la terrasse de la *Trattoria delle Sirene*, en face des Faraglioni, rochers gigantesques en forme de tour où le soleil couchant allume des reflets d'or et de pourpre. Les journées sont chaudes, l'air est étouffant; d'ici peu, la brise du soir soufflera sur l'île la fraîcheur du large. Autour de Lenine tout le monde, même Gorki, est habillé à la manière des pêcheurs : un léger chapeau de paille sur la tête, un pantalon retroussé aux genoux, une chemise de coton blanc flottant sur la poitrine. Avec sa jaquette et son chapeau melon, le *Signor Drin-Drin* a l'air un peu comique des bons bourgeois qui viennent sur les plages le dimanche. Il rit, bavarde, raille le « Dieu d'Anatole », dont la principale église est l'école communiste de Capri fondée par Gorki, raconte des anecdotes sur sa lutte avec Martov; puis, peu à peu, la conversation glisse sur la politique du parti, sur les désaccords au sein du Comité Central, sur le rôle des ouvriers et des intellectuels dans la révolution. Tard dans la nuit ils sont encore à discuter. Quand Lenine et Gorki rentrent se coucher, l'aube n'est pas loin. Les autres, qui ont depuis longtemps adapté leurs habitudes de bohémiens au climat de Capri, campent sur la terrasse, s'allongent au milieu des bouteilles vides, des verres, des piles de journaux, dans la fraîcheur de la nuit marine. C'est ainsi que tous les matins, en ouvrant leur fenêtre, les habitants de la Pension Weber aperçoivent, sur la terrasse de la petite villa à côté, des hommes demi-nus couchés sur des tapis, des coussins, des chaises longues, comme des noceurs noyés dans le vin et dans

(1) D'un volume à paraître bientôt, sous ce titre, chez Grasset, à Paris

le sommeil. Cette terrasse on l'appelle encore, de nos jours, « le radeau de la Méduse ».

\* \* \*

Lorsque Lénine rentre à Paris, ses camarades l'accueillent par des reproches. C'est le moment de reprendre en mains l'organisation révolutionnaire et de se préparer à la lutte : les nouvelles de Russie ne laissent aucun doute sur l'état d'esprit des masses de travailleurs. A la phase des « expropriations » a succédé l'autre, beaucoup plus intéressante du point de vue marxiste, des grèves partielles, aussi bien à Moscou et à Pétersbourg que dans plusieurs villes de province. La politique de Stolypine, qui tend à créer en Russie de petites propriétés, politique dangereuse dont Lénine redoute les effets, provoque chez les moujiks des réactions inattendues. Des révoltes paysannes éclatent un peu partout dans les districts du Sud. Pendant que le prolétariat russe reprend la lutte, que font les émigrés ? Ils se querellent entre eux. Les agents provocateurs de l'Okhrana n'ont pas de peine à semer la discorde au camp des émigrés. Il faut en finir une fois pour toutes avec ces dissensions de plus en plus fréquentes au sein du Comité Central. « Il y a des mouchards parmi nous » dit Bourtsew. Quel rôle jouent les Jitomirski, les Mirone, les Malinowski ? « Ce n'est pas le moment de faire scandale » répond Lénine. Son fanatisme « unilatéral, entêté, étroit, formaliste, autocratique » se réveille. Les véritables agents provocateurs, à ses yeux, ce sont les menchevicks. Rien n'empêche Bourtsew d'avoir des soupçons sur le compte des Jitomirski, des Mirons et des Malinowski, mais le leader bolchévique est fixé sur le rôle de Martow, de Plekhanow, de Bogdanow et de leurs partisans. Il faut expulser du parti ces dangereux opportunistes, beaucoup plus redoutables que les mouchards de l'Okhrana. L'assassinat de Stolypine, en septembre 1911, crée en Russie, dans les masses de travailleurs, un état d'esprit que Lénine n'hésite pas à appeler « insurrectionnel » et dont il profite pour reprendre la lutte contre ses ennemis personnels. Sa vieille haine, cette haine méticuleuse et fanatique qui constitue depuis 1903 le seul ressort de son « activité » révolutionnaire, n'attend qu'un prétexte pour se donner libre cours. De Longjumeau, où il s'est installé pendant l'été, Wladimir Ilitch rentre à Paris, l'air sombre et inquiet, réunit les plus fidèles de ses « bactéries », distribue les rôles et les mots d'ordre pour la conférence qu'il a décidée de convoquer à Prague au début de l'année suivante. Les ouvriers de Russie ont repris leur lutte contre Martow et Plekhanow. Il reste fidèle à sa tactique ; sa grandeur est faite de petites choses. Les grands buts n'excluent pas les petits moyens.

La conférence bolchévique de Prague, en janvier 1912, achève l'œuvre commencée en 1903 au Congrès de Londres. La fraction léniniste se proclame indépendante, se refuse à tout compromis avec les menchevicks, décide de faire paraître à Pétersbourg un journal bolchévique « légal », le *Pravda* et de reprendre, seule, l'action révolutionnaire, tant sur le terrain constitutionnel que sur le terrain de la lutte de classe. Martow et Plekhanow poussent les hauts cris, accusent Lénine de trahison : « affaiblir le parti par une nouvelle scission, juste à la veille d'événements importants, n'est-ce pas trahir la cause de la liberté du peuple ? » Toute la presse social-démocratique d'Europe se rallie au point de vue des menchevicks : Lénine est un traître et, de plus, un opportuniste qui cache une ambition sans scrupules sous le masque de l'intransigeance. Le 4 avril 1912, dans les mines de la Léna, en Sibérie, une grève est noyée dans le sang. Des centaines d'ouvriers tombent sous les coups de fusil des cosaques. A la nouvelle de ce massacre, toute l'Europe est saisie d'horreur. Une vague d'inquiétude passe sur la Russie. C'est quelques jours après l'affaire des mines de la Léna, le 22 avril, que paraît à Pétersbourg le premier numéro de la *Pravda*. « Nous sommes prêts » dit Lénine.

Au début de juillet, Wladimir Ilitch décida de s'installer à Cracovie « à quelques coups de pédale de la frontière russe », pour surveiller de près le cours des événements. « Deux jours avant le départ, raconte un témoin, Nadejda Constantinowna avait acheté des caisses spacieuses. Lénine, ayant ôté son veston, triait et rangeait des livres. J'entrai chez eux au moment où il enfouissait les derniers clous et s'appropriait à descendre ses lourdes caisses. Nous nous y sommes mis à deux, en soufflant, car l'escalier était assez raide. Tout à coup Wladimir Ilitch s'aperçut que nous avions sérieusement éraflé une marche de l'escalier. — Diable ! s'écria-t-il, qu'est-ce que je vais prendre de la concierge ! » Le soir, des camarades qui sont au courant du départ de Lénine

et de Nadejda Constantinowna les invitent dans un café du Parc Montsouris. « Il n'y a personne dans le café, en dehors de notre groupe. Le patron a mis pour nous une large table dans la grande salle. Nous sommes assis autour de la table et nous bavardons gaiement. Wladimir Ilitch est dans d'excellentes dispositions. Il s'adresse tout le temps à Antonow-Popow en lui réclamant des anecdotes. Puis il rit aux éclats. On improvise un chœur et Lénine chante avec nous. — Allons-y pour la Volga — propose-t-il. Quelqu'un commence. Il chante faux, le chef du chœur ! — s'écrie Wladimir Ilitch. Le chœur suit. Lénine de nouveau proteste : — le chœur aussi chante faux ! — Alors nous lui demandons de mener le chœur. Renversé sur le dossier de sa chaise, son veston grand ouvert, il cligne des yeux, sourit d'un air narquois ; — Vous pensez que je ne chanterai pas ? — Il ne le fait pourtant pas. Il chante avec le chœur et dit, de temps en temps : — Ah ! qu'ils chantent faux ! Ils chantent admirablement faux ! — Tout à coup il regarde sa montre et se lève : — Il est temps de rentrer : une heure du matin ! Nous partons demain à l'aube. — Nous sortons ensemble. La nuit est belle, on n'a pas envie de rentrer chez soi. On décide de flâner dans les rues. Lénine et Nadejda Constantinowna prennent congé de nous et s'éloignent rapidement dans la rue Gazan déserte. Wladimir Ilitch se retourne vers nous et crie : — Veilleurs de nuit, allez dormir ! »

De Cracovie, où Zinoviev et quelques autres de ses collaborateurs les plus dévoués avaient vite fait de le rejoindre, Lénine, comme un médecin qui ausculte un malade tendait une oreille attentive vers la Russie. « En Galicie, écrit Zinoviev, nos liens avec Pétersbourg se fortifièrent. Il nous semblait que nous travaillions dans les bureaux mêmes de la *Pravda* ». Wladimir Ilitch rédigeait des articles pour le journal du parti, des brochures sur le rôle des paysans dans la révolution, des discours que les députés bolchéviques devaient prononcer à la Douma. Parmi les camarades qui traversaient la frontière pour prendre contact avec Lénine, il y avait Krylenko, Soukharine, Staline, Malinowsky. Ce dernier, leader du petit groupe des députés bolchéviques et agent provocateur au service de l'Okhrana, se rendait très souvent à Cracovie pour prendre des mains de Lénine le texte des discours parlementaires, que revoyait et corrigeait, avant qu'ils passent à la tribune de la Douma, le chef de la police de Pétersbourg, Biélétsky. « Il me faut des preuves » disait Wladimir Ilitch à Bourtsew, qui lui faisait part de ses soupçons sur Malinowsky. Ce n'est qu'après le coup d'Etat d'octobre 1917 que Lénine eut la preuve de la trahison du leader de la fraction bolchévique à la Douma. « Naturellement on l'a fusillé », disait-il avec un sourire contraint. D'aucuns ont affirmé « qu'eût-il connu le double jeu de cet agent provocateur, Lénine n'eût pas nécessairement rompu avec lui. De même qu'il n'hésitait pas à utiliser des hommes de la pire moralité, il se serait au besoin servi de policiers ». Faut-il croire que Lénine a joué lui aussi double jeu dans l'affaire Malinowsky ? Il y a dans son caractère un trait fort singulier, qui explique ses naïvetés et son incroyable bonne foi ; ce petit bourgeois, d'un fanatisme formaliste et sédentaire, nourri de fiches et de statistiques, ne savait pas juger les hommes. S'il fallait ajouter foi à la plupart de ses biographies, qui nous le peignent malin et rusé dans toutes les circonstances, même dans ses erreurs et dans ses faiblesses les plus naïves, son machiavélisme nous serait incompréhensible. En réalité il n'avait de flair et de méfiance que pour les idées. Il triomphait des hérésies et se faisait rouler par les hérétiques. Ce Gengis-Khan pamphlétaire n'était jamais à la hauteur des hommes ni des événements.

Pendant l'été, Lénine, et ce qu'il appelait son état-major, sa femme, sa belle-mère, Zinoviev et quelques collaborateurs, se rendaient pour trois mois dans les montagnes au nord-est de Cracovie, dans les Carpathes. J'ai visité moi-même en 1920, dans le village de Poronin, près de Zakopane, joli pays de montagnards dont les costumes rappellent ceux que Michel-Ange a dessinés pour les Suisses du Pape, la petite maison de paysans d'où Wladimir Ilitch, pendant les deux étés de 1913 et de 1914, « surveillait le cours des événements ». On a prétendu que Lénine passait ses journées à guetter du haut des Carpathes l'approche de la révolution, et à lire l'avenir du peuple russe, comme on lit dans les lignes de la main, dans la plaine immense qui s'étendait à ses pieds jusqu'aux Monts Ourals. En réalité, cette sorte de Zarathoustra menait à Zakopane une vie bien plus paisible. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui se prépare à descendre à chaque instant du sommet d'une montagne pour aller conquérir un royaume interdit. Sans doute la révolution approchait-elle de plus

en plus; mais, ne pouvant pas aller à sa rencontre, il l'attendait. Le pays était beau, le temps splendide, les journées s'écoulaient heureuses et calmes. Il n'avait jamais été si peu préoccupé de l'avenir et si peu soucieux du présent. Comme n'importe quel bon bourgeois de n'importe quel pays d'Europe au début de l'été de 1914, Lénine traversait une période d'optimisme dont la candeur eût charmé le Rousseau de la *Nouvelle Héloïse*. Il se promenait toute la journée dans les montagnes de Zakopane, un sac au dos et les poches bourrées de journaux en compagnie de Nadejda Constantinowna. Un joyeux sourire éclairait sa figure bronzée par le soleil. A la fin de l'après-midi, assis devant la porte de sa petite maison de paysans, il jouait aux échecs en s'entretenant gaiement avec sa belle-mère et avec Zinoviev : « Dans le *Vorwärts*, j'ai lu que Kautsky... ». Mais Kautsky était loin, bien loin, et les journaux étaient si peu intéressants.

\* \* \*

A la fin de juillet 1914, la nouvelle de la guerre éclata comme un coup de gong dans le village de Zakopane. Arrêtés par la police autrichienne comme sujets ennemis, et enfermés dans la prison de Nowy-Targ, Lénine et Zinoviev ne furent délivrés quinze jours plus tard que pour être accompagnés à la frontière suisse. Ceux qui approchèrent Wladimir Ilitch à son arrivée à Berne, ne pouvaient pas reconnaître dans cet homme voûté, au visage pâle, aux yeux apeurés, aux mains tremblantes, le leader bolchévique de Genève, de Londres et de Paris, aux gestes vifs et au rire strident, Lénine n'avait pas prévu la guerre. Jusqu'au dernier moment, c'est Zinoviev lui-même qui le raconte, il avait gardé sa confiance en la social-démocratie allemande et en la Deuxième Internationale. Mais l'Europe bourgeoise agonisait dans la grande fièvre d'août 1914 et la Deuxième Internationale était morte. « Beaucoup de ses camarades, écrit Zinoviev, étaient frappés du changement que la guerre avait produit en lui. L'expression même de son visage s'était transformée. » Fini, le rêve de la solidarité internationale du prolétariat, fini le rêve révolutionnaire. Au mot d'ordre lancé par le capitalisme bourgeois, l'Europe prolétarienne avait marché au massacre : les drapeaux rouges de l'Internationale avaient salué au passage les fibres des Empereurs. Comme en 1902 et en 1905, « que faire » ? se demandait Lénine. Bloqué dans cette paisible Suisse comme dans une île, Wladimir Ilitch devint le Robinson Crusô du marxisme révolutionnaire.

Plekhanow et ses disciples s'étaient rangés du côté du patriotisme bourgeois et proclamaient la nécessité de mener la guerre « jusqu'au bout » pour la liberté démocratique de l'Europe. Le club ouvrier de la rue de la Reine-Blanche, à Paris, s'était transformé en bureau de recrutement pour les émigrés, sous la direction d'Antonow-Oosseïkoff, le futur chef d'état-major de Trotsky dans le coup d'Etat d'octobre 1917. Parmi les volontaires russes qui reniaient le marxisme pour aller combattre « leurs frères d'Allemagne », il n'y avait pas seulement des menchéviks : il y avait aussi des léninistes comme Antonow-Popow, Kousnetzow, M. Davidow, Ilija Djaparids, les meilleurs, peut-être, de ces révolutionnaires professionnels, de ces bactéries de la révolution, qui suivaient Lénine depuis 1903 et qui l'abandonnaient maintenant « pour répondre à l'appel de la patrie ». Le jour du départ des volontaires, Plekhanow, le lâche Plekhanow, avait composé un discours *éloquent* et *ignoble* : « Je vous envie, je voudrais être avec vous. Soyez de bons soldats, disciplinés, faites bien votre service, donnez l'exemple ! » Abandonné de tous, Lénine se mit à combattre, tout seul, contre la guerre au nom du « défaitisme intégral ». Pas plus que le sens humain, trop humain du « sermon sur la montagne » de Romain Rolland, presque personne en Europe ne comprenait le sens des sombres prophéties de ce Robinson Crusô, qui s'acharnait à se construire une cabane avec les débris d'un voilier, dans un flot battu par les flots.

En Russie, le journal du parti, la *Pravda*, est supprimé. Les députés bolchéviques à la Douma viennent d'être condamnés à la déportation perpétuelle en Sibérie. Des forêts du Nord, des plaines de l'Est, du fond de l'Asie, des masses de paysans surgissent au roulement des tambours. Le tam-tam de la guerre retentit au cœur de l'Europe. Kropotkine lui-même suit l'exemple des Plekhanow, des Kautsky, des Vandervelde, des Guesde. Tout le monde trahit. Le patriotisme, « cette peste noire », se manifeste par des tumeurs au cerveau. Cette étrange maladie prend surtout des hommes de gauche, les marxistes, les internationalistes : beaucoup en

meurent. D'autres survivent : ce sont les renégats. Il n'y a rien de mieux que les renégats, pour faire de bons patriotes. Seul Lénine demeure indemne au milieu des pestiférés. Il oppose à la peste noire du patriotisme, la peste rouge du défaitisme intégral. C'est là que se révèle, pour la première fois, ce qu'il y a d'héroïque dans son fanatisme « étroit, formaliste, entêté ». Ce petit bourgeois timide et violent, qui hurle d'une voix rauque son horreur du sang se révolte moins contre ceux qui ont trahi la paix de l'Europe que contre ceux qui ont trahi la révolution. En réalité, il ne se bat que pour défendre ses idées, ses doctrines habituelles et ses habitudes doctrinaires. Autour de lui, tout s'écroule : il ne pense qu'à arracher ses petits papiers des mains des renégats. Tel un bibliothécaire ne pensant qu'à sauver ses fiches au milieu d'un incendie, Lénine au milieu de cette Europe qui s'effondre ne se soucie que de sauver « l'idée de la révolution ». Le reste, peu lui importe.

Il n'est plus seul, à présent. Zinoviev, Radek, Bronsky, Munzenberg, ont rejoint sur son île ce Robinson Crusô. A Paris, « Monsieur » Trotzky mène le combat pour son compte mais se rallie de plus en plus au défaitisme intégral de Lénine. Les renégats, écrit Wladimir Ilitch, savent très bien « qu'on doit comparer la révolution à un accouchement. Mais, lorsque le moment d'agir est venu, ils reculent. La naissance de l'homme a toujours été liée pourtant à un acte sanglant. Et, douloureux ou non, il faudra bien que l'accouchement se fasse ». Cette idée de « l'acte sanglant » Lénine la reprend aux conférences de Zimmerwald (septembre 1915) et de Kienthal (avril 1916). Combien d'opportunistes, pourtant, parmi ces *accoucheurs* ! Les adversaires de Lénine, nous dit Guilbeaux, lui reprochaient vivement son radicalisme et ses *excès*. A les entendre, Wladimir Ilitch était un intellectuel anarchiste et ne comprenait pas les masses. Robert Grimm, président de la conférence de Zimmerwald, disait à Lénine et à Radek : « Ah ! je vous envie de vivre dans les montagnes et de pouvoir lire, étudier et travailler à l'aise et dans le calme. Vous avez à faire avec les livres : moi, j'ai à faire avec les ouvriers ». Tous ces défaitistes français, allemands, suisses, italiens, n'osent pas se poser le problème de la révolution. « Alors, je ne comprends pas, s'écrie Lénine, pour quelle raison vous êtes ici ». En réalité, ils ne sont pas venus à Zimmerwald pour se mettre d'accord sur l'attitude à prendre à l'égard de la guerre. Toute discussion est inutile sur ce point-là. Ne sont-ils pas tous contraires à la guerre, en principe ? Quelle est donc leur attitude, dans la pratique ? Ils ne veulent pas se compromettre dans une aventure dangereuse. Leur pacifisme est tout aussi sincère que leur prudence et leur opportunisme. Il est clair qu'ils ne sont venus à Zimmerwald que pour exprimer dans un langage vague et mesuré leur ferme décision de ne pas se départir d'une ligne de conduite, qu'ils jugent la seule capable de conserver à la social-démocratie d'Europe sa dignité, son prestige et son rôle révolutionnaire. « Il faut saboter la guerre par tous les moyens, s'écrie Lénine, par les grèves, les révoltes, et les mutineries. Notre guerre à nous, c'est la guerre civile, c'est la révolution. » Le député italien Serrati se cache les mains dans la barbe, d'un air effaré, Merheim et Brizon éclatent de rire. « Vous qui êtes en Suisse, crie Georges Ledebour à Lénine, il vous est commode de faire appel à la révolution. Je voudrais bien voir ce que vous feriez si vous étiez en France ou en Russie. »

Wladimir Ilitch n'a jamais été aussi seul qu'à Zimmerwald. Il est maigri ; son visage est pâle, sa mise peu soignée trahit l'inquiétude de son esprit, cette fièvre qui, depuis quelques mois, lui donne chaque jour la migraine. Avec sa voix cassante, où perce un profond mépris de ces opportunistes chez qui l'opposition à la guerre n'est qu'une forme de prudence, il bafoue le « défaitisme bourgeois » des Grimm, des Serrati, des Rakowsky, des Brizon, des Ledebour. Ses paroles dures, ses brusques interruptions, son rire guttural coupant à chaque instant la parole à ses adversaires, provoquent des incidents que Robert Grimm, en sa qualité de président de la Conférence « blâme de tout son cœur ». Les esprits s'échauffent. « Je me souviens, raconte Zinoviev, que le bouillant Rakowsky retroussait presque ses manches pour se collecter avec Lénine et moi, parce que nous déclarions que Martow était un agent de la bourgeoisie. » Le rôle que Plekhanow avait joué au congrès de Londres à l'égard de Wladimir Ilitch, c'est au tour de Trotzky de le jouer à Zimmerwald. Bien qu'il n'appartienne pas formellement à l'extrême-gauche, représentée par le petit groupe bolchévique, Trotzky se range du côté de Lénine. C'est lui qui rédige le fameux manifeste de Zimmerwald. Son attitude calme les esprits, apaise les contrastes. Vers la fin de la Conférence, Lénine change

de tactique : il mesure ses paroles, surveille ses gestes. Le dernier jour, qui était le 8 septembre, la commission chargée d'élaborer le manifeste se réunit en plein air, autour d'une table ronde, dans le jardin de l'hôtel. Wladimir Ilitch, alerte et souriant, fait montre de bonne humeur, ce qui rassure les autres membres de la commission. Il y avait non loin de là, sous un robinet, une grande cuve remplie d'eau. C'est de Trotzky que nous tenons ces détails. « Peu de temps avant la réunion qui eut lieu le matin de bonne heure, plusieurs délégués étaient venus se laver à ce robinet. J'avais vu Fritz Platten plonger sa tête et son corps dans l'eau, comme s'il voulait se noyer, au grand ébahissement de tout le monde. » Lénine rit avec les autres, en rejetant la tête en arrière et en se tapant sur les genoux. Décidément, ce matin, il n'a pas l'air batailleur : on peut se fier à lui, tout ira bien.

Toutefois, à un certain moment, les travaux de la commission prennent un tour dangereux. « Il y avait des frictions, raconte Trotzky, entre Lénine et la majorité. Survinrent alors deux beaux chiens. Ils appartenaient sans doute au propriétaire de l'hôtel, car ils se mirent à jouer tranquillement sur le sable, sous le soleil matinal. Wladimir Ilitch, brusquement, quitta sa chaise, se mit à genoux, et commença à chatouiller en riant le deux chiens sous le ventre, avec des gestes légers, délicats, attentifs. On eût dit qu'il se conduisait comme un gamin et son rire était insouciant et puéril. On le regardait avec un certain étonnement; chacun était préoccupé par le tour qu'avait pris la discussion. Lénine cajola encore les deux chiens, mais avec plus de calme, puis revint vers la table et déclara qu'il ne signerait pas un pareil manifeste. La querelle reprit avec une nouvelle violence. Il est très possible que cette diversion lui ait été nécessaire pour résumer dans sa pensée les motifs d'acceptation ou de refus, et pour prendre une décision. »

En avril 1916, à la Conférence de Kienthal, le violent cynisme de ses propos jette le désarroi parmi les délégués des différents pays. « Trois Français seulement, écrit Pierre Lafue, paraissent à Kienthal, que Lénine abasourdit aussitôt par la violence de ses paroles. Il leur demande s'ils sont prêts à prendre le pouvoir dans leur pays, et à préparer immédiatement l'insurrection. Ces petits bourgeois de province s'effraient d'abord de tant d'audace. Puis, devant la furieuse logique du forcené, ils donnent une adhésion hâtive à ses thèses, et s'éclipsent. Tandis que la social-démocratie le traite d'aliéné, tandis que Plekhanow appelle sa théorie de la révolution universelle une *folie brulesque*, Lénine continue plus que jamais à excommunier tous ceux qui ne pensent pas comme lui. » Mais quelque temps après Kienthal, sa fièvre tombe, son inquiétude s'apaise. « Il arrive très souvent, remarque Trotzky, que le fil de l'histoire se casse : il faut alors le renouer. C'est ce qu'on a fait à Zimmerwald. » Il casse encore entre les doigts de Lénine, tout de suite après la conférence de Kienthal. « Que faire? » se dit-il. « Je n'ai rien à faire qu'à lire, écrire et attendre, déclare Wladimir Ilitch à Pierre Lafue qui est allé le voir à Lausanne : chaque chose vient à son heure. On ne peut pas forcer un événement. Il suffit d'en profiter lorsqu'il se produit. » Sa théorie de la révolution tient toute dans ces paroles.

Désormais il attend. La vie qu'il mène à Lausanne est celle d'un petit fonctionnaire retraité, mesurant la fuite du temps par les feuilles du calendrier. Pierre Lafue nous trace un portrait fort caractéristique de ce « petit homme d'aspect bourgeois, assez semblable à quelque rond-de-cuir d'un des bureaux voisins du département de justice » qui se promène fréquemment sur la petite place du château de Lausanne. « A peine levé, il courait d'ordinaire au marché de la place de Rumine et remontait allègrement, avec son panier plein, dans la ville haute. Le reste de la matinée et le début de l'après-midi, il les passait à lire et à écrire. On pouvait l'apercevoir, par la fenêtre toujours ouverte, courbé sur sa table. Vers quatre heures, il descendait sans bruit, et, comme un bon bourgeois du quartier, s'en allait à travers les rues en pente, un gros parapluie sous le bras. » On se souvient encore de lui à la Bibliothèque Universitaire. Il lit beaucoup : l'*Histoire de la Révolution française*, par Aulard, l'*Histoire de la Commune*, par Lefrançais, les œuvres de Maupassant, des manuels de tactique militaire. De temps en temps, il part pour la montagne, un sac au dos, suivi de Nadejda Constantinowna qui souffle et s'arrête à chaque pas. Plus tard, au Kremlin, le souvenir de ces excursions dans les Alpes reviendra souvent dans sa conversation : ses yeux se tourneront alors vers la fenêtre, vers les coupes dorées masquant, au loin, les lignes harmonieuses d'une colline, le Mont-des-Moineaux, les Vorobiovy Gory.

A la fin de l'année, Lénine s'installa à Zurich, dans une modeste chambre de la Spiegelgasse, chez un cordonnier. Il suivait assidûment les réunions ouvrières, nous dit un témoin, et prenait part aux travaux des congrès du parti socialiste suisse. Il ne faisait que lire et annoter des journaux, des revues, des livres. En attendant la révolution, il demeurait fidèle à son rôle de scribe. Il traversait parfois de véritables crises de dépression nerveuse : pâle, la barbe en broussaille, débraillé, malpropre, il fuyait alors la compagnie des émigrés et s'enfermait des journées entières, les coudes sur sa table de travail, la tête entre les mains, les yeux fermés. Il restait toute la journée à sommeiller ainsi. Le soir, il semblait s'éveiller, et riait à tout instant de son rire guttural en marquant d'un trait de crayon les nouvelles contradictoires des journaux allemands et français. Il sortait de ces crises périodiques plus dégouté que jamais du pessimisme opportuniste de la grande majorité des émigrés. « Tous attendent la paix, disait-il : moi, c'est la révolution que j'attends. » Dans les cafés et dans les restaurants de Zurich, fréquentés par les Russes, Lénine ne faisait que de rares apparitions. Leurs éternels débats, leurs interminables bavardages le jetaient dans une fureur froide à laquelle il ne donnait d'autre satisfaction que des *hum, hum*, gutturaux et des éclats de rire. A quoi bon discuter? Au début de 1917, seuls des renégats pouvaient avoir intérêt à fomenter des discussions. Wladimir Ilitch lui, avait renoncé depuis bien longtemps à suivre la logique des événements. D'autre part, il n'y avait plus de « logique des événements ». Toute discussion était dangereuse, puisqu'elle ouvrait la voie au doute et à l'opportunisme. Le rôle ou pour mieux dire, le devoir de tout vrai révolutionnaire, c'était de savoir attendre. Tout son fanatisme tenait dans ce mot : « attendre ». Sa foi dans la révolution qui terminerait la guerre était inébranlable. Lloyd Georges dira plus tard qu'au début de 1917 il n'y avait en Europe que deux hommes qui voyaient juste : Clémenceau et Lénine. Des deux, le « monstre », le Gengis-Khan, le chef d'une volonté de fer, prêt à tout oser pour atteindre son but, pour plier les événements à la monstrueuse moralité de sa logique, c'était Clémenceau. Lénine n'était qu'un bonhomme de mœurs simples et modestes, au fanatisme étroit, entêté, canicanier, un petit bourgeois qui savait attendre.

\* \* \*

Au début de mars 1917, quand la révolution éclate en Russie, Wladimir Ilitch sort de chez lui, sans chapeau, suivi de Nadejda Constantinowna rouge et essoufflée, court les cafés et les restaurants de Zurich en quête de nouvelles, et embrasse tous ceux qu'il rencontre. Les émigrés rient et chantent, les larmes aux yeux. Les femmes sanglotent. On trouve le soir, sur les quais, de vieux révolutionnaires de la génération de Plekjanow, qui pleurent assis sur des bancs, au bord du lac brumeux. Lénine aussi chante, de sa voix enrouée, sa forte main aux veines saillantes, posée sur l'épaule de Nadejda Constantinowna. Ce n'est plus la main blanche et grassouillette du jeune clerc d'avoué, que l'ingénieur Krassine présentait en 1893 à l'ouvrier Chelgounov : quand la révolution du mois de mars 1917 éclate à Pétrograd, le leader bolchévique est un homme de quarante-sept ans, l'air fatigué, le visage pâle, les yeux ternes, légèrement voûté. Un certain embonpoint fait disparaître sa nuque et semble raccourcir ses jambes. Autour de lui, tout le monde crie, boit, et s'embrasse. Il faut partir tout de suite, il faut rentrer en Russie. Mais la Suisse est une île paisible au milieu d'une mer houleuse. Pour gagner la Suède et, de là, la Russie, il faut négocier avec l'Allemagne. Tous les menchévicks, sauf Martow, s'opposent à ce projet qu'ils qualifient de trahison. On se réunit, on discute, on se sépare sans avoir rien décidé. « Une trahison? dit Lénine en riant : il n'arrive pas tous les jours de pouvoir trahir la bourgeoisie. Je saisis l'occasion. » C'est le camarade suisse Fritz Platten, qui se charge de négocier, avec la légation d'Allemagne à Berne, le retour en Russie des émigrés bolchéviques.

Pendant les négociations, Wladimir Ilitch s'enferme dans son petit logement de la Spiegelgasse et, tandis que ses camarades organisent des réunions dans les cafés de Zurich, tandis qu'à Genève et à Berne Lounatcharsky et Angelica Balabonowa prononcent des discours dans des meetings, tandis que les menchévicks envoient des télégrammes à Kerensky, il attend l'heure du départ en lisant les travaux de stratégie de Clausewitz et les considérations de Marx sur la Commune de Paris. Comme Jacob au

pied de l'échelle, il voit des anges monter dans le ciel rouge : les anges, ce sont les Kerensky, les Milioukoff, les révolutionnaires bourgeois du Gouvernement provisoire. Lénine penche la tête sur l'épaule, cligne des yeux, allonge les bras comme s'il voulait étreindre quelque chose. Il faut ébranler l'échelle, faire tomber ces anges bourgeois, ces opportunistes de la révolution. Il sent que son heure est venu : c'est le moment ou jamais. Comme Jacob, il se prépare à lutter contre les anges. Demain peut-être il va partir pour la Russie : il prendra sa casquette, fermera sa porte et s'en ira tout simplement, les mains dans ses poches, comme en 1905. La mère de Nadejda Constantinowna racontait qu'en 1905 Wladimir Ilitch « avait pris son chapeau et était sorti comme tous les jours, en lui disant qu'il allait revenir tout de suite ». Il était parti pour Pétersbourg sans même lui dire adieu, n'emportant qu'une serviette avec des papiers, des journaux, quelques mouchoirs et deux chemises. En attendant l'heure du départ, Lénine se dispose à graver l'échelle, lui aussi. Il range ses livres, ses coupures de journaux, ses cahiers, ses papiers. Tous ces petits papiers, c'est la révolution, sa révolution. Il emportera avec lui des chemises, des mouchoirs, les ouvrages de Clausewitz, ses cahiers remplis de notes, ses fiches et ses statistiques. Le moment est enfin venu où il va pouvoir classer dans ses fiches tous les hommes et tous les événements de l'histoire de Russie.

Le 6 avril, les négociations de Fritz Platten avec les autorités allemandes aboutissent à la signature d'un accord, fixant les conditions du passage des bolchéviques à travers l'Allemagne. Le droit d'extraterritorialité est reconnu au wagon qui transportera les révolutionnaires russes de la frontière suisse à la frontière suédoise. Aucun contrôle ne pourra être exercé sur les bolchéviques, sur leurs passeports, ou sur leurs bagages, ni à l'entrée de l'Allemagne, ni à la sortie. Aucun d'entre eux ne devra quitter le wagon au cours du voyage. Le départ est fixé au 8 avril. Lénine est prêt, tous ses « petits papiers » sont en ordre. Il quitte Zurich, se rend à Berne, dirige personnellement, sur place, les derniers préparatifs : formaliste, prudent, méticuleux, il dresse la liste des bolchéviques qui partiront avec lui. Pâle, nerveux, l'œil égaré, il s'enferme le soir dans une chambre de la Volkshaus. Comme chaque fois qu'il est à la veille de s'engager sur le terrain de l'action, de se mêler aux événements, le doute et le scrupule s'emparent de ce révolutionnaire professionnel, dépourvu de préjugés mais doublé de prudence. Ne vaudrait-il pas mieux attendre? Ce voyage à travers l'Allemagne, sous la protection des baïonnettes prussiennes, commence à lui paraître aussi dangereux que ridicule. Certes, les Allemands n'ont pas tort : pour transporter les « bactéries de la peste rouge », le wagon plombé est de rigueur. Mais que va-t-on dire de lui en France et en Angleterre? Que va-t-on dire en Russie? On ne pourra pas dire qu'il est un traître : il n'a trahi personne, mais on l'accusera d'avoir été payé par l'Allemagne. Traître et vendu, « Sottises »! Les ouvriers russes, non plus que les travailleurs des autres pays, ne croiront pas un seul mot de toutes ces stupides calomnies. La France... l'Angleterre... Ce n'est pas à l'opinion publique de l'Europe bourgeoise qu'il doit rendre compte de ses actes. Le mieux serait, tout de même, de se faire accompagner dans ce voyage par des hommes au-dessus de tout préjugé et de tout soupçon, fût-ce des « pacifistes bourgeois ». Nul n'oserait mettre en doute la « moralité » du wagon plombé.

Le soir même, il envoie à Genève, à l'adresse de Henri Guilbeaux, le seul Français qui jouisse de son estime et de sa confiance, cet étonnant télégramme : « Partons demain midi Allemagne. Platten accompagne train. Prière venir immédiatement. Courvrons frais. Amenez Romain Rolland s'il est d'accord en principe. Faites possible pour amener Naine et Graber. Télégraphiez Volkshaus. Oulianow ». Naine et Graber, députés socialistes de la Suisse romande qui avaient montré quelque sympathie pour le faitisme intégral de Lénine, n'étaient pas hommes à compromettre leur situation parlementaire par un geste qu'on eût difficilement compris. « Quant à Romain Rolland, raconte Henri Guilbeaux, Lénine l'estimait comme homme et comme écrivain. D'autre part, dans une brochure écrite en collaboration avec Zinoview, *Les Socialistes et la Guerre*, il avait affirmé que, sans abandonner leur programme, les révolutionnaires peuvent et doivent, dans certaines circonstances, s'allier aux pacifistes bourgeois et les utiliser. » Bien qu'au-dessus de la mêlée, l'auteur de *Jean Christophe* n'est pas assez exempt de préjugés pour accompagner dans son voyage le leader bolchévique. Il n'osera même pas aller le saluer à la gare de Berne. « J'allai voir à l'hôtel Beauséjour Romain Rolland, qui devait

bientôt quitter Genève et s'installer à Villeneuve, écrit Henri Guilbeaux : je lui confiai que j'étais mandé par Lénine, et pour quoi. Dès les premiers mots, Romain Rolland m'arrêta : — Exhortez vivement vos amis, me dit-il, à ne pas passer par l'Allemagne. Sans cela, quel tort ils feront au pacifisme et à eux-mêmes. Rappelez-vous ce qu'on a dit et écrit jadis des communards ». J'estimai inutile de remplir la mission dont j'étais chargé auprès de lui. Nous parlâmes de différentes choses et je partis. J'étais, je l'avoue, peiné et déçu. »

La tête à la portière, dans la gare de Berne, Lénine laisse errer son regard sur la petite foule groupée sur le quai. Derrière son dos, dans l'étroit couloir, Nadejda Constantinowna s'entretient avec la femme de Zinoview : des enfants pleurent; dans le compartiment d'à-côté un chien aboie; Radek debout sur le marchepied du wagon, fait l'appel des partants; tous sont là, hommes, femmes, enfants, une trentaine environ, avec leurs valises de toile déchirée, leurs paquets ficelés, leurs paniers de provisions, leurs parapluies, tout le pittoresque bazar qui depuis des années suit les émigrés russes, d'étape en étape, dans leurs pérégrinations à travers l'Europe. Très pâle, le front emperlé de sueur, sa casquette à la main, Lénine cligne des yeux, penche la tête sur l'épaule. L'heure est triste : on part. Les employés ferment les portières. Parmi le petit groupe d'amis qui sont venus le saluer à la gare, Wladimir Ilitch cherche en vain celui qui lui aurait donné la force de partir sans tristesse : Romain Rolland n'est pas là. Qu'importe? Il est trop tard. Il faut partir. Le train s'ébranle doucement, dans un silence étrange. Sur le quai, des mains s'agitent, des larmes coulent sur les visages. Lénine se penche à la portière, serrant sa casquette, dans son poing crispé. Très ému, il porte trois fois la main à son front, cherchant sa casquette sur sa tête nue. Son geste est si distrait, si nerveux, qu'il s'égratigne le front avec les ongles. Derrière lui, le petit garçon de Zinoview sanglote, le chien aboie, Radek rit bruyamment. Adieu Europe, vieille canaille.

C. MALAPARTE.

## Un écrivain politique

Nous n'allons pas mesurer du journalisme. Mais enfin, quel qu'attachement que l'on éprouve pour ce qui s'y dépense d'intelligence et de talent, pour ce qu'il nous donne de variétés et même de variations, et pour l'étrange poésie qu'il dégage chaque jour d'un monde dont il fixe les correspondances et souligne les mystères, il y a des heures où ses informations approximatives, sinon tendancieuses, ses jugements sommaires, ses partis-pris souvent féroces ne peuvent plus nous contenter. Il ne connaît que la politique électorale et nous réclamons quelquefois des vues plus désintéressées, plus sereines, plus justes enfin.

Il ne nous suffit plus, dans ces moments-là, que l'on nous assure que l'Homme de Gauche est un pauvre imbécile, que celui de l'Extrême-Gauche est un sinistre gredin et cela nous attriste de songer que l'adversaire est éduqué à penser de l'Homme de Droite exactement les mêmes choses.

Ces désignations infamantes sont trop courtes alors pour notre goût. Nous n'oublions point qu'elles ont, mon Dieu! leur utilité et qu'il faut passionner le corps électoral dans un régime où lui seul est en somme le maître, apparemment du moins. On voudrait pourtant comprendre l'adversaire, savoir au juste pourquoi il ne pense pas comme nous, s'expliquer ses passions et ses réactions, entrer dans ses vues.

La lecture de ses propres journaux ne nous y aidera pas, quoi qu'en disent certains éclectiques, plus curieuse qu'intelligents, plus dispersés qu'informés. La besogne du journal d'en face n'est pas moins électorale, pas moins intéressée que celle du nôtre. Alors?...

Ah! c'est vraiment très compliqué.

Peut-être n'y a-t-il que les confidences d'un homme d'État pour nous satisfaire dans ces heures de hautes aspirations. Mais est-il encore des hommes d'État en régime d'opinion? On ne voit tout au plus que quelques chefs politiques qui composent avec des partis pour s'assurer des majorités et si ce métier leur enlève peut-être quelques-uns des préjugés — et des scrupules — du partisan, il n'est pas très sûr que cela leur confère l'intelligence des groupes qui constituent leur opposition.

Décevantes les salles de rédaction; non, moins décevants les cabinets ministériels. Il ne reste que les livres, mais encore il les faut, avec tous les mérites que nous venons de suggérer, actuels, on devine que ces livres-là n'abondent pas sur le marché.

On ne niera pas du moins que ceux du comte Louis de Lichtervelde répondent excellemment à notre attente.

Depuis sa magistrale biographie de Léopold II qui lui a valu le prix du baron Empain, le comte de Lichtervelde est connu du grand public. Dans la suite, son *Léopold 1<sup>er</sup>* est un petit, mais précieux chef-d'œuvre de littérature politique, les *Méditations pour le Centenaire*, ont encore élargi l'audience qu'il s'est assurée dans les milieux cultivés.

Ces différents ouvrages sont écrits avec un tel souci de vérité, d'une plume si loyale et si nuancée, et ils élèvent leurs lecteurs tellement au-dessus des passions électorales qu'il est permis de les tenir pour les œuvres d'un esprit qui s'apparente à l'esprit même de l'homme d'État.

Son dernier livre — *Généralisations* — que vient de nous donner la belle collection du « Rond Point » en est un nouveau témoignage.

Le comte de Lichtervelde a cédé ici au goût du jour. Il a mis ses observations sous une forme romanesque. Nous retrouvons dans ce nouvel ouvrage une part des *Méditations pour le Centenaire*, mais les idées cette fois sont incarnées. Cela ferait songer à certains essais de M. Jacques Bainville, si le ton était moins grave et si l'auteur s'était amusé des erreurs de ses personnages.

Mais c'est de quoi il se garde constamment. Même quand il « romance » l'histoire, il reste par son sérieux, par ses soucis, par ses scrupules, avant tout un historien.

Cette famille dont il nous a dépeint les aventures intellectuelles et morales, c'est un peu une manière de microcosme. C'est une famille-type qui résume et symbolise l'état d'esprit du Belge supérieur au cours des dernières périodes de notre histoire. Ou si le qualificatif vous gêne, nous dirons : du Belge représentatif.

Nous le voyons défiant du pouvoir, épris de liberté et particulariste. Il était déjà tout cela à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de la Révolution brabançonne. Et si l'occupation française et plus, d'un siècle d'expérience unitaire ont atténué son particularisme, il est encore tout cela de nos jours. Le fédéralisme, par exemple auquel il lui arrive présentement de rêver, il a tenté jadis de le réaliser quand il a fondé l'éphémère, l'impossible République des Etats Belges.

La moralité, une des moralités du nouveau livre du comte de Lichtervelde, c'est que les générations n'apprennent quasiment rien de celles qui les ont précédées. Elles retombent dans les mêmes erreurs; elles se laissent conduire et duper par les mêmes utopies. Il en va des sociétés, semble-t-il, comme des individus. Il n'y a que des fils exceptionnels pour s'en remettre à l'expérience de leurs parents.

Ce serait comique, si ce n'était surtout un sujet d'extrême mélancolie. Mais c'est ici qu'apparaît l'heureux tempérament du comte de Lichtervelde. L'heureux tempérament; l'effet aussi des salutaires disciplines. Il n'est pas mélancolique; moins encore amer.

Il regarde et tâche de comprendre — n'hésitons pas à l'avouer — il comprend merveilleusement. Il marque les liens des causes et

des effets, la pesée du lointain héritage spirituel sur les hommes d'aujourd'hui, comment en somme les morts continuent de gouverner ou du moins d'inspirer les vivants, sans que ceux-ci fassent leur profit de l'expérience et des échecs de leurs prédécesseurs, et jamais il ne s'irrite, jamais il ne maudit.

Entre tant de mérites de ce beau livre, c'est celui-ci que nous voulons souligner. C'est lui qui sera peut-être le plus profitable en ce temps de passions enragées, au fort de ces luttes de partis qui sont souvent d'une violence dégradante, à la veille de plusieurs élections qui ne conseilleront ni la compréhension mutuelle, ni la mesure, ni la bonne foi. Et toutes ces bassesses seront justifiées par la légitime défense. Admirable régime!

Comme nous n'y échapperons sans doute pas de sitôt, il reste de se mêler à une bataille que la démocratie rend aussi féroce, avec quelques pensées de derrière la tête, quelques hautes pensées.

Puissions-les dans le nouveau livre du comte de Lichtervelde et dans ses *Méditations pour le Centenaire*. Nous ne trouverons pas mieux dans la littérature politique de notre pays.

JEAN VALSCHAERTS.

## Grandeur et infâmie de Tolstoï

En 1896, M. André Suarès ouvrait une étude consacrée à Tolstoï par un chapitre intitulé : « *Peu sont à son rang, nul au-dessus* ». et il écrivait immédiatement : « Le 10 septembre, Tolstoï a eu soixante-dix ans. Le monde se fut honoré, en faisant de celui-là son jour de fête. Chaque époque a son héros : Tolstoï est celui de la nôtre; car il est le plus humain de tous les hommes. » — Il faut certes réserver, dans un tel hommage, la part d'excès qu'y introduit la manière, toujours oratoire, de M. André Suarès; ces louanges, ces enthousiasmes, ces protestations de ferveur révèlent assez bien néanmoins le « climat » intellectuel des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

On fut tolstoïen avec frénésie, comme on fut ibsénien avec rage, comme on allait devenir nietzschéen avec fureur : tout cela s'accordait à l'anarchie ratiocinante de la *Revue blanche*... et ce n'est point, pour un observateur attentif, une bien grande surprise, de voir s'élever la voix de M. Julien Benda, célébrant Minerve dans les trances du lieu même où d'autres exaltaient Esprit, Amour ou Pitié avec majuscules. Toutes les époques de dépression intellectuelle sont excessives et enclines à fonder des cultes là où il eût été préférable de tenter des analyses et des critiques. Et, à ce point de vue, les dix années qui ont vu paraître tout à la fois, le *Manifeste du surréalisme* et la *Trahison des Clercs* ne sont pas sans analogie avec celles pendant lesquelles M. André Suarès écrivait son premier *Tolstoï*. A l'une et à l'autre période on met l'instinct et l'amour en théories et on voue à l'intelligence une adoration toute irrationnelle. Ainsi la faiblesse d'un malade permet-elle à la fièvre qui le dévore, d'exalter tour à tour, du même frémissement, les images les plus opposées. Il ne reste, la fièvre tombée, qu'à apprendre à nouveau la santé... et cela ne va point sans rechutes, sans affaissements et sans détours. Les fantômes, parfois reparaissent. L'ancien malade tend ses mains vers eux. Un jour arrive où il s'aperçoit qu'il ne saisissait que des ombres.

M. André Suarès — comme beaucoup de ses compagnons de 1896 — a été amené par la vie à reviser ses enthousiasmes et à

reconnaître ses sources. C'est pourquoi, en 1907, il écrit *Pour et contre Tolstoï* : « Voici quelques années, un jour, j'ai dû me dire : je me sépare de Tolstoï. C'est ma seconde enfance que je laisse. » — « Je vois Tolstoï tel qu'il fut et non tel que je l'aimai. Je sais bien qu'il n'est pas mon homme. Il n'est plus si bon que je le portais dans ma crédulité. Mais il est plus puissant, il a plus d'ombres; il respire toute la force de son œuvre; et lui-même, sa religion, ses actes et ses livres, tout ici est une œuvre de la volonté. Tolstoï n'est pas un saint; et n'aime pas les artistes.

Si je lui suis sévère, je ne sais. Il m'a fait beaucoup de bien et m'a fait beaucoup de mal. Il m'a troublé sans me tirer de mes troubles. Toulou n'est pas l'univers et tout le monde ne peut pas être moujik. Il m'eût fait perdre quatre ou cinq ans, si l'on pouvait perdre des années. Mais rien n'est perdu, au contraire, puisque je l'ai bien aimé et me suis mieux connu moi-même. Il ne m'a pas guéri de la Croix, qui est le triomphe de l'amour dans la mort même, et dans les plus affreux supplices. Mais il m'a guéri des hommes. »

On saisit ici le débat; ici se mêlent la reconnaissance d'une dette et l'amorce d'une condamnation. Ces paroles sont celles-là même que prononcent en face de leurs maîtres presque tous les écrivains qui, s'éloignant de leur jeunesse, songent à vérifier leurs ferveurs. S'il y a déjà, dans ses propos, de la lucidité, il n'y a point encore d'ingratitude. L'ingratitude viendra après, quand l'écrivain, éprouvant ses forces, voudra conquérir son autonomie. Barrès parlera des *Huit jours chez M. Renan*, Montherlant insultera Barrès, M. Suarès écrira *Contre Tolstoï*. Nous sommes en 1909, deux ans après.

Il n'y a pas, eût dit Péguy, beaucoup de carrières de fidélité... Mais Péguy lui-même se fut repris, il eût mesuré la distance de la fidélité d'obédience à la fidélité de mouvement. Il eût songé à ce fiacre qui s'éloignait emportant Jaurès dans l'avenue... Il eût protesté devant lui-même qu'il restait l'ami de Jaurès. Une fois de plus, il eût eu raison. Car toutes ces réputations ne sont que des aveux d'emprise. Qui a porté plus que Barrès, tout au long d'une vie, certaines inflexions renanciennes? Qui est aujourd'hui plus barrésien que Montherlant? Qui nous semble plus tolstoïen que M. André Suarès? Et sa *Prose de l'évasion*, datée pourtant de 1910, est plus proche peut-être de Tolstoï que le plaidoyer de 1896. Il n'est pas moins impossible de s'abstraire d'une influence de jeunesse que de changer la source de son sang.

\* \* \*

Après la guerre, les influences russes, un moment écartées et rejetées, ont reparu avec une force qu'autorisait le déséquilibre des esprits. On se remit à aimer Tolstoï, à en faire l'homme « le plus humain ». C'est M. Jacques de Lacretelle qui, dans *Amour nuptial*, fait dialoguer ses héroïnes en des termes qui ne cèlent pas ses préférences entre Tolstoï et Dostoïewski. A celui-ci, dit l'une d'elles, « je reproche sa sécheresse, son isolement. Jamais un paysage, jamais l'influence de l'an, des saisons... Dans tout ce que je connais de son œuvre, je n'ai pas senti un seul de ses personnages en communication avec la nature, avec une pousse verte. » Et l'interlocutrice de répondre : « Très vrai, tandis que Tolstoï par exemple, n'oublie jamais cette influence ». M. de Lacretelle insiste : « Les personnages de Tolstoï ont leurs racines dans la nature. Leurs sentiments même les plus compliqués, ont comme le mouvement de la sève. » On voit assez que la première position de M. André Suarès n'était pas, récemment encore, sans partisans. C'était M. René Lalou qui affirmait : « Zweig avait appelé Tolstoï le dieu Pan. Eh bien, à mon avis, le dieu Pan signifiait tout simplement l'homme total. » et, un critique russe, M. Marc Slonim, ne craignait point de faire de Tolstoï, en 1930, le tenant de l'humanisme

rationaliste en face d'une manière religieuse de juger et de sentir. Péguy avait, dès 1902, répondu à cette dernière défense, qui n'est pas loin de ressembler à un accaparement : « Les politiques ont trouvé ingénieux d'utiliser Tolstoï aux fins de leur fausse propagande. Si Tolstoï était né parmi nous, il n'eût pas eu plus de grands ennemis que le troupeau des sombres tolstoïants ». Et il poursuivait : « Le christianisme est au fond de Tolstoï. C'en est la charpente et la moelle. Ecarteler un homme, tronquer sa pensée, distribuer ses actes pour usurper ceux qui nous plaisent ou que l'on croit qui nous flattent, c'est mentir à la morale, c'est mentir à la science, c'est mentir à l'histoire. C'est un amusement faux, c'est un jeu déloyal. Reste à savoir de quelle manière le christianisme forme le fond de Tolstoï. A ce point de vue, il semble bien que ce soit M. Stanislas Fumet qui ait trouvé le mot juste et définitif. « Il est, écrit-il, une grande figure d'hérétique. » Et c'est bien tel que, sans le vouloir, nous le montre M. Jean Cassou dans son récent ouvrage *Grandeur et injamie de Tolstoï* (1).

\* \* \*

Il ne s'agit point ici d'une biographie, ni même d'un essai d'analyse. Le mode choisi par M. Cassou est lyrique et son point de vue, celui du pamphlet. Ce choix permet une certaine personnalité de ton, une prise directe sur l'objet, une liberté de composition qui ne sont pas sans agrément. Mais le livre de M. Cassou a les défauts de ses qualités — nous allions écrire, a plus de défauts que de qualités, et ce n'eût point été injuste!

Cet essai d'abord est facile. On sent la plume courir, le mot se presser, la phrase se faire avant même que la pensée ait pu être seulement formulée. D'où un verbalisme agaçant, qu'on ne retrouve, à une telle dose, dans aucune des œuvres antérieures de l'auteur. Le premier chapitre, notamment, intitulé *Démiurge* fournit un assez bon exemple de ce verbalisme oratoire qui rend insupportable le *Tolstoï* de M. Cassou. On peut écrire « démiurge » d'un grand écrivain sans singer soi-même, assez maladroitement d'ailleurs, le style démiurgique! Quand M. Jean Cassou écrit : « En ces pages immortelles se mesure le pouvoir de Tolstoï et ce mouvement par lequel sa tendresse sensuelle, son amour ténébreux de lui-même, des mystères de son berceau et des quatre âges de sa vie se transforment dans le sentiment olympien de l'immense fatalité qui roule aveuglement les choses, les prend et les reprend, les embrasse, les emporte dans le sommeil et le néant », on se dit qu'il y a dans une telle phrase beaucoup de mauvaise littérature pour peu de sens! Quand il poursuit : « De ce chapitre, Charles du Bos a admirablement défini le charme : « C'est ainsi, dit-il, que parlerait la vie si elle parlait », on sourit du truisme de M. du Bos et du culte béat que lui voue M. Jean Cassou. (Car enfin cette définition « admirable » d'un style, outre qu'elle ne signifie rien, est un cliché cent fois employé et appliqué à de vulgaires feuilletonnistes par des critiques en mal d'amabilités!)... Mais ne croyez pas que M. Cassou s'arrêtera en si bon chemin; il insiste et il continue : « C'est ainsi que parlerait la vie si elle parlait. Et si elle pensait, comment penserait-elle? Qu'arrive-t-il lorsque la vie pense, lorsque, dans le silence et la stupeur, elle se pense elle-même se découvre et se réfléchit?... » Cette fois M. Jean Cassou révèle nettement et la faiblesse du mot de M. du Bos et la faiblesse de son livre qui procède par développements dont la plupart sont superflus... Si la vie parlait, dit M. du Bos, « si elle pensait » ajoute, M. Cassou, pourquoi pas si elle dormait, si elle brillait ou si elle chantait?... On pourrait organiser autour de ce mot du plus prétentieux de nos critiques un petit jeu de société! Il faut remercier M. Jean Cassou de nous avoir, parmi tant de pages ennuyeuses, donné l'idée de cette distraction!

(1) Grasset.

Cet exemple n'est d'ailleurs point choisi ici pour faire de la peine à quelqu'un mais parce qu'il est symptomatique de la manière de M. Cassou dans ce livre aussi pompeux que vide. L'auteur, en effet, fait une étrange consommation de mots abstraits tels la vie, la justice, l'amour, l'esprit — ce qui lui permet de risquer plus d'un paradoxe à bon compte et de dissimuler aisément les confusions qu'il laisse fourmiller sous sa plume.

Il ne faudrait cependant pas se montrer injuste. M. Cassou fait quelques remarques pertinentes sur Léon Tolstoï, il trouve même çà et là une formule heureuse — « Le saint c'est Baudelaire, l'esthète c'est Tolstoï » —, sa comparaison de l'auteur de *Guerre et Paix* avec celui des *Karamajou* n'est certes pas sans lucidité. (On trouverait néanmoins beaucoup mieux, dans le livre de M. Suarès).

Qu'il prenne parti pour la comtesse Tolstoï contre son mari devenu hystérique et qui, de sa vie, fait un long martyr, c'est le droit strict de M. Cassou — et quant à nous, sur ce point du moins, nous pensons qu'il a bien raison — mais qu'il dilue le pathétique de ce drame intime en trente pages où les épichètes sont certes plus nombreuses et plus fortes que le sens, voilà qui est passer la mesure! Quant à l'éloge de l'abbé Turmel, il surgit là avec une gratuité qui prêterait à rire s'il ne s'agissait d'un sujet sérieux et grave. M. Cassou, qui a l'air de poursuivre chez Tolstoï certaines contradictions internes, en commet bien d'autres lui-même! Il a déclaré récemment à M. Frédéric Lefèvre qu'admirateur d'Alain Fournier, il pensait que nous avions besoin d'un Voltaire.

Ce rapprochement d'admiration n'eût pas manqué de surprendre Fournier; pour nous, il donne la mesure de la lucidité de M. Cassou.

JEAN MAXENCE.

## L'Art au pays de Namur<sup>(1)</sup>

Quand on a eu la rare fortune d'apprécier constamment et quasi quotidiennement la science sûre et vaste — dissimulée sous une exceptionnelle modestie — ainsi que le goût averti et affiné des deux archéologues-artistes qui ont apporté tous leurs soins à la composition du présent ouvrage, on est profondément confus de ne pouvoir mettre qu'une plume profane au service de leur talent.

Les quarante planches contenues dans cet ouvrage réservent à l'œil d'exquises jouissances : précision dans les moindres détails, expression des formes avec la plénitude de leurs harmonies et de leurs reliefs : tout y est.

Ces planches sont précédées de notices consacrées aux œuvres reproduites, notices où les auteurs ne se sont pas contentés de décrire — et avec quel scrupule! — mais ont voulu joindre à la description, une appréciation motivée portant sur la valeur intrinsèque des objets et leur parenté artistique.

L'avant-propos — une dizaine de pages — est fait de vues synthétiques sur les caractères et sur l'évolution de l'art — particulièrement de l'orfèvrerie — au pays de Namur. Empruntons-lui quelques traits essentiels.

La province de Namur passe généralement en matière d'art, « pour une parente pauvre au regard des autres provinces ». De

(1) *Mémorial de l'Exposition des Trésors d'Art, Namur 1930*, par F. COURTOY et J. SCHMITZ, in-4° de 55 pages de texte et 40 planches en phototypie, éd. Wesmael-Chartier, rue de Fer, Namur. En vente au prix de 75 fr. jusqu'au 1<sup>er</sup> juin — de 100 fr. après cette date.

fait elle ne fut guère favorisée dans le domaine de l'architecture, de la sculpture, de la peinture. Mais il faut reconnaître et proclamer que fondeurs en laiton et orfèvres y excellent de même que dans la région liégeoise et que les œuvres de ces maîtres suffisent à lui valoir une belle place dans l'histoire de l'art.

Au reste l'Entre-Sambre-et-Meuse ne nous a-t-il pas transmis des trésors de bijouterie en bronze étamé, niellé ou émaillé, datant de l'époque romaine (II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles), des spécimens incomparables de bijouterie en verroterie cloisonnée, recueillis dans les tombes mérovingiennes du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, la plupart fabriqués dans le pays même (1)? Si l'art des orfèvres faiblit à l'époque carolingienne, il trouve un regain de vigueur, d'originalité, de splendeur dès la fin du X<sup>e</sup> siècle, puis sous les grands évêques liégeois dont le type, admirablement célébré par Kurth, est Notger, en même temps qu'à l'ombre des monastères; des ouvriers d'art s'emploient à l'ornement des sanctuaires qui s'édifient à cette époque, Fosses, Florennes, Walcourt, Hastière, Saint-Gérard de Brogne, Waulsort, Saint-Aubain.

Époque où les arts du métal vont acquérir, aux pays namurois et liégeois, tout leur éclat, avec les Hutois, Renier et Godefroid, au XII<sup>e</sup> siècle, avec Nicolas de Verdun qui assure au style français une influence profonde en nos régions, surtout avec le merveilleux frère Hugo d'Oignies au XIII<sup>e</sup> siècle, novateur, non par l'emploi de techniques inusitées, mais « par l'accent personnel de fraîcheur et d'élégance » qu'il met dans ses chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Ceux-ci constituent un ensemble qui fait l'admiration universelle des artistes et des critiques d'art. L'Institut des Sœurs de Notre-Dame à Namur en garde précieusement la meilleure partie; c'est là que des connaisseurs avertis viennent de tous les points de l'ancien et du nouveau monde en contempler amoureusement les délicates ciselures! Les œuvres d'Hugo d'Oignies permettent de saisir pleinement l'évolution de l'orfèvrerie wallonne au XIII<sup>e</sup> siècle sous l'influence du style gothique venue du Midi.

Le frère Hugo fit école dans l'Entre-Sambre-et-Meuse et l'emprise française alla s'accroissant. La Vierge de la Trésorerie de Waulsort, le magnifique saint Blaise de la cathédrale de Namur (Pl. XIII et XIV) en témoignent hautement.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le temps des œuvres-maitresses est passé. Le rayonnement de la Renaissance flamande « dont Rubens est l'animateur » imprimera à l'art de nos régions une orientation toute différente; la somptuosité du style anversois s'y donnera libre carrière. Voyez la Vierge de l'église Saint-Loup à Namur (Pl. XXXVI). Le Namurois ne produira plus de ces pièces dignes d'être situées à côté des orfèvreries religieuses du moyen âge.

\* \* \*

Quand, fermant le livre, on s'efforce en refoulant ses goûts personnels de comparer les trois panneaux de ce triptyque, la synthèse qu'est l'introduction, l'analyse détaillée des objets qui forme le centre, la série des planches qui termine l'ouvrage, on se demande en vain quelle est la plus parfaite des trois parties, car le talent des auteurs s'est maintenu d'un bout à l'autre égal à lui-même.

GEORGES LEGRAND

(1) Peut-être est-il opportun de rappeler, puisque bon nombre de Belges l'ignorent, que le Musée Archéologique de Namur est, pour cette époque, un des premiers de l'Europe et qu'il reçoit la visite de savants de tous pays.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### A propos du discours du général Weygand à l'Académie

Le discours de réception du général Weygand à l'Académie est assurément une des plus belles pages d'éloquence militaire que l'on puisse lire. La qualité maîtresse de cet esprit est la lucidité, une lucidité qui pénètre les hommes et les choses, une clairvoyance presque géniale qui embrasse l'ensemble des événements et découvre les mobiles secrets de ceux qui en sont les acteurs. Cette lucidité vient d'une science extraordinaire : il faut avoir creusé dans ses profondeurs pour en tirer de telles clartés. L'obscurité accompagne la demi-science, les puissants cerveaux ont le don de faire la lumière, ils illuminent tout ce qu'ils touchent.

On trouvera dans ces quelques pages un tableau unique de la guerre mondiale jusqu'à son épilogue. Quelle fresque splendide où apparaissent et se déroulent dans leur lumineuse coordination toutes les phases de ce grand drame ! Placé aux côtés du généralissime qui eut en main tous les ressorts, des opérations, il domine les événements, il les juge de haut avec une sereine impartialité. On trouvera aussi dans ces pages un superbe portrait de Joffre, un portrait fouillé qui nous révèle sous le masque de l'impassibilité une âme sensible et généreuse, sous les lenteurs d'un esprit solide mais sans inspiration une compréhension étonnante et l'aptitude à se compléter par la collaboration. Quel trait finement observé : ses jeunes officiers d'état-major étaient son imagination ». Sa disgrâce si noblement supportée et qui ne décourage pas son dévouement à la France amène l'orateur à traiter ce problème délicat des rapports du gouvernement, à qui incombe la direction de la guerre, et du commandement chargé des opérations militaires. Il n'y a de solution à ce problème épineux que dans la confiance réciproque. Il se présente en Belgique avec une particulière acuité puisque, en vertu de sa prérogative constitutionnelle, le roi est le chef de l'armée et que, d'autre part, aucun de ses actes ne peut sortir ses effets s'il n'est contresigné par le ministre responsable. L'inviolabilité du roi est comme tempérée, corrigée en même temps que garantie par la responsabilité ministérielle. Le roi fait tout et ne répond de rien, mais il y a un ministre qui répond de lui devant la nation. Il est clair cependant qu'à peine d'être entravé, annihilé même au cours des opérations, l'exercice de la conduite de la guerre ne peut, à chaque initiative nécessaire, souvant imprévisible, se couvrir de l'intervention du ministre. Il faut donc que celui-ci signe en blanc, si je puis dire, les actes du roi, pendant la guerre, quitte à en prendre, à l'issue, la responsabilité devant le pays. D'autres ont proposé le déboulement du ministère de la guerre, celui du front et celui de l'arrière, celui de l'intérieur et celui de l'extérieur, le chef d'état-major étant en même temps ministre du front et couvrant ainsi l'inviolable personne du roi durant toute la suite des opérations.

Ce qui, en tout cas, paraît inadmissible, c'est qu'un familier du roi, sans titre officiel, agissant dans la coulisse, en sorte, après la guerre, pour faire devant le pays le procès des généraux en même temps que l'apologie du chef de l'armée.

\* \* \*

Il est précisément dans le livre du général Gallet que je viens de rappeler, un jugement sévère, sujet, je crois à révision, et nettement réfuté par Weygand, porté contre l'enseignement de l'Ecole militaire, contre les officiers qui furent pénétrés de son esprit, contre l'Ecole française aussi, et qui vise le maréchal Foch en pleine poitrine.

« La littérature militaire, écrit le général Gallet (pp. 9-10) traversait une crise de fermentation suscitée par les idées novatrices d'une école qui réagissait ardemment contre les théories

stratégiques jusque là admises. Basée sur le postulat hasardeux de la suprématie des forces morales, la nouvelle doctrine affectait de réduire l'art de la guerre à quelques sentences lapidaires : « Victoire égale. Volonté. Le succès va aux armées qui manœuvrent. L'inaction est infamante. Faire la guerre, c'est attaquer ». Cet appel à l'énergie, à l'initiative, flattait l'imagination française. Sa séduction s'exerça outre frontière. L'Ecole de guerre de Bruxelles, imitant celle de Paris, entra dans le sillage. »

A cette Ecole dont il croit résumer la doctrine par ces formules massives, le général Gallet oppose des idées qu'il appelle siennes : « l'offensive n'est pas un principe d'application générale, on ne doit souhaiter la bataille immédiate qu'avec la perspective d'un succès important ; pour attaquer, il faut la supériorité des moyens ».

Après le discours du général Weygand, il apparaîtra que le parallélisme des deux tendances n'est pas suffisamment nuancé, qu'entre l'offensive à outrance et la défensive inerte il existe un juste milieu où s'est toujours tenu Foch. Avec quelle haute impartialité et quelle absolue compétence le général Weygand dit là-dessus la vérité. « Après la défaite de 1870, les tendances sont nécessairement timides... A mesure que l'armée reprend conscience de sa force, l'idée que seule l'offensive peut donner la victoire regagne du terrain. Elle reçoit dans nos règlements une place d'honneur. Toutefois, si le principe n'en est pas discuté, il y a bien des manières de l'appliquer, et les plus ardents de ses protagonistes vont jusqu'à professer que la volonté d'attaque supplée à tout, à la sûreté comme à l'appui du feu, et paralyse l'adversaire au point de rendre son tir inoffensif. Cette théorie simpliste rencontre de nombreux adeptes : réaction contre une longue période de prudence, séduction d'une formule, imitation de ce qui se fait ailleurs ? *Bien d'autres en voient le danger et la combattent*, forts de l'expérience des guerres récentes. Dans les centres de Paris et de la province on se passionne. L'ardeur de ces passions est très vive : dans l'hiver de 1912, à Nancy, le commandant de corps d'armée, le général Foch venait de diriger sur la carte des exercices auxquels avaient pris part de nombreux officiers. Ayant eu à juger des solutions inspirées par la doctrine à la mode, *il les avait nettement écartées* et avait fait ressortir avec sa dialectique serrée, sa critique imagée, sa flamme habituelle, la nécessité de se garer du feu ennemi, et de ne pas entamer le mouvement sans l'avoir appuyé par l'emploi intensif de son propre feu. Je descendais l'escalier, réfléchissant à cette leçon, lorsque j'entendis derrière moi formuler le regret de voir de si belles troupes commandées par un chef d'esprit aussi peu offensif... La lutte était donc des plus chaudes... De ces discussions serait bientôt sortie la bonne application du juste principe. Mais le temps manqua, et quand la guerre éclata, l'instruction de l'armée n'était pas au point, l'équilibre ne s'étant pas encore établi entre les idées extrêmes. Les rudes leçons du champ de bataille allaient achever l'évolution incomplète. »

C'est ainsi que Joffre, esclave au début d'une conception d'offensive trop simpliste, ne tarda pas, à la lumière des faits, à la redresser. S'égalant aux plus grands capitaines, il a remédié à une tactique d'abord insuffisante par une stratégie supérieure. « Il est le vainqueur incontesté de la Marne ».

\* \* \*

Si vous voulez le jugement d'un maître qui a fait la guerre ailleurs que dans l'antichambre royale, qui a vu à l'œuvre le vainqueur de 1914 et le vainqueur de 1918, méditez cette parole de Weygand : « Il est très remarquable que Joffre avec son bon sens et Foch avec sa profonde science militaire soient arrivés à la même conviction : *la victoire ne peut sortir que de l'offensive, et, par suite, l'esprit offensif est indispensable à une armée*. Mais l'un comme l'autre n'admettaient qu'une offensive préparée, appuyée, conduite, c'est-à-dire laissant le minimum de part à ce que Frédéric II appelait : S. M. le Hasard ».

Telle est la formule, de tout temps professée par Foch, en

laquelle se condensent l'expérience du passé et la science du présent. C'est elle qui a triomphé, c'est elle qui contient le secret des victoires futures. Tout l'admirable discours de Weygand la justifie par les faits.

Le général Gallet s'élève à juste titre contre les dangers de l'improvisation en matière militaire, contre le dogmatisme intransigeant des Ecoles, mais il n'a pas su dégager la vraie formule, celle qui pose l'offensive en principe — car il ne suffit pas de ne pas être vaincu, il faut l'emporter — mais on subordonne l'application à des conditions nettement spécifiées : elle doit être préparée, appuyée, conduite.

C'est à tort qu'il représente Foch comme un partisan de l'offensive outrancière. On se rappelle qu'après la levée du siège d'Anvers, notre armée était démoralisée, disloquée, elle avait perdu 11,000 hommes dans les opérations autour de la métropole, notre réduit national. Il y eut alors divergence d'idées entre le roi Albert et le Grand Quartier Général. Le Roi voulait avant tout faire reposer l'armée et la reconstituer. Le Grand Quartier, au contraire, à partir du 13 octobre, voulait qu'elle prît l'offensive dans la direction de Lille. Notre état-major s'en montrait partisan, mais, note le général Gallet, ce projet n'avait pas été mieux monté que les manœuvres des Ardennes et de Charleroi. Bien qu'il reconnût l'autorité de Foch, investi du commandement unique sur le groupement du Nord, le Roi refusa, jugeant que notre armée n'avait pas les moyens de se lancer dans une si périlleuse aventure. On discuta. Foch n'apporta dans la discussion ni hauteur ni jactance, comme l'écrivain belge l'a fait entendre après la mort de l'illustre maréchal, il s'inclina devant les raisons du Roi qui rentraient dans l'application de sa formule bien comprise. Il approuva le plan du Roi dont la prudence égala la bravoure.

Parlant des notes que Joffre adressait au gouvernement à la fin de 1917, au début de 1918, le général Weygand en fait ressortir la vigueur de pensée et d'expression. « Pour lui, dit-il, la bataille de 1918 débutera par un « Verdun », c'est à dire par un coup formidable de l'adversaire; elle ne sera gagnée que si une Somme lui

fait suite. Le commandement d'ailleurs ne peut se contenter d'attendre l'attaque, avec la seule idée d'épuiser l'ennemi par une bataille défensive. Il faut donc pour vaincre assurer la résistance, mais aussi vouloir et préparer l'offensive qui lui succédera. Sur ce point, il est pleinement d'accord avec Foch, avec lequel d'ailleurs il n'a jamais cessé d'être en contact. »

Notre admiration et notre reconnaissance ne sépareront jamais ces deux grands chefs qui se sont pleinement rendu justice. Foch, après la Marne, avait dit : « C'est Joffre qui a tout fait, s'il n'avait pas été là, tout croulait ». En 1918, Joffre affirme : « Foch est tout désigné pour commander à tous ».

Après cela, il me reste à m'excuser auprès des lecteurs qui seraient parvenus à se convaincre que le temple de Janus est fermé pour toujours.

J. SCHYRGENS.

## Établissements LEMAIRE

Société Anonyme

Boulevard Charles Saintelette, 73

MONS (Belgique)

Articles de ménage en bois et en fil de fer.

Boissellerie. — Articles en chêne.

Cages d'oiseaux. — Articles de plage.

SPÉCIALITÉS DE JOUETS

POUR FANCY-FAIR ET SAINT-NICOLAS.

1028

# COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES